
maze
FÉVRIER 2016 48
THE PIROUETTES
« Toucher le plus grand nombre avec notre musique »


Victoria Stampfer pour Maze Magazine

ÉDITO

En 2011, la création d'un média d'initiative jeune d'ampleur nationale, porte-parole de la diversité des jeunesses, reflet d'une partie de la société trop souvent rapportée à quelques clichés, n'allait pas de soi. La réflexion autour du projet, celui que nous allions parvenir à mener pendant plus de quatre années, n'en était qu'à ses balbutiements, Maze a permis à plusieurs centaines de personnes de découvrir leurs motivations, d'exprimer leur passion tout autant que leur raison, sur un support pluriel.

Au fil du temps, nous avons pris notre place, cette dernière n'est plus à démontrer, elle n'a jamais été à défendre car le développement de médias indépendants est une formidable chance, un mouvement à encourager. Une longue réflexion a été menée par les membres de la rédaction, posant la question de l'offre qui est la notre, parvenant à définir, à construire une ligne éditoriale, à bâtir le magazine des jeunesses en action. Comme nous, Maze est multiple.

Notre mission est de rassembler les jeunesses, de les faire s'exprimer, sur tous les sujets qui l'assaillent, qui l'intéressent, qui les font réagir, réfléchir, pleurer ou rire. Les rubriques qui composent le magazine en font sa force, par leurs différences comme par leur complémentarité. Il est désormais temps de s'affranchir des dossiers, des articles, rencontres, contingentées à des soucis de classification, de définition trop précise. Il est temps d'en sortir, il est temps de dévoiler, un média véritablement transversal, et éclectique.

Ce mois-ci, nous avons rencontré le duo The Pirouettes, artistes, musiciens, mais aussi étudiants, ils représentent, en février, la jeunesse, l'amour et la pop.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012. Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion : 5 rue La Fayette, 35000 Rennes.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0920W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales. Le magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur son contenu en France et dans le monde entier (sauf mention contraire).

L'association Inspira et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-Octeville, le ministère de la culture et la communication, la commission européenne, le fonds MAIF pour l'éducation et Google.

L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.

Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/legal.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site maze.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Photo couverture : Elodie Gouillier.

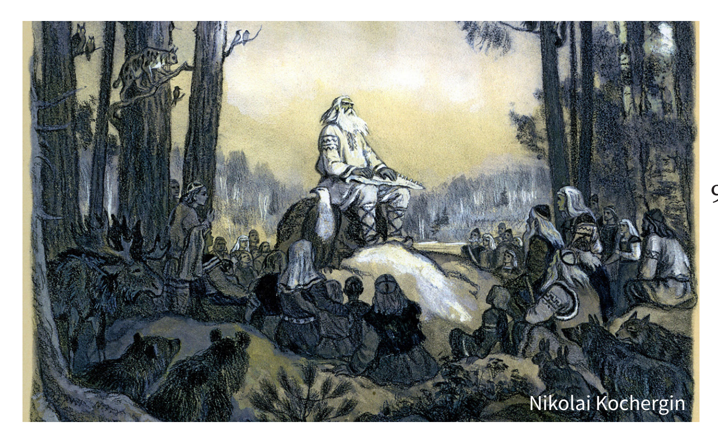
CE MOIS

N°48


Red Bull Studio Paris


Orson Welles


Aaricia Varand


Nikolai Kochergin

RENCONTRE AVEC

THE PIROUETTES

SOLEILS RARES





Aaricia Varanda

Propos recueillis par Baptiste Thevelein et Victoria Stampfer

Tout commence en Haute-Savoie. Leo Bear Creek et Vickie Chérie se croisent à Annecy, dans les couloirs du lycée. Débute alors un jeu, une séduction qui ne quitte pas les paroles, les images et les mélodies du duo qui se forme alors. The Pirouettes, c'est l'histoire d'un partage, celui de fantasmes, d'idées, d'aspirations à faire de la musique avec la légèreté, la fureur, la volonté des années 1980. Renouvelant avec fraîcheur les principes, imaginant les codes qui définiront la pop française de demain, les Pirouettes se taillent un chemin, bien déterminés à s'y inscrire dans la durée. Rencontre.

Comment l'aventure, comment votre aventure a-t-elle commencé ?
Léo : J'ai rencontré Victoria au lycée, on était dans la même classe en terminale. Moi j'étais amoureux d'elle donc pour la séduire je lui ai écrit une chanson ! J'ai l'impression de beaucoup raconter cette histoire, souvent de la même manière, mais voilà, Victoria a aimé la chanson, elle est venue la répéter chez moi. C'est le jour où nous avons commencé à être ensemble, le jour où nous nous sommes embrassés, que nous avons aussi commencé à faire de la musique ensemble. Les deux sont vraiment très liés.

C'est aussi à ce moment précis que vous vous êtes dits : «on va sortir des disques et tourner des clips» ?
Léo : Non, à vrai dire à ce moment là on prenait tout cela comme un petit projet pour se marrer, on ne pensait absolument pas que ça prendrait une telle ampleur. Nous étions à Annecy, et c'est vraiment en arrivant à Paris que nous nous sommes dits que nous pouvions sortir des EP, être présents sur Internet, sortir des vrais CD.

Quel est le processus d'écriture de vos chansons ? Est-ce que vous avez une manière d'écrire vos titres ? Par exemple après les soirées, après avoir loupé le dernier métro ?
Léo : En général, on est bien trop morts après les soirées pour pouvoir écrire des chansons (rires).
Victoria : Ça t'es arrivé quand même, de rentrer pété et de te faire un petit mémo.
Léo : Disons que j'aime bien, oui, mais ça ne donne jamais grand chose. Après en effet quelque fois on lance les premières phrases, les amorces en revenant de soirée, juste comme ça.

Pourquoi continuer à chanter en français quand la tendance semble être encore un peu plus à l'anglais ?
Léo : J'aurais plutôt tendance à dire que la tendance est de chanter en français, j'ai cette impression car désormais la plupart des jeunes groupes se mettent au français directement et beaucoup plus qu'à une certaine époque. Après, nous n'excluons pas l'anglais, on a commencé à y réfléchir à une certaine époque et peut-être que cela reviendra. The Pirouettes c'est un duo de pop français, oui, mais on peut aussi chanter en anglais. Vickie écrit en anglais plus que moi.

Plutôt France Gall ou Françoise Hardy ?
Victoria : France Gall, même si on aime trop Françoise Hardy aussi. On a fait une reprise de Comment Lui Dire.
Léo : Dans le registre des reprises, on commence à travailler sur une reprise d'Yves Simon, et pour l'instant on n'a pas d'autres idées.

Justement, si vous deviez choisir des artistes avec qui vous pourriez collaborer, vous viseriez plutôt des artistes dans votre style musical ou pas du tout ?
Léo : Pas forcément, plutôt avec des rappeurs, ce serait chouette, comme Alpha Wann, j'adorerais faire un featuring avec lui ! C'est un nom parmi tant d'autres, même avec Booba on aimerait bien même si ça ne risque pas de se faire !

Léo, tu es également batteur du groupe Coming Soon, qu'est-ce qui se passe de ce côté et comment est-ce que tu cumules tout cela ?
Léo : On n'a jamais arrêté depuis dix ans, et là on vient de sortir un E.P. qui s'appelle *Sun Gets In*, on revient un peu à ce qu'on faisait au début. Sinon, on a tous nos projets parallèles, on a tous des tas de choses à côté.



Victoria Stampfer pour Maze Magazine

Le fait d'avoir un pied dans le monde de la musique avec Coming Soon, cela vous a-t-il ouvert des portes ?
Léo : C'est clair que ça nous a aidé, je suis dans ce milieu depuis plusieurs années, j'avais des contacts qui se sont faits plus rapidement qu'avec n'importe quel groupe. Maintenant, on a un peu épuisé cet avantage, on galère de nouveau (rires).

Vous avez monté une structure indépendante qui vous sert pour la création de vos titres, la diffusion, en quoi ça vous aide ?
Léo : C'est bandant d'être indépendant, comme dirait Booba. On fait ce que l'on veut, nous n'avons pas de direction qui supervise notre image, qui décide de nos sorties. Le seul souci, c'est l'argent. C'est pour cela que l'on ne refuserait pas de signer dans un plus gros label pour l'album.

Vous êtes rentrés dans la construction d'un album, après deux EP et quelques titres en dehors, comment ça se passe ?
Léo : C'est beaucoup de pression de sortir un album. Beaucoup plus qu'à la sortie d'un EP. Si on rate un EP, c'est pas extrêmement grave, tandis que si le premier album fait un bide c'est difficile de retomber sur ses pattes. On verra bien. Même si on n'a pas encore de date de sortie, ça devrait se faire pour septembre.

Dans l'écriture de votre album, vous êtes partis sur des thèmes que vous avez l'habitude d'écrire et restez dans l'univers du groupe ou vous allez, aussi, vers d'autres horizons ?
Léo : C'est marrant, on nous pose beaucoup cette question, comme si on voulait qu'on aille ailleurs (rires), parce que lorsque l'on parle de nous on essaye aussi de parler tout le monde donc oui on diversifie nos thèmes mais ça reste centré sur qui on est, on essaye de se concentrer sur ce que l'on aime.

Vos clips ont tous une esthétique différente, même s'il y a souvent des similarités entre eux, parfois, il y a aussi tout un monde (Chanter sous les cocotiers et Je nous vois par exemple). Avec qui travaillez-vous et comment imaginez-vous vos clips ? Est-ce que c'est un processus qui va de pair avec l'écriture de la chanson ?
Léo : On travaille beaucoup avec des copains pour travailler les clips. Ça se fait très naturellement par exemple dans le clip de Je nous vois, c'est un peu les idées de Kevin qu'il a mis en images. En tout cas quand on écrit une chanson, on ne pense jamais au clip. On y repense ensuite, mais pas directement.
Victoria : C'est vraiment important les clips, c'est vraiment comme cela que les gens découvrent notre musique. Moi ça me stresse un peu, les images influencent forcément l'image que tu as d'un morceau. C'est vraiment important, il ne faut pas se planter sur un clip, mais pour le moment on s'en sort plutôt bien. Au moment de le sortir on ne sait jamais si on a fait une connerie et si on va se planter, c'est vraiment stressant.

Victoria, tu es étudiante aux Arts Déco (ENSAD), comment arrives-tu à concilier musique et études, notamment le fait de devoir répondre à des questions un samedi à onze heures du matin ?
Pour le moment, ça matche bien, je vais en cours, j'en rate quelques un mais j'ai aussi des vacances, alors j'en profite pour faire de la musique. C'est plutôt cool, je profite de l'école pour faire avancer mes trucs.

À quoi vous rêvez ? Pour dans dix ans par exemple ?
Léo : On espère que dans dix ans, on jouera dans des zéniths, partout dans le monde. Notre rêve absolu c'est de toucher le plus grand nombre avec notre musique.

« J'aurais tendance à dire que la tendance est de chanter en français »


Elodie Gouillier



LES CHEVALIERS NE SONT PAS BLANCS

Anthony Blanc

Sous le commandement de Jacques Arnault (Vincent Lindon), président de l'ONG Move for Kids, des humanitaires vont se rendre dans un pays d'Afrique ravagé par la guerre pour recueillir des enfants orphelins et les exfiltrer en France où des familles adoptives les attendent. Ils ont un mois pour rassembler 300 enfants de moins de cinq ans. Pour mener à bien cette mission et obtenir de l'aide des chefs de village, les bénévoles vont prétexter construire un orphelinat sur place.

L*es Chevaliers Blancs* est une libre adaptation de « *l'Affaire de l'Arche de Zoé* » en 2007 : le président de *l'Arche de Zoé* Eric Breteau et sa compagne Emilie Lelouch avaient tenté d'exfiltrer des orphelins du Tchad vers la France. Arrêtés avant de quitter le Tchad, ils s'apprêtaient à embarquer une centaine d'enfants, pour la plupart tchadiens, mais qui n'étaient pas tous orphelins. À la réalisation de ce long-métrage: Joachim Lafosse, cinéaste belge (À perdre la Raison) choisit de mettre en scène une affaire largement traitée par les médias, sans pour autant la romancer. Pari risqué...

Le film s'ouvre sur des sapeur-pompiers français accompagnés d'infirmiers bénévoles et d'une journaliste-reporter qui débarquent en Afrique. Le spectateur est très vite plongé dans l'action, les intentions des humanitaires sont claires et l'entreprise nous apparaît bienveillante voire quasiment héroïque. Des 4x4 sillonnent le désert façon *Mad Max* sur une musique haletante de mauvais goût. Allons sauver ces pauvres orphelins ! Notons déjà que Joachim Lafosse dirige magistralement ses acteurs : Vincent Lindon, remarquable, ne fait pas d'ombre à ceux qui l'entourent : Louise Bourgoin, Reda Kateb et Valérie Donzelli trouvent leur place et sont très justes. Si pour le spectateur, la mission des humanitaires apparaît judicieuse au cours de la première heure du film, Lafosse va prendre de plus en plus de distance et nuancer la description de ses personnages. Les chevaliers ne sont pas blancs, ils sont gris. Et c'est là tout le propos du film.

Le personnage interprété par Reda Kateb venait déjà mettre en évidence les failles de l'entreprise menée par Jacques Arnault, notamment d'un point de vue « logistique » dans la première partie du film. Mais c'est le personnage de Valérie Donzelli qu'il faut regarder de plus près. Cette journaliste, venue pour filmer un reportage, est extérieure à l'action menée par ces humanitaires. À l'image du cinéaste, qui a du recul et prend de la distance sur ce qu'il filme, elle apparaît comme un double pour Joaquim Lafosse qui ne prend pas directement parti au sein du débat. C'est elle qui va mettre à mal le discours de Jacques et pointer des problèmes d'éthique. Elle va véritablement orienter le spectateur et reconsidérer les discours : « ne croyez pas tout ce qui est dit », nous dit-elle. Elle montre les limites des bénévoles, dépassés par les événements

« Libre au spectateur de juger s'ils ont raison ou tort d'exfiltrer ces enfants. Ils se rendront compte que personne n'est ni tout blanc ni tout noir dans cette affaire. »


Fabrizio Maltese-Versus - Production-Les films du Worso

et obsédés par leurs bonnes intentions.

Dès lors le film prend un tournant plus intéressant. Joachim Lafosse, en jouant la carte de la neutralité évite les écueils du manichéisme. Les humanitaires doivent recourir à des plans de secours et surtout à l'argent. S'ils sont confrontés à des chefs de village qui mentent sur l'identité des enfants, eux mentent également sur leur entreprise. Lafosse ne défend plus ses personnages. Libre au spectateur de juger s'ils ont raison ou tort d'exfiltrer ces enfants. Ils se rendront compte que personne n'est ni tout blanc ni tout noir dans cette affaire.

Si l'on peut s'interroger sur la neutralité de Joachim Lafosse et son absence de point de vue, le film pose toutefois des questions intéressantes : jusqu'où est-on prêt à aller pour servir un projet dont l'idée de départ est tout à fait légitime ? A quel moment ce projet dérive-t-il et devient à ce point personnel qu'il nous aveugle et nous conduit à des actes répréhensibles ? Mais surtout où commence le néocolonialisme ? Un enfant africain est-il plus heureux en dehors de son pays ? Ces questions, Joachim Lafosse n'a pas la prétention d'y répondre dans son film. Et c'est peut-être mieux ainsi.

POURQUOI
A-T-ON BESOIN D'ICÔNES ?

Hugo Prével

Le 6 janvier 2016 est sorti le documentaire *Janis* de Amy Berg. On y découvre une Janis Joplin bouillonnante d'énergie mais vampirisée par le public et la drogue. Ce documentaire entre en résonance avec Amy et Kurt Cobain: *Montage of Heck* sortis récemment, se focalisant sur la vie privée de ces icônes membres du très fermé « club des 27 ». Entre voyeurisme et fièvre nostalgique, pourquoi et comment faire revivre ces personnalités ? L'occasion de revenir sur la notion d'« icône », centrale dans un monde sans Dieu où l'icône culturelle a remplacé l'icône religieuse et dont la représentation pose problème dans d'autres sociétés iconoclastes.

Outre l'aspect économique flagrant du choi de retracer la vie de stars, ce qui assure une partie des entrées par des fans et des curieux ; cela intéresse le monde du cinéma car ces films sont accueillis dans les plus grands festivals du monde que ce soit le Sundance ou à la Mostra de Venise. Qu'est-ce qui pousse les producteurs à sortir des documentaires sur des icônes disparues, à quel besoin cela répond-il ? C'est sans doute un besoin nostalgique car on nous replonge dans une époque, celle d'une génération révolutionnaire et musicale des années 60 et 70, le grunge des 80's ou une société médiatisée des années 2000.

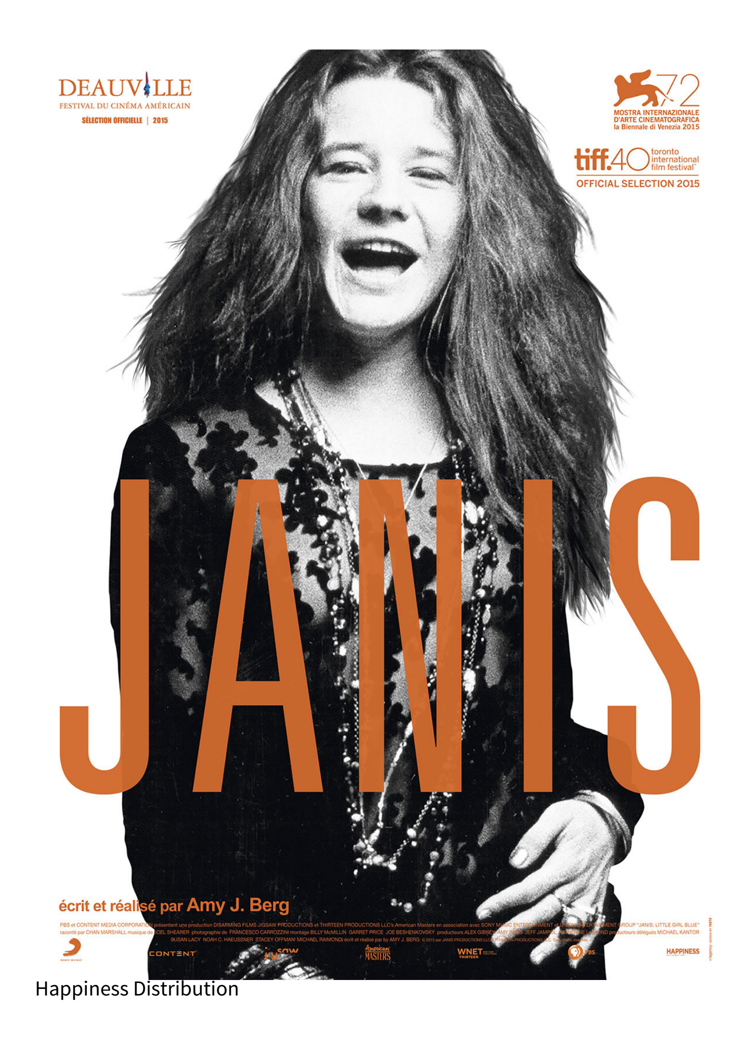
On comprend dès le départ que le documentaire sur Amy Winehouse est assez paradoxale et amer ; il est question d'une société, la nôtre, voyeuriste, qu'on retrouve personnifiée par la figure de son père, qui va finir par broyer l'artiste. La critique remplace la nostalgie. Le film confronte l'icône créée autour d'Amy au réel en la plongeant dans un quotidien, le sien, et cela peut avoir pour conséquence de la faire choir de son statut de symbole. Kurt Cobain résiste à cela, personnage complexe et cathartique, il symbolise le mal à tête d'ange. On accède à sa psyché par des enregistrements inédits animés ce qui nous permet de percevoir son génie et sa folie et de donner vie à une forme documentaire alternant interviews et images d'archives souvent figées. Le film trouve le parfait équilibre entre la romance et le réel, entre l'individu et sa génération, entre la suggestion et la démonstration.

Quant à Janis Joplin, si on comprend mieux la genèse du personnage ; martyrisée à cause de son physique elle se tourne vers la musique et répond par l'amour, c'est vraiment le portrait d'une génération qui nous est décrit. Une douce nostalgie fait vibrer la voix des témoins se remémorant les frasques de Janis. Icône féministe d'une génération en mouvement qui voit une révolution possible dans la musique, génération candide de tous les possibles. Là où elle diffère des deux autres icônes, c'est que son mal n'est pas en elle comme un démon, son mal est externe ; elle donne tout à son public mais ne reçoit pas assez, seule la drogue l'aidera à apaiser son mal. La question de la drogue est intéressante pour distinguer les trois œuvres. D'abord on a Janis où le thème est très peu traité car commun à l'époque, on s'en souvient avec un rire amusé : « on faisait ça pour s'amuser » se souvient une amie de Janis concernant leur consommation d'héroïne à Woodstock. Puis il y a Cobain dont on devine le spectre complexe de l'artiste lorsqu'il dit à sa compagne Courtney Love qu'il veut être riche pour devenir un junkie. Enfin il y a Amy qui, quant à elle, est toujours traitée comme une débauchée victime de ses vices.

Mais est-ce un hasard s'il y a un regain de ce genre (le biopic) dans une période où, débarrassé de Dieu, peut-être manquons-nous de pairs et de repères ?

Nous vivons dans une société d'héritage judéo-chrétien iconodule, où l'on représente les icônes. Nous avons un rapport médiatisé à la religion ; la foi, la question de la vie et de la mort sont vécues à distance. Pour faire face

à la mort de Dieu et perpétuer le lien, religio, entre les Hommes on a vu s'ériger des icônes culturelles. On voit encore ce lien entre culture et religion dans le gospel. Mais il existe aussi des sociétés religieuses iconoclastes, où l'on ne représente pas l'icône, il y n'y a donc plus de distance entre l'individu et Dieu ; la foi, la vie et la mort sont vécues directement. Quand deux mondes iconographiques se font face, entre la représentation et la présentation, entre un monde de l'image et celui du sacré, les frontières sont conflictuelles. L'incompréhension règne au truchement de ces deux paradigmes. Les caricatures de Mahomet sont une assimilation d'une icône culturelle et religieuse à une icône culturelle, le passage d'un monde à l'autre qui aboutit sur une violente incompréhension. Mais il faut réussir à dépasser ce dualisme, quitter ces clivages de représentation et recréer du lien, une religion sociale. Après les attentats s'est réveillé un mouvement solidaire, unificateur derrière une idée abstraite, Charlie, une nouvelle icône, car après tout qu'est-ce que Charlie sinon une icône sociétale ?



Happiness Distribution

DR

AVANT-PREMIÈRE, UN ÉVÈNEMENT CULTUREL PAR DES ÉTUDIANTS

Ludovic Hadjeras

Chaque année, la Haute École des Arts du Rhin de Strasbourg (HEAR) – anciennement l'École Supérieure des Arts Décoratifs – accueille un événement entièrement réalisé par les étudiants. Avec l'aide d'un commissariat général, les étudiants sont amenés à élaborer des projets d'exposition. Cette année, Avant-Première se déroulera du 19 au 21 février – le seul weekend des vacances commun à toutes les zones !

Initié il y a huit ans, Avant-première est un des évènements majeurs de la HEAR. La première intention des fondateurs était de se mettre en condition d'exposition, afin de se préparer à la réalité professionnelle. Depuis, les enjeux ont évolué, et aujourd'hui, Avant-première n'est plus qu'une préparation à la monstration, mais un véritable festival culturel aux dimensions expérimentales et festives ! Si l'événement a dépassé le statut d'exposition d'étudiants, c'est pour qu'il ne soit pas considéré comme des portes ouvertes de l'école : c'est une manifestation publique qui accueille de nombreux visiteurs (3 000 pour l'édition précédente), mais qui ne reflète pas vraiment le travail « normal » des étudiants. Ce qui y est exposé sont des créations originales, spécialement prévues pour Avant-première. Ces créations sont menées par les étudiants, réunis en commissariats. Il n'y a pas de domaine particulier : vidéo, son, sculpture, dessin, graphisme ou performance, beaucoup de médiums y sont représentés. Certaines pièces abritent des installations immersives et/ou participatives, d'autres sont plus contemplatives.

La notion de commissariat est importante pour comprendre Avant-première : un commissariat est un regroupement de personnes chargées de concevoir une exposition. L'évènement est supervisé par des commissaires généraux qui veillent à la cohérence des projets, à la façon dont ils se répondront au sein de l'évènement, ainsi que de toute la partie administrative. Les autres commissariats créent les projets, élaborent les installations et les accrochages. Ce ne sont pas les commissaires généraux qui organisent les projets ou qui dictent quoi faire : chaque commissariat est libre de proposer quelque chose. Généralement, une personne est à l'initiative d'une idée, et d'autres étudiants viennent s'y greffer pour la conceptualiser et la réaliser. Il n'y a ni règle à respecter, ni thème, ni contrainte – si ce n'est celle de la faisabilité, et encore. Quelle que soit l'année et l'option, tous les étudiants sont invités à créer un commissariat. Dans le cadre de la fusion avec l'École supérieure d'art de Mulhouse et l'Académie supérieure de musique de Strasbourg, les étudiants de ces écoles peuvent participer au festival.

Pour la 8ème édition, une trentaine de commissariats seront installés dans l'enceinte de la HEAR. De la « Machine à temps » – un laboratoire de reconstitution de phénomènes naturels grâce à des appareils électroménagers – , à une forêt immersive, en passant par une navette spatiale en perdition, et environ 27 autres commissariats, cette année sera diversifiée !
Sans oublier le bar, point central de l'évènement. Parce qu'Avant-première, c'est surtout l'occasion de rencontrer, d'échanger, de s'amuser et de faire la fête. En plus des trois jours officiels (19, 20 et 21 février), l'école est ouverte aux visiteurs curieux qui souhaiteraient voir les étudiants travailler sur les projets et monter leurs espaces d'exposition, l'école se transforme en gigantesque atelier pendant deux semaines (du 8 au 18 février, hors weekends).
Si jamais, le weekend des 19-20-21 février, vous êtes autour de Strasbourg (ou pas) venez nous rendre visite à Avant-première ! Des étudiants sympas, des projets de dingues, une grosse ambiance... Une grande fête artistique en quelque sorte !

Avant-première à la HEAR
Du 19 au 21 février 2016
1 rue de l'Académie à Strasbourg

CONTRE LA SUPPRESSION DE L'ARTICLE 14

HARCELEUR & SÉNATEUR

LE PREMIER NOUS IMPOSE

LE PIRE

LE SECOND NOUS IMPOSE

LE SILENCE

#HarcèlementAgissons

RENCONTRE AVEC
CAMP CLAUDE

Propos recueillis par Marie-Madeleine Remoleiur

A l'occasion de cette nouvelle édition des Bars en Trans de Rennes les 3, 4 et 5 décembre 2015, nous avons rencontré Diane Sagnier, la chanteuse du groupe Camp Claude, quelques heures avant leur passage au 1988 Live Club. Elle nous a parlé de la genèse du groupe Camp Claude mais également de son travail de photographe.

Comment est né Camp Claude ?
Le groupe s'est crée quand on s'est rencontrés avec Mike et Léo (Tristesse Contemporaine) pour travailler sur des vidéos. On avait un gros échange créatif, les garçons sont souvent passés chez moi, ils ont vu les guitares, m'ont googlé et sont tombés sur des vieilles sessions acoustiques que j'avais faites avec des potes. Finallement, ils m'ont proposé de passer en studio, essayer de chanter sur des morceaux qu'ils avaient déjà. On a commencé à bosser et composer ensemble en studio, discrètement, jusqu'à ce qu'on ait assez de morceaux. On a alors sorti trois démos, Hurricanes, Trap et Lost & Found, réunies dans un EP.

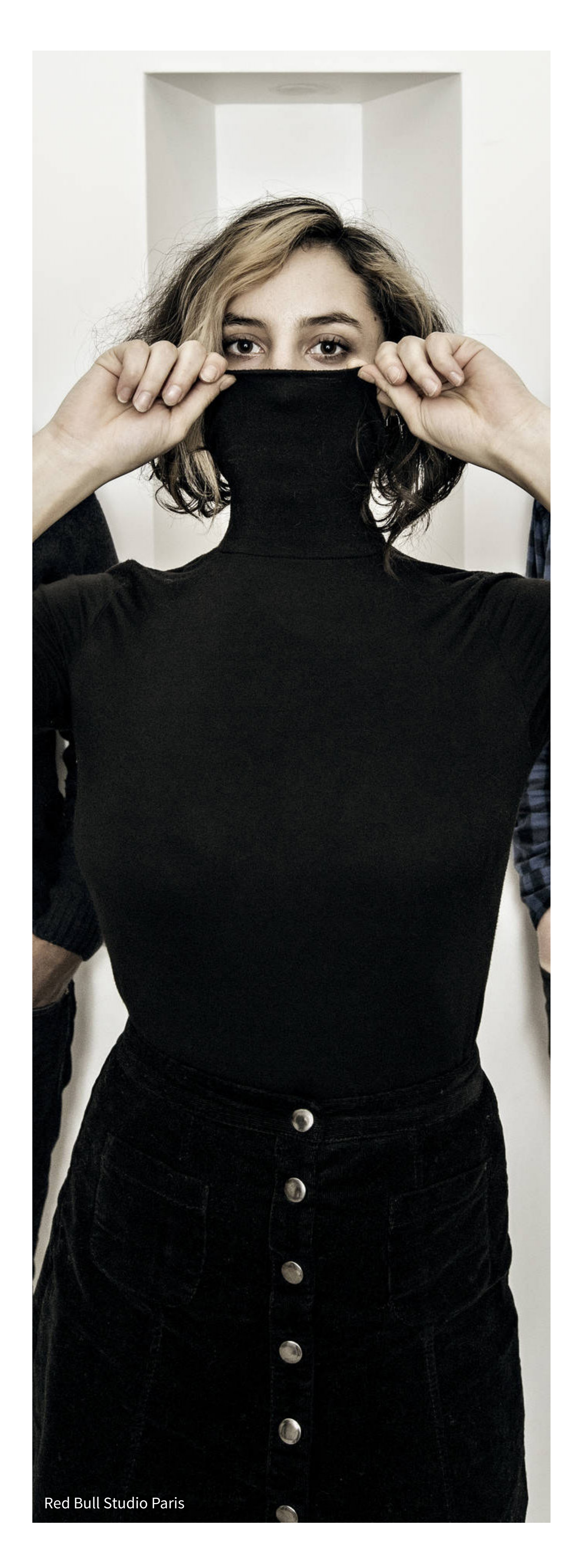
A la base, tu es photographe. Ce n'est pas trop dur de concilier les deux ? Tu n'as pas peur de devoir faire des compromis ?
Je suis très occupée en effet (rires). Il y a déjà beaucoup de compromis. Ça fait maintenant deux ans que je fais les deux et même les trois, puisque je suis réalisatrice aussi. Après, c'est sûr que les gars sont plus que moi sur tout ce qui touche à la production de la musique, je suis moins dans le côté technique. Je vis l'aventure un peu plus légèrement même si je suis hyper présente pour rendre le projet qualitatif. J'essaye de mixer les deux, c'est loin d'être facile.

Est-ce que tes compétences en art de l' image t'aident dans ton travail au sein du groupe ?
Carrément ! J'essaye de bosser le visu du groupe, je bosse sur les clips, sur l'identité visuelle. Bosser sur le côté visuel de Camp Claude me permet aussi de pouvoir montrer des choses. Là on vient d'embaucher un graphiste avec qui on vient de commencer à bosser, il nous fait du très bon boulot. Cette complémentarité me bonifie, elle me donne une fraîcheur d'esprit pour la photographie. Comme je suis passée à un autre média, à un autre mode d'expression, quand je reviens à la photo, je m'éclate. C'est vrai que quand on fait tout le temps la même chose, au bout d'un moment on se lasse un peu.

Dans vos morceaux sortis, on retrouve la thématique de la course, de l'échappatoire. Pourquoi cette omniprésence ?
C'est le ressenti qu'on avait quand on a commencé à écrire des morceaux. C'est cette espèce d'échappatoire du monde adulte, de la construction du monde dans lequel on est, de la manière dont les gens se comportent les uns avec les autres. C'est la peur du monde adulte, de sortir de cette adolescence. Ça a une échelle très personnelle mais ça touche beaucoup de gens au final.

Les années ont passé. L'album qui va sortir sera-t-il encore bercé par ces thèmes malgré tout ?
Oui parce que la plupart des morceaux ont été composés dès la formation du groupe. Les morceaux sortis seront d'ailleurs dans l'album qui sortira très certainement en mars. Après il y en a qu'on a mis de côté et de nouveaux morceaux sont arrivés entre temps, morceaux qu'on jouera en live ce soir, aux Bars en Trans.

Est-ce que vous avec envie d'essayer, à terme, d'offrir un live plus soigné ?
Pour le moment, j'ai l'impression que le projet est encore un peu bébé en termes de live. On a commencé à mettre un tout petit peu de scénographie mais ce n'est rien de fou. Pour l'instant, on essaye de rendre le son le mieux possible. Actuellement, on est que trois dans le groupe. Pour la suite, on aimerait peut-être intégrer un batteur, pour apporter un peu plus de dynamique. Pourquoi pas aussi bosser sur plus de visuel ou une lumière particulière ? Tout ça c'est pour la suite, pour l'année prochaine. Pour le moment, on n'avait pas trop le budget pour avoir un ingé lumière en plus d'un ingé son. On va bosser le nouveau live dès 2016 et vous verrez bien (rires).


Red Bull Studio Paris

RENCONTRE AVEC
TED HARDY-CARNAC

Propos recueillis par Clémence Thiard

A Paris en 2016, nous avons rencontré Ted Hardy-Carnac, réalisateur de Tunisie 2045. En compétition au Nikon film festival, qui se déroule cette année autour du thème Je suis un geste, Ted Hardy-Carnac nous a montré ce que c'était que « faire un geste », généreux, à la fois humain et politique. Dans son film, ancré dans un futur proche, ce n'est plus en Europe que la crise de l'immigration se situe mais en Tunisie, nouvelle terre d'accueil des réfugiés européens. Les rôles sont donc inversés, et le film nous invite à mesurer la valeur de l'engagement humain ou l'importance de l'humanité que l'on se doit d'engager face à la détresse universelle des hommes.

Ted Hardy-Carnac, est-ce que ton film est une alerte ?
C'est un film qui répond aux dissensions que la question des migrants suscite en Europe. Plus qu'une alerte, c'est un appel à la générosité. Un appel qui se veut universel. Le film soulève un problème intemporel et s'adresse à notre humanité à tous.

Pour autant, est-ce que tout le monde peut s'identifier à la situation du film ? Quels retours as-tu eu des spectateurs ?
De façon générale, la grande majorité des retours que j'ai eus étaient très enthousiastes. Mais il y a aussi eu des retours de gens très hermétiques au film. La plupart des gens se sont identifiés aux personnages, mais quand on pose la question de savoir si tout le monde peut s'identifier, je pense forcément aux contre-exemples. Notamment à une jeune femme que je connais, politiquement très impliquée contre la venue des migrants. Elle ne voyait pas le message humain mais seulement le message politique. Du coup, les a priori qu'elle pouvait avoir sur le sujet faisaient barrière avec le film ; elle ne pouvait pas recevoir le film de façon naïve et innocente et réfléchir après avoir vu le film. Sa réflexion venait en amont du film : en tombant sur un film comme ça, elle a dû se demander « mais qu'est-ce que ça va dire sur les migrants ? » « Est-ce que ça va défendre la cause contre laquelle je combats chaque jour ? » Tu as beau faire le truc le plus universel possible, il n'y a rien que tu puisses faire où tout le monde sera d'accord. Bon après j'espère qu'il y a des gens qui prendront conscience de quelque chose. Je pense qu'on arrivera plus à toucher des gens qui finalement n'ont pas vraiment réfléchi au sujet, qui l'ont vu passer sans se sentir impliqués – finalement tu as beaucoup de gens hermétiques à l'actualité et qui peuvent être pris par une histoire, par un récit et par une identification. Mais parmi les gens qui sont vraiment convaincus politiquement contre l'accueil des migrants, je pense que beaucoup ne vont pas vraiment s'y identifier. Et j'ai un autre exemple : un homme que je connais, très hostile à l'accueil des migrants, me dit, en regardant le film, que c'est une oeuvre qui défend aussi son point de vue. Parce que pour lui, le film défend aussi la position de la tunisienne – et effectivement, c'était voulu, même très voulu qu'on puisse s'identifier à la tunisienne, mais certainement pas jusqu'à défendre le système qui l'emploie...

En voyant le film, je me suis justement dit qu'il y avait plusieurs identifications possibles. Si nous sommes d'accord pour dire que le personnage principal est la jeune femme tunisienne puisqu'on est face à son dilemme moral du début à la fin, en même temps il y a ce père et cette petite fille. C'est une manière que tu as trouvé de multiplier les points de vues et de ne pas réfléchir seulement sur cette jeune femme tunisienne mais aussi de t'intéresser aux deux autres personnages.
Je suis complètement d'accord avec toi. La petite fille, c'est un point de

Cinéma

Actualité

« Elle est émue mais elle ne peut pas. Elle ne laisse pas parler son humanité, par les actes. »

vue enfantin proche de celui de son père, mais forcément décalé par le fait que c'est une enfant. Mais l'idée avec le père et la jeune femme tunisienne, c'est de pouvoir s'identifier à eux. Bon, à la base c'est un film que j'ai pensé pour un public européen même si en réalité il y a eu un public et un certain succès en Tunisie. Forcément la première chose à laquelle j'ai pensé, c'est que l'européen va s'identifier à l'européen. Ce qui m'intéressait le plus, c'était de retourner la situation actuelle ; c'est le genre de choses qui peut amener une prise de conscience. Elle, le mec lui demande « mettez-moi un tampon » et elle dit « non, je ne peux pas. » Elle est émue mais elle ne peut pas. Elle ne laisse pas parler son humanité, par les actes. Et lui, le père, en tant que migrant est là, et n'a pas trop intérêt à faire des vagues. A un moment, cette jeune femme est en danger. Il décide de la défendre. Et parce qu'il a laissé parler son humanité et qu'elle ne l'a pas laissé parler dans ses actes, le mec se retrouve en danger, celui de retourner dans son pays. Alors forcément, le film, à la fin, se concentre sur elle, sur son émotion. On s'identifie d'abord aux français et ensuite à la jeune femme tunisienne.

Cet homme hostile à l'accueil des migrants, dont j'ai parlé plus tôt, s'est donc dit « oui, c'est triste, mais elle fait son travail ». Et ce n'est pas inintéressant comme réaction, même si ça va à l'encontre du propos du film. Cela veut dire que le film laisse une liberté.

Cela voudrait dire qu'il a manqué un niveau d'identification plus suggéré...
Après le film n'est pas – du moins c'est ce qu'on a essayé de faire – un film qui te dit quoi penser. Il essaye de te donner une opinion mais n'impose rien. Donc sa réaction m'a à la fois effrayé – que ses idées soient confortées par ce film – et d'un autre côté ça m'a aussi un peu rassuré parce que le film n'impose donc rien. Il laisse la place au débat, à la contradiction. Donc à la question est-ce que tout le monde peut s'identifier au film et sous l'éclairage des deux réactions que j'ai pris en exemple – une négative, où la personne était hermétique au propos du film et une positive mais complètement à l'encontre de l'objet du film – je pense que cela dépend énormément du background culturel et idéologique qu'il y a derrière chaque personne.

La dimension humaniste est celle qui ressort le plus du film. Est-ce que ton film est politique ?
Mon film est profondément politique. Pour moi, un film politique ce n'est pas un film qui te dit quoi penser, qui moralise. D'après moi un film politique donne un point de vue et surtout, ouvre un débat. Il n'impose pas une pensée. La nuance est importante. Ici la fin est ouverte. Je connais autant de gens qui m'ont dit qu'elle allait mettre le tampon comme d'autres ont pu dire l'inverse. Ça ne te dit pas ce qu'il faut faire, ça présente un problème politique et ça te donne un point de vue, une façon de voir les choses sur ce problème. Ce n'est pas un film qui te dit “il faut faire ça”, mais un film qui veut t'amener à t'interroger pour savoir si tu ne devrais pas plutôt faire ça.

Alors ton film présente un problème plus politique qu'humain ?
Je pense que la politique est indissociable de l'humain. Le but de la politique, c'est l'être humain, et c'est parce que des gens sont dans la merde, parce qu'il y a un problème humain à régler qu'on va vouloir faire de la politique. Il ne faut jamais oublier que faire de la politique sans plus penser à l'être humain, c'est la vider de son sens. Et je trouve très important de revenir aux individus, aux personnes. La masse, ça ne nous parle pas vraiment. La question à se poser, donc, serait : est-ce que c'est juste, quand on se place au niveau des individus ?

C'est ce que fait ton film en proposant plusieurs identifications différentes. On s'intéresse à l'individualité de

chacun des personnages. L'émotion est telle qu'on s'imagine nous-même dans cette situation précise. C'est l'inverse de ce que nous propose la majorité des médias en nous présentant une ''masse'' d'informations à laquelle nous restons extérieurs.

C'est pour ça que c'est un film politique. Il ramène une réalité globale à l'échelle des êtres humains. Il y a deux sortes de films faussement politique : ceux qui te disent quoi penser et ceux qui exposent une situation. Montrer un problème de façon purement descriptive, sans aucun point de vue, sans jamais se prononcer, c'est tout sauf politique. Montrer une réalité qui existe ne suffit pas. Par exemple, pour parler des problèmes des réfugiés, il existe un film, Hope de Boris Lojkine, qui montre des gens qui galèrent. S'il y a des choses intéressantes dans le film, il ne se positionne jamais, il n'en dit rien. Evidemment en voyant ça on se dit qu'on pourrait peut-être faire quelque chose pour que ces personnes galèrent moins, mais le film ne prend jamais aucun risque. Il y a une position intermédiaire à trouver à mon avis, entre imposer une idée et juste décrire une situation. La vraie difficulté, c'est de donner un point de vue sur une réalité de façon à permettre et alimenter la réflexion et le débat.

Pourquoi le choix spécifique de la Tunisie ?

La première chose, c'est que s'il y avait une catastrophe en Europe qui poussait les européens à émigrer, ils iraient naturellement dans un des pays les plus proches où les choses se passent bien. Donc le Maghreb se prêtait particulièrement à l'accueil des européens en détresse. De plus, la Tunisie est le seul pays du Printemps arabe à se trouver dans une dynamique positive, malgré toutes les difficultés rencontrées. C'est un pays qui pour moi représente l'espoir d'une transition démocratique réussie. J'aimais imaginer un futur où la Tunisie, encore fragile aujourd'hui, avait réussi à s'installer dans une stabilité démocratique et représentait l'espoir pour les émigrés européens en détresse. Enfin, à titre plus personnel, ma mère est juive tunisienne. Je n'ai jamais été en Tunisie, mais mes origines maternelles sont là-bas.

Ton film, par son titre, est un film d'anticipation. Pourtant la proximité temporelle est réelle, on se sent concerné par l'histoire. L'ensemble crée un sentiment ambigu par rapport à la situation évoquée. Pourquoi as-tu choisi la Tunisie comme lieu de cette situation ?

De façon très logique, c'est un pays assez proche de l'Europe où l'on pourrait aller se réfugier dans ce genre de situation. Plus personnellement, c'est aussi un clin d'œil sur le fait que ma mère est juive-tunisienne !

Était-ce important que ce soit un film d'anticipation, et non une réalité alternative par exemple ?

Mettre ça dans une réalité parallèle aurait été peut-être pris comme de la fantaisie. Or, mettre ça dans le futur – même si 2045 pourrait être 2100 – ça veut dire que cela peut nous arriver : une nouvelle guerre en Europe, le réchauffement climatique pourrait provoquer ça. Ce qui était intéressant aussi, c'était de dire qu'à un moment donné, n'importe quel peuple peut être dans la merde, que les contextes peuvent tout à fait se retourner. Nous sommes tous des migrants potentiels.

Tunisie 2045 pourrait-il trouver sa place dans les écoles ?

Oui, il pourrait y avoir sa place peut-être par sa dimension pédagogique. Je connais une professeure d'histoire qui souhaitait montrer le film à ses élèves. J'aimerais que mon film fasse l'objet d'un débat, qu'il amène à réfléchir. Une autre idée est importante dans le film, que je n'ai pas évoqué : c'est la désobéissance civile. Le film parle plus d'un problème moral à l'échelle de l'individu qu'à l'échelle d'un système et en ça, j'essaye de montrer qu'en tant qu'individu, on peut réagir. C'était le cas dans la résistance : accueillir des gens alors qu'on n'a pas le droit de le faire, au final cela reste aider un être humain. Aucune loi au monde ne peut t'interdire d'aider un être humain. L'objet du film, c'est de montrer que dans les démarches administratives, on essaie de déshumaniser les relations, de faire en sorte que ce ne soit pas un être humain devant un autre être humain mais une masse devant un système. A chaque fois, le personnage du père reparle de lui, en tant qu'individu. Elle, fait son travail et répond qu'ils sont des milliers dans cette situation etc. Le film montre qu'il y a un problème majeur à réduire l'homme à sa fonction, à noyer l'individu dans des considérations générales et techniques. C'est d'ailleurs ce qu'évoque aussi le film La question humaine de Nicolas Klotz. C'est une logique qui, poussée à bout, peut aboutir aux pires extrémités : on peut penser par exemple au procès d'Eichmann, où il se cachait justement derrière un système. Il obéissait aux ordres. Tunisie 2045 est donc aussi un film sur la responsabilité individuelle : il appelle à l'empathie et à la générosité.



Image In Cabestany

Cinéma

Actualité

LA COMÉDIE DE LA DÉMESURE

Sarah Francesconi

***Bettencourt Boulevard* est la dernière pièce de théâtre signée par Michel Vinaver. Parue l'année dernière, elle retrace le scandale politique de l'affaire Bettencourt avec poésie, mêlant le comique au tragique. Sous couvert de son étiquette « fiction », cette pièce met en lumière certains aspects de l'affaire écartés par les médias ou la justice, en donnant un nouveau visage à certains personnages, loin de la description inhumaine faite par les journalistes. Michel Vinaver nous plonge au cœur d'une famille aux liens décousus mais tous rassemblés derrière la société l'Oréal, qui leur rapporte chaque jours quelques 14 millions d'euros.**

Derrière le scandale médiatique…

Sans se concentrer sur le scandale médiatique provoqué par la publication des enregistrements clandestins, et qui a éclaboussé de nombreuses personnalités publiques, Michel Vinaver place le lecteur dans l'intimité familiale des Bettencourt, tout en dévoilant progressivement l'engrenage qui a mené la famille à la tragédie. Tout commence dans la génération des arrières grands-pères, que Michel Vinaver surnomme les « deux titans ». L'un est rabbin, juif déporté pendant la Seconde Guerre mondiale, alors que le second est un droitiste affirmé, avec un certain penchant pour la collaboration, c'est lui qui fondera l'entreprise L'Oréal. Leurs enfants, Liliane Bettencourt et Jean-Pierre Meyers s'unissent dans un mariage sans conviction. Mais le tragique s'enroule autour des liens mère-fille, puisque le scandale éclatera après la plainte de Françoise contre François-Marie Banier, ami et protégé de sa mère. Les petits-enfants de Liliane Bettencourt ne prennent pas une seule fois la parole dans cette pièce, même s'ils sont mentionnés. Michel Vinaver dresse ici un tableau sombre des relations familiales, ancrées dans le malheur et la tragédie depuis le début et noircies par les nombreux secrets qui pèsent au sein de la famille.

…une tragédie familiale

Comment ne pas faire le lien avec les grandes références théâtrales de l'Antiquité ? On perçoit dans cette relation mère-fille, un écho de la relation qu'Electre entretient avec sa mère Clytemnestre. Cette idée que l'origine de la violence ne se trouve pas forcément dans la génération en cause rappelle le tragique destin de la famille des Atrides. Et le rôle que jouent les femmes de chambre et le majordome dans l'affaire Bettencourt fait également penser à ceux que tenaient les valets, qui à travers leurs confidences et les quiproquos, faisaient évoluer l'action dramatique d'une pièce. Ce lien est d'autant plus évident dans la mise en scène qu'en a fait Schiaretti au TNP (Théâtre National Populaire) de Lyon, puisqu'il présentait quelques mois plus tôt Electre, de Siméon, directement inspiré des tragédies de Sophocle.

Le sous-titre *Ou une histoire de France*, rappelle que se joue dans cette pièce, à travers la famille Bettencourt et de l'opposition entre les deux grands-pères, le drame fratricide de la seconde moitié du XXe siècle, qui a laissé des fractures insurmontables au sein de la nation française.

Des portraits biaisés par les médias

Force est de constater un décalage flagrant à travers la pièce, entre le portrait des protagonistes faits par les médias, et ceux de la plume de Michel Vinaver. La fille de Liliane Bettencourt, Françoise Bettencourt-Meyers, en est l'exemple le plus frappant. Sans cesse présentée de manière négative par les journaux, comme une fille sans cœur cherchant à détruire le bonheur de sa mère, peu souriante et aigrie sur les photos à la Une, elle prend un tout autre visage dans la pièce de Michel Vinaver. Il insiste sur la profonde sensibilité de la jeune femme, cultivée et amoureuse de livres et de musique. Elle est en effet auteure de plusieurs œuvres sur la mythologie, notamment Les Dieux grecs. Généalogies, réédité en 2001, ou encore Les Trompettes de Jéricho : Regard sur la Bible, paru en 2008.

François-Marie Banier est aussi loin du personnage malveillant et profiteur de la générosité de Liliane Bettencourt qu'en ont fait les médias. Or, le dramaturge, le présente ici comme un personnage attachant, doué d'une réelle sensibilité artistique et profondément attaché à Liliane Bettencourt, avec qui il entretient une relation très complice et

fraternelle, sans pour autant refuser les cadeaux et les tableaux de maître de cette dernière.

Il fait également de Liliane Bettencourt une femme très attachante, drôle et grisée par les plaisirs de la vie, attentionnée envers ceux qu'elle aime et estime. Sa maladie d'Alzheimer est très subtilement mise en scène, quelques-unes de ses pensées vacillent parfois, mais elle reste avant tout un personnage très digne, charmant son entourage.


Michel Calvaca

Une écriture très documentée

Michel Vinaver s'est lancé, avant l'écriture, dans un véritable travail de documentation sur l'affaire Bettencourt, les personnages, leurs liens affectifs et relationnels. Il expliquait lors d'une conférence au TNP de Lyon, qu'il avait même pu écouter certains enregistrements faits par le majordome pour dénoncer les abus de faiblesse dont était victime Liliane Bettencourt, même si ceux-ci avaient été partiellement censurés lors du jugement de l'affaire. Il souligne lui-même lors d'une interview sur France Culture l'aspect composite de sa pièce, due à la complexité de l'affaire, sa diversité et l'abondance des informations. Il écrit donc une œuvre aux registres très variés, enchaînant les scènes graves aux plus cocasses, permettant ainsi au lecteur de ne pas tomber dans un pathos inapproprié à ce qu'a voulu faire ressortir l'auteur de cette histoire.


Christian Ganet

Les noms réels des protagonistes sont conservés, on voit donc apparaitre un Nicolas Sarkozy, et un Eric Woerth –personnage sur qui se sont portées les accusations après la découverte des enregistrements- faire de nombreux aller-retour dans le petit salon de Liliane Bettencourt et débattant joyeusement d'enveloppes, chèques et Légion d'honneur.
Michel Vinaver frappe un grand coup avec cette pièce, mettant sous le feu des projecteurs la corruption, les pots de vin, l'univers mielleux et perverti dans lequel baignent certains politiques. Il se place en maître par la manière dont il traite le fictif au théâtre, puisque la pièce est hors d'atteinte des personnalités qui se sentiraient offensées et à qui viendrait l'idée de poursuivre l'auteur en justice. Puisque c'est bien connu, le théâtre ce n'est pas la réalité, le théâtre c'est la représention, le jeu, la fiction, et ici le théâtre c'est le fou du roi de la justice, ce qui rend la pièce inattaquable par son statut même.

Bettencourt Boulevard est une œuvre qui traite avec brio de sujets complexes et variés, à travers un fait d'actualité politique, et qui met en scène la tragédie de la famille Bettencourt avec derrière elle, celle de la France du XXe siècle. Cette œuvre politique et poétique a d'ailleurs reçu le Grand Prix de Littérature Dramatique 2015, et la mise en scène de Christian Schiaretti est en ce moment en tournée à Paris et à Reims, réservez vos places !

POLOGNE :
VERS UNE DÉMOCRATIE AUTORITAIRE ?

Juliette Krawiec

Depuis l'arrivée au pouvoir du parti nationaliste Droit et Justice (PiS), la Pologne connaît un remaniement institutionnel douteux qui ne laisse pas de marbre. Les réformes initiées par le gouvernement dans les secteurs de la justice et des médias ont provoqué les réactions de la société civile polonaise et de la Commission européenne. Cette dernière a même engagé une procédure inédite de «sauvegarde de l'État de droit», une appellation sinistre qui interroge sur la situation en Pologne.

Droit et Justice : une idéologie très conservatrice

Fondé en 2001 par les frères Jaroslaw et Lech Kaczynski, le PiS peut se définir par son euroscepticisme décomplexé et son attachement à l'identité catholique de la Pologne. Il préconise même à ce titre d'insérer une épreuve de religion dans l'équivalent de notre baccalauréat.

Le programme électoral du parti rassemble surtout des promesses populistes alléchantes telles que l'abaissement de l'âge de la retraite à 60 ans pour les femmes et 65 ans pour les hommes, la baisse de la TVA, la gratuité des médicaments pour les personnes âgées ou encore une allocation familiale mensuelle de 500 zlotys par enfant, soit environ 117€. En somme, une ambition sociale très coûteuse.

A cela s'ajoute le programme commun cher à tout conservatisme politique : refus du mariage homosexuel, du PACS ou de la légalisation de l'euthanasie. En ce qui concerne les droits des femmes, on peut parler d'une pensée clairement anti-avortement et du projet de mettre fin au programme de financement de fécondation in-vitro, initié par le précédent gouvernement.

En octobre 2015, dans un contexte marqué par la crise des réfugiés, c'est surtout le discours anti-migrants qui a séduit et qui trouve sa place dans le succès du PiS aux élections législatives.

Au niveau économique, Droit et Justice est en faveur de l'instauration d'une taxe sur les supermarchés et institutions bancaires qui appartiennent en majorité à des capitaux étrangers. Une « repolonisation » de l'économie comme ses leaders aiment la qualifier, fortement inspirée de la politique de Viktor Orban en Hongrie, autre pays dans le collimateur de Bruxelles.

D'un point de vue politique, le renforcement du pouvoir exécutif pour un système centralisé est de mise : le PiS cherche à accroître l'influence du Président dans les domaines judiciaires, médiatiques et des services secrets. C'est d'ailleurs ce qui a été mis en pratique ces derniers mois et qui est responsable du bras de fer actuel entre la Commission européenne et le gouvernement polonais.

Les réformes qui ont fait sourciller l'Europe

Tout a commencé par le limogeage des chefs des quatre services de renseignement et contre-espionnage polonais dans la nuit qui a suivi le vote de confiance accordé au parti de Kaczynski, et leur remplacement le lendemain par la Première ministre Beata Szydlo. L'opposition a dénoncé un «coup de force nocturne contre les services spéciaux».

Puis, quelques jours après, Le Président Andrzej Duda s'attaquait aux médias publics : selon le PiS, il s'agit de redéfinir leur mission de service public et d'en faire des

« médias nationaux ». Le premier volet d'une loi plus radicale prévue pour le printemps a été promulgué début janvier. Désormais, le ministère du Trésor assure la nomination des dirigeants des médias publics et a le pouvoir de révoquer, avec effet immédiat et sans justification, les personnalités actuelles. En d'autres termes, les concours n'existent plus : tout se fait sous la tutelle du ministère.

Les rédactions redoutent « la purge » attendue pour le printemps : il est prévu que tous les employés soient limogés et réembauchés peu après une « vérification » aux contours flous. De même, certains journalistes ont confié à la presse la peur de voir les médias devenir le vecteur de la propagande patriotique du PiS.

Les médias privés ne sont toutefois pas plus à l'abri, puisque l'une des mesures économiques de Droit et Justice consiste à taxer les capitaux étrangers. De plus, les tribunaux se sont vus interdire leur abonnement à des journaux d'opposition tels que la Gazeta Wyborcza.

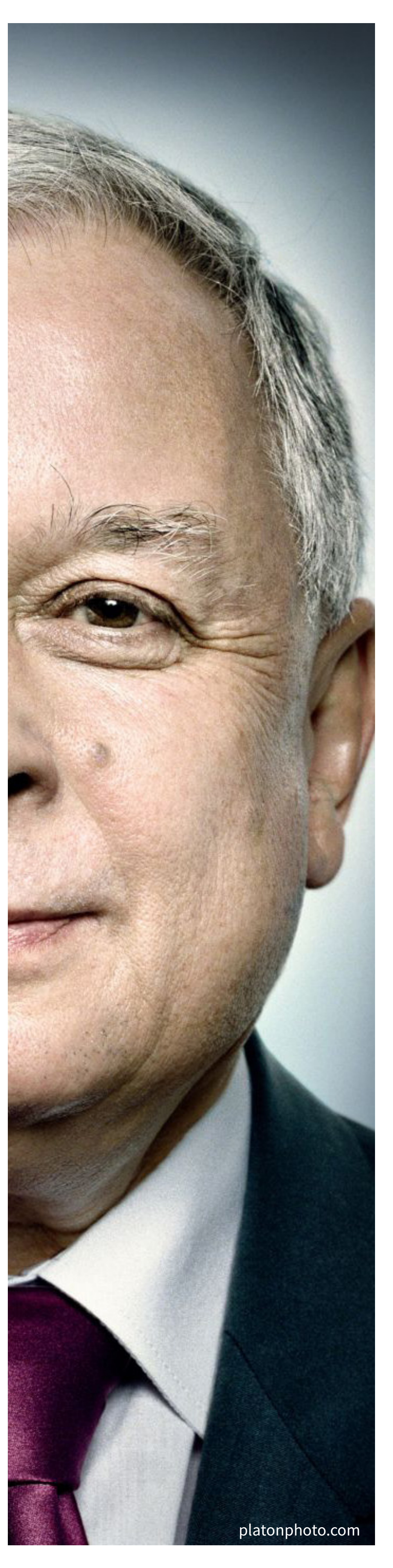
Une autre mainmise qui a fait réagir est la loi sur le Tribunal constitutionnel, qui interroge du point de vue de la séparation des pouvoirs : le PiS, qui y a déjà placé cinq juges de son choix, a introduit la règle de la majorité qualifiée des deux tiers, qui exigent que 13 juges sur les 15 soient présents pour statuer contre 9 auparavant. L'ajout de délais obligatoires de trois à six mois (14 jours jusqu'à maintenant) fait également parler : cela annonce des retards importants et donc une paralysie du fonctionnement du Tribunal. Le Président peut également révoquer un juge constitutionnel qui ne lui plairait pas. Le principe de l'indépendance des juges disparaît ainsi totalement. La paralysie du Tribunal constitutionnel inquiète les spécialistes qui y voient une feinte du gouvernement pour faire passer des lois au contenu douteux dans les années à venir. Pourquoi en effet s'acharner sur le Tribunal si les intentions prévues par le gouvernement étaient constitutionnelles ?

La Pologne dans la rue : «Non à la poutinisation»

Cette agitation institutionnelle a conduit à l'émergence du KOD, le Comité de défense de la démocratie, un rassemblement de citoyens qui manifestent pour leur liberté. Des slogans comme « Kaczynski, va-t-en en Hongrie » illustrent les inquiétudes des polonais. Les plus anciens craignent un retour à l'ère communiste, les plus jeunes craignent pour l'avenir démocratique de leur pays, un concept avec lequel ils sont nés.

Cette ébullition civile s'est accompagnée d'une intervention de l'Union Européenne. Depuis 2014, pour pallier aux défauts du principe de subsidiarité selon lequel les affaires intérieures sont du ressort des États nationaux, il a été établi que lorsqu'une menace claire à l'État de droit sévit dans un État membre de l'Union Européenne, on peut activer la procédure de sauvegarde de l'État de droit. Celle-ci consiste à procéder à une évaluation du texte qui pose problème et comme cela a été le cas, à une sorte de Grand Oral des dirigeants polonais au Parlement européen.

Il est encore trop tôt pour juger de l'efficacité de ce mécanisme, mais il devient évident que l'Union Européenne ne peut pas lutter contre la vague populiste qui s'abat sur elle : le 22 janvier dernier, les ultra-nationalistes croates ont à leur tour formé leur gouvernement. Mais l'Europe de l'Est seule n'est pas à accabler. L'Europe occidentale subit elle aussi ce revers conservateur : que penser par exemple du Danemark qui soutient une politique de saisie des biens personnels des réfugiés par la police.


platonphoto.com

SPOTLIGHT : ET LA LUMIÈRE FUT

Benoît Michaëly

En 2001, dans les bureaux du quotidien Boston Globe, alors que les écrans plats n'ont pas encore pris la place des écrans cathodiques, la rédaction organise un petit pot pour le départ d'un vieux collègue. Au programme, parts de gâteaux et petit discours de Walter Robinson, interprété par Michael Keaton. Bien ennuyés par ce début de film certainement moins bon que le gâteau, Tom McCarthy vient nous taper sur l'épaule dix minutes plus tard pour nous dire que son film commence enfin : *Spotlight*, l'équipe de journalistes d'investigations du quotidien, commence à travailler sur une affaire de pédophilie dans le diocèse local et se rend vite compte que l'affaire est d'une ampleur toute autre : 90 prêtres pourraient être concernés. *Spotlight*, s'il doit tout à l'histoire qu'il raconte et à son casting, nous emmène en beauté.


R. KIKUO JOHNSON

« Basé sur des faits réels »

« Inspiré d'une histoire vraie », « D'après une histoire vraie », nous connaissons tous ces formules collées à tout bout de champ sur les affiches ou bien au début des films. En dehors d'une utilisation marketing parfois douteuse, la nature de ces formules diffère, suivant les films. Parfois là pour donner une forme de crédibilité à des fictions extraordinaires comme quand un personnage de film se coupe lui-même le bras pour survivre (127h, Danny Boyle, 2010), ces formules peuvent être d'un ordre plus politique, venant appuyer le discours d'un film montrant un changement d'une partie de la société ou même une volonté de changement. C'est le cas pour *We Want Sex Equality* (2011) de Nigel Cole, où la cinéaste décide de montrer les grèves menées par les femmes, dans les usines Ford en 68. Ces formules ancrent tout de suite les films dans une réalité plus ou moins proche, plus ou moins modifiée. *Spotlight* est de ces films appuyés par la formule, ceux pour lesquels on se demande toutes les dix minutes « cela s'est-il vraiment déroulé ainsi ? » tellement l'histoire nous donne à voir une réalité terrifiante. En effet, Tom McCarthy ne montre pas un travail d'investigation sur un cas isolé de pédophilie, mais bien sur les dessous d'un système où quand les institutions « travaillent ensemble », elles font en fait perdurer la corruption. Il s'agissait, dans la réalité, de faire éclater une affaire au grand jour, où l'ensemble des prêtres accusés de pédophilie étaient protégés par l'Eglise (alors toute puissante) et par certains avocats (subissant des pressions de la part de l'Eglise).

Le film va encore plus loin et se présente comme un réquisitoire contre la pédophilie dans l'Eglise à l'échelle de la ville de Boston mais aussi des Etats-Unis et du monde entier : au générique, le cinéaste décide de faire la liste – interminable – des villes du monde dans lesquelles des abus sur des jeunes garçons et des jeunes filles ont été perpétrés par des prêtres.


Warner Bros

Les vrais journalistes, apôtres du film

La promotion de *Spotlight*, menée en partie dans l'idée que la réalité était plus importante que l'œuvre de Tom McCarthy, semblait en grande cohérence avec ces fameuses listes de villes au générique. Les journalistes à l'origine du dévoilement de cette affaire viennent sur les plateaux télés et en interview, en Europe et ailleurs. Ils sont mis à l'honneur et mis en valeur, à un moment où le journalisme n'est pas vraiment un sujet prisé des cinéastes. Michael Rezendes (interprété par Mark Ruffalo dans le film) et Walter V. Robinson (Michael Keaton), tous les deux prix Pulitzer 2003 (N.D.L.R : prix américain remis à certains journalistes pour leur travail, un des plus prestigieux de la profession) confirment à chaque fois, de façon très sincère, la précision du travail de reconstitution qu'a opéré l'équipe du film. Et c'est exactement *Spotlight* : une telle précision que nous en oublions totalement le montage, les rouages. L'important devient l'enquête de cette grande équipe, à laquelle nous participons un peu en tant que spectateur, par la pensée, par l'émotion.



Un film-série ?

Une fois en connivence totale avec le film, certains codes utilisés dans les séries d'investigation nous sautent à la figure. En effet, de l'image grise et métallique où les années 2000 se ressentent qu'à moitié à la disposition des personnages dans un bureau nous donnant l'impression d'être devant une affiche de NCIS, nous nous demandons parfois quelle forme nous est proposée. Mais l'ensemble du casting sait se tenir le menton et faire semblant d'être sérieux, avec panache, avec classe. Et en plus, les personnages principaux sont humanisés, par de petits détours dans leurs vies personnelles : ça sonne juste, comme la distance qu'il prend avec l'histoire qu'il raconte. Le cinéaste ne verse jamais dans le spectaculaire ou la starisation à tout va. Quand l'affaire éclate au grand jour, l'équipe de *Spotlight* est heureuse mais incroyablement calme. Il montre des héros fiers, humbles et silencieux. Pas de bruit pour rien, personne pour brosser l'autre dans le sens du poil : le travail est encouragé puis félicité. Et toujours dans un souci de cohérence, l'absence de spectaculaire dans le traitement des personnages rejoint la quasi-absence de propositions esthétiques de Tom McCarthy : *Spotlight* reste très classique, proposant une efficacité narrative, où le cadre choisi montre l'action qui se déroule à l'intérieur de celui-ci et non au-delà. Là où son format de film est gagnant, c'est sur le montage : une série, en plus d'amener beaucoup plus de détours fictionnels, aurait été une source d'essoufflement. Là, l'essoufflement est provoqué sur le spectateur et à juste titre : quand il s'agit d'investigation, pas question de se poser.

Spotlight est de ces films qui prennent en charge des événements d'une importance considérable et où le cinéaste se pose réellement des questions de représentation. L'impression que Tom McCarthy a pleinement conscience des enjeux de son film et de sa potentielle réception ne peut que susciter notre enthousiasme. Avec *Spotlight*, Tom McCarthy signe plus qu'une œuvre très réussie : il propose de mettre en lumière le travail hallucinant de quelques journalistes et re-dévoile au monde une affaire qui ne doit pas être oubliée.

MUSIQUE EN BREF

Abd Al Malik - *Scarifications*

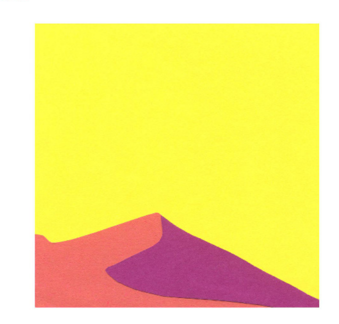
Abd Al Malik est sans aucun doute le grand oublié de ce dernier trimestre musical. Son dernier album n'a pas bénéficié d'une couverture médiatique à la hauteur de son talent. Et il en a beaucoup, vraiment beaucoup. Scarifications, sorti en novembre 2015, est une pépite de sa discographie. Après s'être complu dans une maîtrise du slam indéniable, l'artiste revient à son premier amour, le rap. Néanmoins, dans un souci d'innover, de surprendre et de se surprendre lui-même, Abd Al Malik a fait le choix judicieux de confier la réalisation de son album au prince de l'électro Laurent Garnier. L'effervescence née de la symbiose entre deux talents opposés mais pourtant immenses, a donné un résultat plus que probant. Scarifications atteint un niveau de qualité qui jusqu'ici n'a que peu de fois été atteint par la planète rap ; Laurent Garnier et Abd Al Malik ont réussi à créer des instrus novatrices et magnifiques sans pour autant se servir de samples aux allures vintage. En ce qui concerne les textes, cela en devient presque lassant de dire à quel point l'artiste maîtrise la langue française et ses moindres détails. Chaque couplet, chaque chanson est une oeuvre d'art littéraire. La force de l'auteur est d'arriver à trouver les mots justes et percutants tant dans la simplicité que dans la complexité du Français. Nous saluons donc cet excellent album que nous conseillons à toutes les personnes qui souhaitent découvrir ou redécouvrir l'étendue du talent d'Abd Al Malik.

Sofia Touhami



SAmBA De La mUERTE - *Colors*

SAMBA DE LA MUERTE
— colors



Après plusieurs EP, le projet caennais SAmBA De La mUERTE d'Adrien (ex-Concrete Knives) est de retour avec *Colors*, son premier album qui sortira le 18 mars sur le label Yotanka. Il vient de dévoiler le premier extrait éponyme de cet album qui s'annonce riche en couleurs musicales et en nouveautés. Pour la première fois, SAmBA De La mUERTE lâche avec courage la langue de Shakespeare pour retourner à celle de Molière. L'écriture se fait toujours aussi fine, poétique et travaillée, s'intégrant avec élégance à l'univers musical folktronica alliant frénésies jazzy, folk, pop et arrangements aériens.

Marie-Madeleine Remoleur

Recorders - *Coast To Coast* (sortie le 19 février)

Recorders, le groupe d'indie rock bruxellois, nous a présenté en ce début d'année un album très prometteur, qui vient asseoir le savoir-faire du collectif dont on ne peut maintenant plus douter. En effet, Coast To Coast réduit à néant toutes les craintes que le public aurait pu avoir quand au talent du groupe. Si leur premier album *Above The Tide* avait ravi les esprits de part sa fraîcheur et les nouveautés qu'il proposait, le second album ne fait que confirmer le talent de composition des musiciens. On décrit souvent la musique de Recorders comme de l'Indie Space Rock, ce qui est tout à fait légitime. Les nouveaux titres tels que *Time is a Flat Circle* ou *Glitch* donnent une impression d'errance entre deux mondes, de voyage à travers l'espace. Les rythmes plutôt jazzy sont soutenus par une voix grave, envoûtante, à la fois fragile et maîtrisée. Le tout porte l'étiquette rock car même si l'on plane en écoutant cet opus, on est avant tout porté par l'omniprésence de riffs et d'une batterie assez agressive. Mention spéciale au solo de guitare dans Summit qui fait une transition magistrale entre la volupté lyrique et la dureté des percussions.

Sofia Touhami



CA IRA (1) FIN DE LOUIS
DE JOËL POMMERAT

Alénice Legoux

Avec sa nouvelle création, *Ca ira (1) Fin de Louis*, le dramaturge et metteur en scène Joël Pommerat nous offre une pièce historique, très différente des précédentes, mais toujours pleine d'humour et d'intelligence. La pièce retrace l'histoire d'un roi nommé Louis XVI, d'un pays dans une situation de crise, la France, et d'un ensemble d'hommes et de femmes prêts à faire basculer l'histoire. Ainsi, ce spectacle surprenant met en avant l'aptitude de Pommerat à nous divertir divinement tout en nous plongeant dans une profonde réflexion.

Une pièce de quatre heures traitant de faits historiques connus de tous, peut, de prime abord, sembler un pari risqué. Pourtant, l'immersion des spectateurs dans le spectacle est rapidement permise par la mise en scène très réussie. Sa scénographie épurée permet au spectateur de comprendre rapidement où se situe la scène. Les personnages vont et viennent, non seulement sur le plateau mais également à proximité des spectateurs, à côté et derrière eux. Le public, entouré par les personnages, prend le rôle d'une assemblée active, presque participative. Ce rôle est accentué par le fait que les personnages s'adressent parfois directement à nous. Le metteur en scène joue sur l'indétermination des rôles, la confusion entre les acteurs et les spectateurs. La mise en scène balance entre deux mondes ; discours politiques d'un côté, et, de l'autre, une petite touche mystérieuse qui nous rappelle que nous sommes bien au théâtre.

Lorsque le passé résonne...

En traitant l'histoire de la France, de la Révolution française comme un mythe, Pommerat offre un rappel historique et une réflexion sur les événements du passé, ainsi que la résonance de ces événements à l'heure actuelle. Avec beaucoup d'humour, le metteur en scène n'a de cesse de teinter sa pièce de modernisme, par petites touches d'anachronismes. L'arrivée du roi est ainsi annoncée comme celle d'un boxeur arrivant sur le ring, acclamée par la foule en délire avec (cerise sur le gâteau) en fond sonore, l'intense musique The Final Countdown. Mais aussi lorsqu'une femme s'octroie une photo (presque de l'ordre du selfie) avec son roi adoré après lui avoir exposé ses revendications…

Dans ce spectacle, Pommerat s'entoure de douze comédiens qui, par leur jeu d'acteur (terriblement bon) apportent chez chaque personnage, une personnalité politique, sans pour autant tomber dans l'archétype : le roi, par exemple, apparait comme un homme apprécié de tous qui tente simplement de faire de son mieux et pour le bien commun, mais est incapable de se défaire des propositions insistantes de ses conseillers.

Les personnages qui composent l'Assemblée ne sont pas immédiatement assimilés à des figures importantes de la Révolution (Robespierre, Lafayette…). Si les idées sont présentes, elles sont cependant énoncées par des anonymes. Les héros de la Révolution sont les citoyens, pour la plupart issus du tiers-état et comptant à leur côté quelques membres de la noblesse et du clergé. D'une façon tout à fait originale, ces personnages parviennent, de plus, à nous rappeler quelques politiciens bien connus (Nadine Morano, Christiane Taubira, Jean-Luc Mélanchon…), par leur physique, comme par leur comportement. Des rapprochements qui nous donnent à penser la politique actuelle, sa fonction première… Nous nous interrogeons sur la représentativité politique, quand la pièce nous rappelle la véritable fracture qui sépare le peuple de

l'Assemblée. Assemblée Nationale dont l'objectif premier est de représenter ses concitoyens et qui pourtant, bien rapidement se tourne vers des intérêts purement égoïstes. L'écho avec le présent est flagrant quand, aujourd'hui, une majorité de citoyens ne se sent plus représentée par ses dirigeants.

Mais le spectacle n'est pas que politique, et il est important de souligner sa dimension philosophique. Celle-ci apparaît notamment par la question de la manipulation de la parole dans un discours, de la nécessité de se battre pour ses idées, et à quel prix. Pommerat ne prétend pas tenir un discours sur le contexte politique actuel dans son spectacle, mais chaque spectateur, par son expérience propre, construit sa réflexion, et remet alors peut être en cause ce qu'il croyait jusqu'à présent être juste.

Un roi qui n'est pas diabolisé, une Assemblée Nationale constituée d'anonymes et qui, si rapidement, est incapable de représenter le peuple dans son entier. C'est là le message de Pommerat, par la figuration de ces hommes et ces femmes qui se battent, quitte à franchir les limites qui leur ont toujours été imposées. Ces personnages prêts à se battre pour la liberté, pour le changement et qui pourtant sont ceux qui rapidement délaisseront leurs idéaux. Le spectacle, à peine le rideau levé, produit une tension chez les spectateurs. Ceux- ci sont invités à réfléchir, donner leur avis et même parfois à applaudir presque malgré eux à certains discours, et même à voter.

Pommerat ne fait pas que retracer l'histoire de la Révolution française, il sème une petite graine de révolutionnaire dans chacun des spectateurs.


AFP

Art

LE GRAND RETOUR IRANIEN

Thomas Philippe

L'année 2016, ou 1394 pour le calendrier persan, pourrait marquer le début d'une nouvelle ère pour les quelque 80 millions d'habitants de la République Islamique d'Iran. C'est en effet un visage nouveau de son pays qu'a essayé de montrer le président Hassan Rohani en marge de son déplacement en France. L'accueil avec les honneurs de son homologue François Hollande sonne en effet comme un nouveau départ pour ce pays qui entend revenir pleinement sur la scène économique et politique mondiale.

Des sanctions explosives

Encore aujourd'hui, l'Iran reste lié à son nucléaire qui, à défaut de l'avoir renforcé militairement, l'a détruit économiquement. Ce programme nucléaire, entamé sous le règne du dernier chah d'Iran Mohammed Reza Pahlavi et avec l'impulsion des puissances internationales, ne semblait en rien menaçant à ses débuts dans les années 1960. Mais, la Révolution islamique de 1979 qui fait du pays une République islamique, changea la donne et lui conféra des allures militaires. Les sanctions économiques et politiques tombèrent rapidement, même s'il fallut attendre les années 1990 pour voir se mettre en place un embargo globalisé envers le pays.

Il faut dire que les tensions étaient vives, mettant en avant des mécanismes complexes et souvent opaques liant la République islamique de Rouhollah Khomeini puis d'Ali Khameini aux États-Unis ou à la France.

L'élection de Mohammed Khatami, en 1997, le premier président réformiste, ne résout pas la situation mais permet de faire avancer les négociations à partir de 2003, menées par un certain… Hassan Rohani. En 2005 cependant, l'arrivée du conservateur Mahmoud Ahmadinejad à la présidence iranienne doucha les espoirs de la communauté internationale avec la reprise du programme nucléaire. Refusant toute ingérence, il contribue à une escalade des tensions avec les États-Unis et se rapproche de la Russie de Vladimir Poutine. Sa réélection contestée contribua à enterrer définitivement toute issue au dossier nucléaire.

Vaste mission

Élu en juin 2013, Hassan Rohani arrive à la tête d'un pays à l'économie dévastée, subissant de plein fouet les sanctions internationales, frappant les puits de pétroles et autres ressources gazières. Au terme de longues négociations, l'Iran parvient à régler cette question du nucléaire sous sa houlette, et calme ainsi le jeu sur la scène internationale. Il faudra attendre 2016 pour voir les sanctions se lever progressivement, suite à l'accord de Vienne de 2015.

L'épineuse question du nucléaire étant (temporairement ?) réglée, le président Rohani entend relancer l'économie d'un pays sous embargo depuis 40 ans ou presque. C'est une vaste mission qui passe par une profonde modernisation du pays, avec un rétablissement des relations commerciales aux quatre coins du monde. Après l'Italie, le président iranien a profité de son voyage en France pour signer des accords de principes de plusieurs dizaines de milliards d'euros : Airbus, Renault, Vinci ou encore la SNCF se sont pris au jeu.

Les banques encore traumatisées

Mais au-delà des commandes multiples et variées, l'Iran va devoir surtout accueillir les capitaux étrangers, nécessaires pour l'exploitation de la quatrièmes réserve d'or noir de la planète. A l'heure actuelle, les investisseurs ne se pressent pas, et nul ne doute que la reprise sera longue et incertaine. L'accord signé par Total, qui achètera du pétrole brut directement en Iran, aura peut-être un effet de déclic alors que beaucoup

restent encore frileux à l'idée de se développer dans un pays qui apparaît encore comme instable.

En effet, le contexte régional tendu n'offre que peu de garanties. La remise en route de sanctions en cas de reprise du programme nucléaire incite à la prudence, principalement du côté des institutions bancaires, encore traumatisées par les amendes record infligées par les autorités américaines à ceux qui n'avaient pas respecté l'embargo.

Nouveau point d'appui

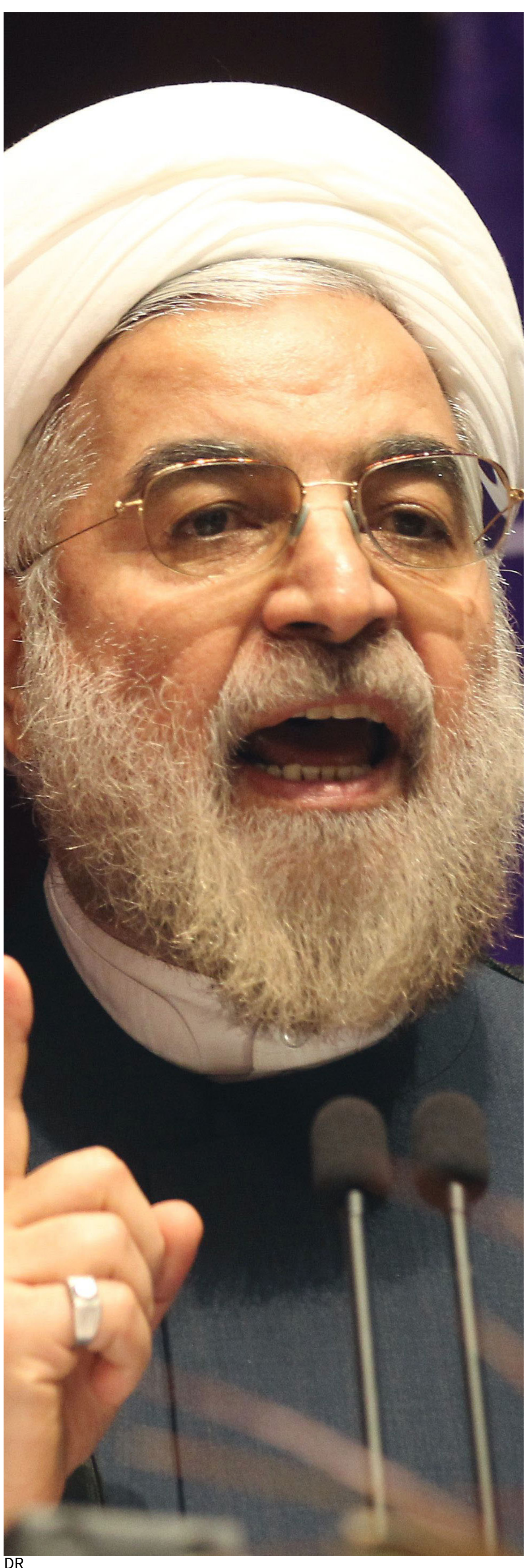
Bien plus qu'un eldorado économique, l'Iran se rêve aussi en puissance régionale, dans la longue lignée de sa rivalité avec l'Arabie Saoudite. L'escalade des tensions entre les deux pays, après l'exécution du chiite Nimr Al-Nimr, fait craindre une crise plus large. Tandis que Riyad a mis fin à ses relations diplomatiques avec Téhéran, le saccage de l'ambassade saoudienne début janvier témoigne de tensions encore vives. Se voulant ferme sur la question, le pouvoir iranien entend cependant montrer un visage différent, celui d'un point d'appui régional digne de confiance.

Alors que les négociations sur la Syrie pourraient s'appuyer sur Téhéran, le mot d'ordre est donc l'apaisement afin de regagner la considération des puissances occidentales, dans l'optique de participer aux pourparlers, trouver une issue au conflit, et ainsi modifier les rapports de force régionaux.

Donner le ton

Derrière tous ces enjeux globaux, l'Iran doit avant tout changer en son for. Les semaines à venir marqueront des échéances majeures pour M. Rohani, qui espère pouvoir compter sur une majorité réformatrice lors des élections législatives du 26 février prochain. Ces dernières, qui s'accompagnent de l'élection de l'Assemblée des experts, donneront le ton (ou non) des réformes sociales et économiques qu'entend insuffler le président iranien à son pays, ou marqueront un retour conservateur fort de signification.

Car, ouverture sur le monde ou non, l'Iran reste un État théocratique autoritaire, «le deuxième pays dans le monde pour le nombre d'exécutions et le premier pour les exécutions des mineurs délinquants » selon la porte-parole d'Amnesty France. Désormais, ne reste-il pas à s'ouvrir sur soi-même ?



DR

ORGASME(S) ET CINÉMA

Anthony Blanc, Florian Salabert

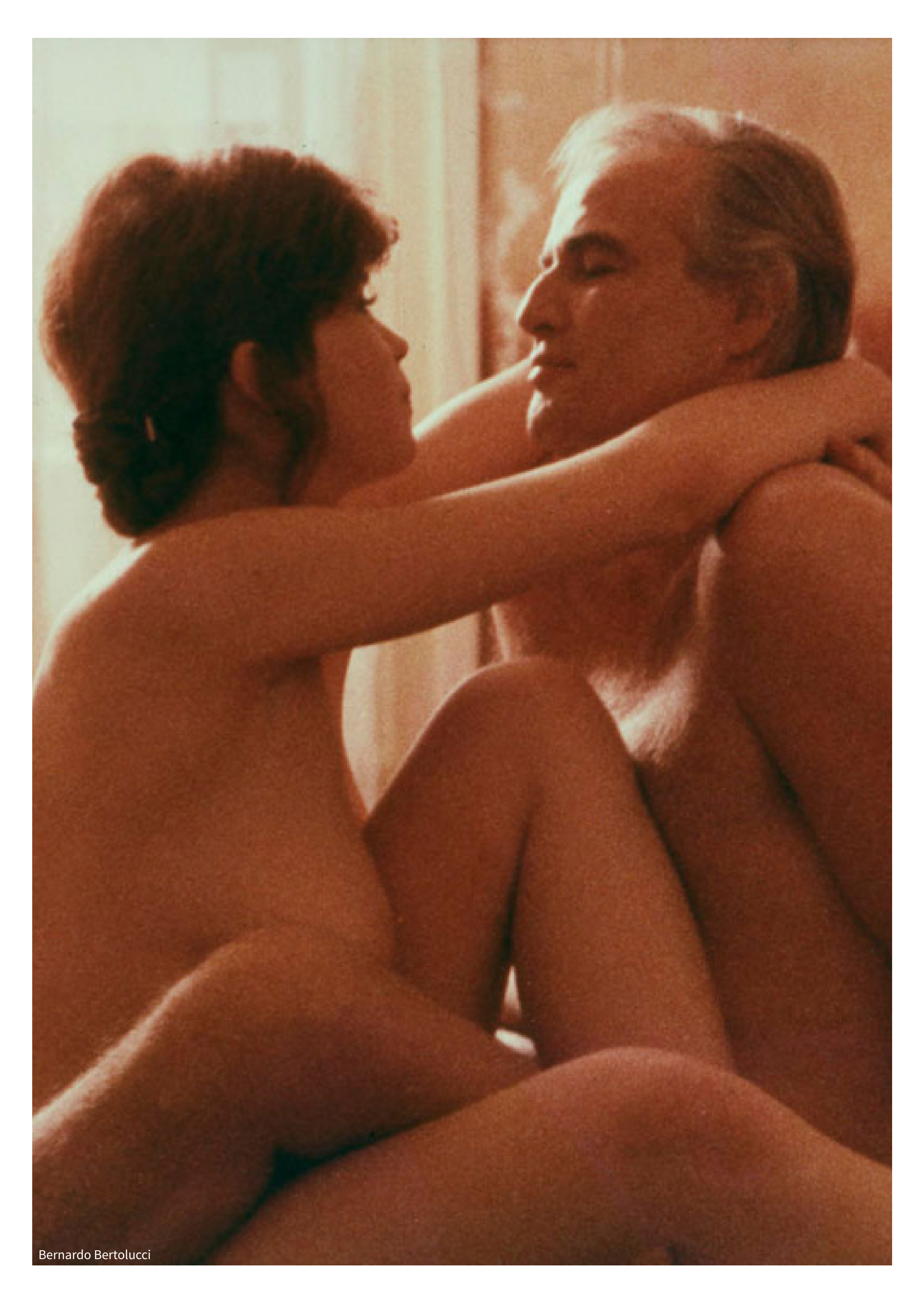
Le mois de février rime avec amour et pour un plus grand nombre d'entre nous avec désespoir. Vous avez compris de quoi il s'agit, nous allons évoquer la fête des amoureux, la fameuse Saint-Valentin. A l'occasion de cette fête attendue et redoutée, nous avions envie de faire une liste très subjective des dix meilleures scènes de sexe au cinéma. L'occasion pour nous de vous donner des idées ou de vous faire fantasmer. Que le lecteur se rassure tout de suite, nous ne parlerons pas de *Fifty Shades of Grey.* Promis.

Zabriskie Point, Michelangelo Antonioni (1970)

Michelangelo Antonioni, trois ans après son chef-d'oeuvre *Blow-Up*, choisit de filmer l'Amérique des années 1960 dans un contexte de rébellion étudiante et de libération sexuelle. Il choisit pour cadre principal la Vallée de la Mort où une étudiante et un jeune militant se rencontrent. À cette occasion, Antonioni nous livre probablement l'une des scènes de sexe les plus chaudes du cinéma. Au cours de cette scène qui dure 6:16 (chronomètre en main), Mark et Daria s'embrassent, se dénudent… Une scène au départ intimiste qui se transforme très vite en orgie dans le désert où les corps dénudés en plein coït prolifèrent et se roulent dans la poussière. Tout au long de cette hallucination, la musique de Jerry Garcia monte crescendo. L'un et le multiple se mêlent sur les dunes de sables de la Vallée de la Mort. Une véritable consécration du sexe qui semble évoquer le repeuplement de l'humanité entière et nous donne envie de croire en une société nouvelle. Notons également que Pink Floyd a composé quelques musiques de la bande originale. Un film qui, quarante ans plus tard, est stupéfiant de modernité.

La Reine Margot, Patrice Chéreau (1994)

«C'est avec la Reine Margot que j'ai appris à faire du cinéma» disait Patrice Chéreau. Ce film, adapté du roman d'Alexandre Dumas, est un chef-d'oeuvre incontournable du cinéma français. On se souvient d'abord de cette scène d'ouverture déconcertante des «noces vermeilles» où Marguerite de Valois (catholique) est forcée par sa mère Catherine de Médicis d'accepter pour époux le roi Henri de Navarre (protestant) afin d'apaiser les tensions religieuses qui règnent dans la Cour. Nous sommes en 1572, le film traite des six jours suivants le mariage jusqu'au massacre de la Saint-Barthélemy. Mais c'est une toute autre scène qui nous concerne. Dans la première partie du film, Marguerite de Valois, interprétée par la sublime Isabelle Adjani, se promène masquée et y rencontre La Môle (Vincent Perez, sexy comme jamais). Celui-ci vient de se faire voler son argent, mais qu'il se rassure : «Pour toi ça sera gratuit» lui dit Marguerite. S'en suit une scène courte, mais intense, de sexe entre les deux protagonistes contre le mur froid d'une petite ruelle. Pour autant, la scène n'en est pas moins torride… Attention tout de même, c'est Marguerite qui insiste : «Pas la bouche ! ».


Bernardo Bertolucci

Cinéma

Le Dernier Tango à Paris, Bernardo Bertolucci (1972)

Quel scandale que fut ce film à sa sortie ! Classé X aux États-Unis, censuré en Italie après de nombreux procès car jugé pornographique… *Le Dernier Tango* à Paris met en scène un Marlon Brando vieillissant qui rencontre une jeune femme (Maria Schneider) à Paris. Les deux amants se retrouvent régulièrement dans un appartement à louer du 16e arrondissement et entretiennent une relation intime, sexuelle, sans rien savoir de l'autre. Outre la magnifique photographie crépusculaire de Vittorio Storaro, on retiendra surtout la fameuse butter scene qui a véritablement marquée les spectateurs. Une scène sulfureuse, non prévue dans le scénario, totalement improvisée par Brando et décidée au préalable avec Bertolucci. Dans cette scène, le personnage incarné par Marlon, dont on ignore le prénom, tartine les fesses de sa partenaire de beurre en guise de lubrifiant. Au cours de cette scène de sodomie à même le sol, les larmes de Maria Schneider sont réelles. Celle-ci a d'ailleurs longtemps reproché à Bertolucci cette scène de relation sexuelle forcée, selon ses termes, avec Brando…

Love, Gaspar Noé (2015)

Projeté à la dernière édition du Festival de Cannes en séance de minuit, le film *Love* a su faire parler de lui et, comme tous les films de Gaspar Noé, divise. Le film traite d'un triangle amoureux avec des scènes explicites réalisées sans trucages et tournées en 3D. Si l'on peut reprocher à Noé son narcissisme tout au long du film, la scène d'ouverture de Love mérite sa place dans ce classement. Ouverture en fondu, Murphy et Paula se masturbent lentement devant l'objectif. Une scène de sexe frontale très élégante, sublimée par la Troisième Gnossienne d'Erik Satie qui vient teinter cette scène d'une douce mélancolie. Un plan-séquence intimiste d'une classe terrible où ces deux corps nus sous un éclairage simple nous envoûtent et nous hypnotisent, jusqu'au moment où Murphy jouit enfin dans les mains de sa partenaire… et que s'achève les dernières notes de la Gnossienne de Satie.

Les Amants, Louis Malle (1958)

Dans *Les Amants,* Jeanne Moreau interprète une femme mariée au directeur d'un journal, qui s'ennuie dans sa vie luxueuse à Dijon. Elle se rend une fois par mois à Paris pour voir sa meilleure amie et son amant, joueur de polo. À sa sortie le film va faire scandale dans les milieux catholiques qui essaient de faire interdire le film. Lors de sa distribution aux États-Unis les procès vont s'enchaîner, à tel point que la Cour Suprême a du définir ce qu'était la pornographie à l'écran afin de juger si le film était pornographique ou non. La raison de tout ce scandale ? La scène que nous avons choisi de mettre dans ce top, scène considérée comme



les films du losange


Wild Bunch Distribution

«première scène d'amour du cinéma français» selon François Truffaut. Cet extrait se compose d'un seul plan qui va suivre la main de Jeanne Moreau. Tout le potentiel érotique de cette scène repose sur le hors-champ dans lequel se déroule l'action. On commence notre périple en regardant le visage de Jeanne Moreau, visiblement exaltant de plaisir. Sa main va lentement descendre entraînant la caméra avec elle, jusqu'au moment où elle va s'arrêter pour laisser Jeanne Moreau prononcer cette phrase : «Prends ma main» faisant surgir une mystérieuse main du haut de l'écran pour attraper celle de Jeanne Moreau et permettant au spectateur de comprendre que son partenaire est en train de réaliser un cunnilingus. Mais la présence de Jeanne Moreau dans cette scène ne suffit-t-elle pas à résumer le potentiel érotique de l'extrait ?

Sailor et Lula, David Lynch (1990)

C'est l'amour fou entre Sailor et Lula. Mais pour vivre pleinement leur amour, ils doivent s'éloigner de Marietta, la mère de Lula qui s'oppose à cette union. En route vers le Texas. Le film met en scène Nicolas Cage (Sailor) veste en croco et lunettes de soleil noires qui sort tout juste d'un centre correctionnel pour avoir tué un homme et Lula interprétée par une Laura Dern d'une sensualité folle. Aucun doute, ce film est le plus rock'n'roll de la filmographie de David Lynch. Une scène particulièrement sensuelle: les retrouvailles, en début de film, de Sailor et Lula... Des riffs endiablés de heavy metal, un filtre rouge incandescent... La scène sexe la plus rock de notre top se terminant sur l'image d'une cigarette qui s'allume une fois le sexe consommé...

Antichrist, Lars Von Trier (2009)

Que serait un film du cinéaste danois Lars von Trier sans polémique ? *Antichrist,* présenté en Sélection Officielle au Festival de Cannes en 2009, a suscité de nombreuses réactions à la suite de sa projection, pour la plupart négatives. Le film nous plonge dans la vie d'un couple qui vient de perdre leur enfant et se réfugie dans une cabane au fond d'une forêt. *Antichrist* choque notamment pour ses scènes violentes de sexe, non simulées. Le prologue du film, filmé en noir et blanc et au ralenti (1 000 images par secondes !) est d'une

beauté esthétique à couper le souffle, le tout accompagné d'une aria de Georg Friedrich Haendel «Lascia ch'io pianga». Dans cette scène, Willem Dafoe et Charlotte Gainsbourg sont en plein ébats sexuels dans la salle de bain tandis que leur enfant saute par la fenêtre. Ceux qui connaissent le cinéaste savent que chez Lars von Trier le sexe n'a rien de romantique mais est plus lié à la mort ou à la perte. Ici la mort du fils est mise en parallèle avec l'orgasme de la mère.

J'ai tué ma mère, Xavier Dolan (2009)


Rezo Films

J'ai tué ma mère, sorti en 2009, est le premier long métrage de Xavier Dolan. Le film raconte l'histoire d'Hubert (joué par Xavier Dolan lui-même) qui se retrouve étouffé dans une relation amour-haine avec sa mère, jouée par la sublime Anne Dorval. Il est ici question de l'étreinte amoureuse entre Hubert et son petit copain, Antonin (joué par François Arnaud), durant une séance de peinture au bureau de la mère d'Antonin, le tout sous l'œil de Jackson Pollock et Valérie Damidot. Je vous l'accorde cela n'annonce rien de bien sexy mais les inserts de pentures projetés sur les murs au rythme de la musique de Noir Désir, les plans zénitaux sur ce couple faisant l'amour sur des journaux qui servent autant à protéger le sol qu'à s'y agripper... Tout cela donne à voir une scène de sexe multicolore, clipesque comme Xavier Dolan sait bien le faire et qui aura servi de fantasme à toute une jeunesse homosexuelle.

Eyes Wide Shut, Stanley Kubrick (1999)


Warner Bros.

Eyes wide shut est le dernier film de Stanley Kubrick. Sorti en 1999, il met en scène Tom Cruise et Nicole Kidman, jeune couple bourgeois, dans un New-York nocturne. On va suivre le docteur Bill Harford (Tom Cruise) qui est bouleversé lorsque sa femme Alice (Nicole Kidman) lui annonce qu'elle avait envisagé de le tromper. Outre les nombreuses scènes d'orgies masquées, le Dr. Bill Harford va avoir des visions de sa femme en plein adultère. Ce sont ces scènes oniriques qui vont attirer notre attention. Elles se répètent plusieurs fois tout au long du film. Chaque scène se compose d'un plan filmé en noir et blanc avec un filtre bleu. On y voit sans artifice Nicole Kidman en plein ébat avec un marin. Ces scènes qui relèvent de l'imaginaire et du fantasme du Dr. Bill Harford vont nous apparaître à la limite du kitsch et pourraient être tout droit sortie d'un film érotique.

Une Histoire immortelle, Orson Welles (1968)


Orson Welles

Ce film réalisé par Orson Welles est une commande de l'ORTF (kokorico), c'est aussi le premier film en couleur réalisé par Welles, on va y retrouver (de nouveau) Jeanne Moreau qui va nous éblouir de sa présence. Welles joue Charles Clay, un vieux marchand américain sentant venir la fin de sa vie, qui va payer deux inconnus afin de donner vie à une vielle légende. La scène d'amour que nous avons choisi est la première scène de sexe explicite de la carrière d'Orson Welles. On se retrouve dans le lit avec Jeanne Moreau et Norman Eshley qui lui saute dessus pour lui faire l'amour après une discussion concernant la vraie identité du personnage joué par Jeanne Moreau. Les plans vont être saccadés, le montage brut. S'enchaînent ensuite les plans sur les visages des protagonistes puis sur leurs corps, jusqu'au moment où Jeanne prononce un très sexy «It's an earthquake ! Did you feel that?», lorsque Norman Eshley commence à lui faire l'amour.

Alors inspirés ?

CAROL,
ODE À L'AMOUR

Philippe Husson

***Carol* a été dévoilé lors du dernier festival de Cannes en mai dernier. Sur la Croisette, le film a beaucoup fait parler. Les saisons passent et nous voilà en janvier. *Carol* se dévoile dans les salles obscures et s'impose comme un film lumineux.**

Lumineux d'abord, grâce à sa réalisation. Todd Haynes livre un superbe tableau d'un peu moins de deux heures, feutré, élégant. On découvre un New-York des années 1950, austère et froid mais chaleureux grâce aux personnages. Chaque plan nous rapproche un peu plus des deux actrices, de leurs esprits, de leurs sentiments, de leur intimité. Si *Carol* est si lumineux, cela tient surtout à leurs prestations. Cate Blanchett est plus gracieuse que jamais. A chaque fois qu'elle porte à sa bouche une cigarette, elle pourrait devenir l'égérie d'une marque de tabac tant la classe et le désir sont résumés en un geste. Sa voix grave devient toute nuancée et sensuelle au contact de Rooney Mara. La jeune actrice livre une prestation toute en délicatesse d'une femme fragile lorsqu'elle est seule, forte lorsqu'elle est amoureuse. Le duo fonctionne à merveille et porte le film au 7ème ciel de l'émotion, de l'amour et du désir. Là où Carol est un bijou, c'est lorsque le film croise les genres. Il est tour à tour *Thelma et Louise*, *Kramer contre Kramer* et *La vie d'Adèle*. Sans imiter aucun des trois, il semble s'inspirer de chacun. *Carol* est beau, *Carol* est fort, *Carol* tient toutes ses promesses. Cela n'a rien d'un film de bobo ou d'un conte érotique chic pour les pensionnaires du XVIe arrondissement de Paris. C'est un film sur l'amour, sur les femmes, sur l'amour entre les femmes, aussi. Allez-y.

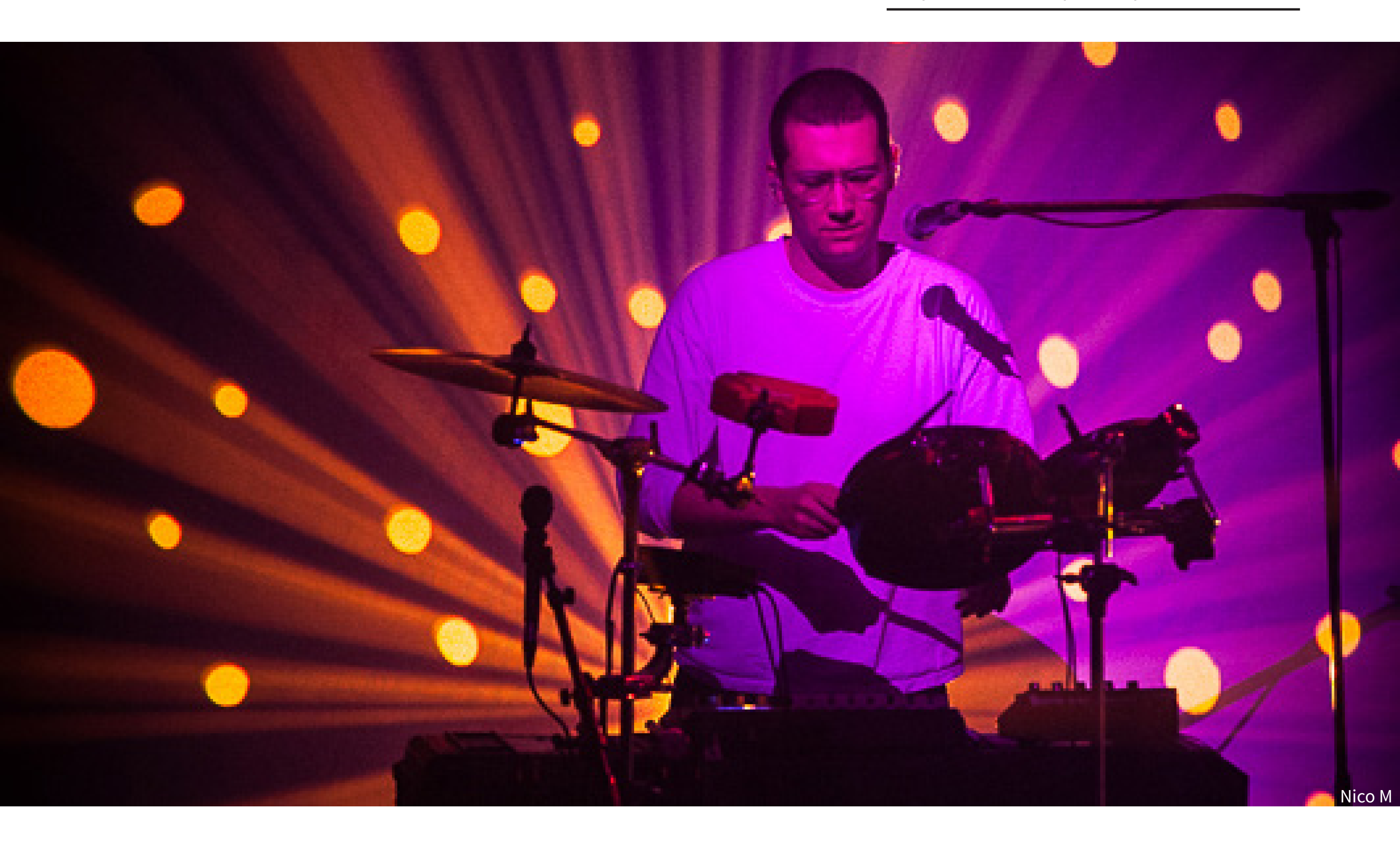

UGC Distribution

RENCONTRE AVEC

PARADIS

« ON CONSERVE NOTRE NAÏVETÉ DES DÉBUTS »

Propos recueillis par Baptiste Thevelein



Nico M

Paradis, c'est le nom du duo que Simon Mény et Pierre Rousseau forment depuis 2011. Mélangeant les influences électroniques, les accents de pop et les mélodies de variété française, c'est une musique éclectique, une rencontre impromptue, aux couleurs mélangées, plus que primaires, que nous ont présenté les deux amis à l'occasion des Rencontres Trans Musicales de Rennes, en décembre dernier.

Paradis est un projet récent, comment le duo s'est-il formé ?
On a sorti notre premier EP en France chez Barclay. On avait déjà fait quelque disques sous le même nom sur un label américain, qui s'appelle Beats In Space. C'est un petit label new-yorkais, issu d'une radio du même nom qui a une 15 année et donc on avait sorti quelques maxi chez eux en fin 2011 et fin 2012. Après on a pris pas mal de temps pour réfléchir sur la musique, on avait des demandes de maisons de disques dont Barclay et on a travaillé sur l'album pendant deux ans et demi, on l'a terminé la semaine dernière. On a sorti quelques morceaux sur un premier EP sur un label français en janvier 2015.

On s'est rencontrés à Paris. On n'est pas Parisiens à la base mais on habite tous les deux là-bas et on a commencé à faire de la musique très très vite après cette rencontre dans une soirée. On n'était pas forcement sur les mêmes longueurs d'ondes en musique mais du coup ça nous intéressait beaucoup d'explorer des trucs en musique, des choses sur lesquelles on pouvait se rejoindre et c'est un peu de cette manière qu'on travaille depuis toujours.

Au vu de votre EP, qui joue beaucoup avec la couleur , est-ce que on peut dire que vous êtes un groupe, certes de musique électronique, mais qui travaille aussi beaucoup autour de l'image ?
C'est quelque chose qui est important pour nous, jusqu'à maintenant je pense qu'on n'est pas investis dans l'image autant qu'on voudrait le faire, on fait surtout de la musique mais c'est un fait qu'on est des consommateurs d'images, c'est quelque chose qu'on apprécie beaucoup. On aime le cinéma, la photo, on aime toutes ces choses. C'est pour ça qu'on travaille avec quelqu'un qui nous aide à consolider cet attrait pour l'image. Sur Couleur Primaire, il y avait des concepts qui étaient exprimés visuellement, que ce soit dans la pochette ou les clips, c'est quelque chose qu'on a continué à faire, même si c'est délicat.

Où est-ce que vous puisez tout ce que vous allez retranscrire dans vos titres ?
La musique qu'on fait, c'est surtout le fruit de conversations que l'on a eues. On passe beaucoup de temps ensemble, à parler de tout. On s'inspire de tout ce qui nous entoure, on n'a pas de thématique redondante. Au début on s'intéressait beaucoup à la fête. Après on s'est ouverts à d'autres choses avec le temps, par exemple pour l'album sur lequel on est en train de travailler, le thème de la dualité, à la fois entre deux amis ou au travail mais aussi entre groupes d'êtres humains. D'un point de vue musical, même si on écoute plein de chansons différentes, ce qui nous inspirait le plus au début c'était la musique électronique. Maintenant, c'est vraiment une partie de notre inspiration, on écoute plein de genres différents mais on leur trouve des points communs et une émotion commune, peu importe le genre de musique ou la démarche

Le grand public vous a découvert sur des titres plus rassembleurs, plus généralistes. Vous essayez à la fois de continuer sur cette voie, et de partir sur autre chose ?
Il y a pas vraiment de démarche de faire quelque chose pour tel ou tel public, après c'est vrai que nous on est clients autant de musiques expérimentales que de musique pop, dans notre approche de la musique ça vient naturellement, il y a des choses qui sont plus pop et des choses qui le sont moins, ce sont des facettes de qui nous sommes. Ce sont souvent des titres qui ressortent plus. À la fin on les regarde et on se dit que celui-là a peut-être ce potentiel-là, on se dit jamais : « il faut que celui il soit comme ça « même si maintenant c'est vrai que le fait d'être dans une maison de disque française comme Barclay c'est quelque chose qui te reste derrière la tête, on ne peut pas sortir un disque de captation sonores.

Comment s'est passé le passage de beat in space à barclay ?
Ce sont les démarches des maisons de disque qui sont différentes. Après, nous, ça n'a strictement rien changé à notre démarche dans la musique, dans la composition, pour nous c'est super important de conserver un jardin secret dans lequel on conserve la naïveté qu'on avait, quand on n'avait aucune ambition de faire carrière dans la musique. Cette ambition qu'on n'essaye de ne pas avoir, on essaye juste de faire des choses sincèrement, qui nous font plaisir et d'on on peut être fiers. Donc peu importe où on le fait, on essaye toujours de le faire de la meilleure manière, c'est le meilleur moyen pour nous d'être en phase avec nous-mêmes.

Justement, vous avez sorti beaucoup de titres uniquement en instrumental. Comment vous travaillez entre l'instrumental et les titres chantés ?
Ce qui s'est passé, c'est que tous les deux de notre coté à la base on faisait de la musique instrumentale. Et puis en travaillant ensemble, on a eu envie d'ajouter la texture d'une voix et c'est venu s'ajouter comme un élément de musique. supplémentaire. C'est la musique d'une voix qui nous intéressait plus que les mots. Ce n'est qu'ensuite qu'on a été encouragés à chanter en français.

LES FORMES DE L'INCONNU

UNE RECETTE SECRÈTE AU SUCCÈS D'UNE OEUVRE ?

Alexandre Caretti

Qu'est-ce qui dans une œuvre, dans un film nous fascine parfois à tel point qu'on ne l'oublie jamais ? N'y a-t-il pas une recette secrète pour rendre un travail artistique captivant ? Ou tout du moins des motifs qui y participeraient ? Des sortes de formules magiques qui seraient des clés offertes aux regardeurs pour rencontrer certaines œuvres.

L'idée exposée ici est une proposition pour essayer de comprendre ce qui rend une œuvre d'art plus accessible et plus riche. Une hypothèse qui pourrait expliquer, entre mille, l'une des raisons pour laquelle certaines œuvres nous captivent. Cette idée est le rôle de l'inconnu et de ces différentes incarnations dans le processus artistique. Autrement dit, de quelle façon l'artiste peut utiliser l'inconnu comme un outil qui rendrait ses travaux plus riches, plus captivants, plus intéressants. Et quelles formes concrètes pourraient avoir cet inconnu dans une création artistique ?

L'une des formes de l'inconnu pourrait être le cosmos. L'univers est un sujet on ne peut plus riche pour expliciter cette notion. De tout temps l'être humain a cherché à savoir ce qui se trouvait au-dessus de sa tête, et pourtant inatteignable, le ciel. Qu'est-ce que peut bien être ce voile bleu et cette grosse boule lumineuse la moitié de la journée et les centaines de petits points blancs la seconde moitié de la journée ? Chaque civilisation s'est forgée sa propre cosmologie pour expliquer ce qu'était le ciel et la Terre et qu'elle en était leur origine. D'où venons-nous ? Des questions toujours d'actualité qui continuent de secouer régulièrement la sphère scientifique, car si grâce à certains astrophysiciens comme Hawking nous parvenons à remonter les 13, 8 milliards d'années dont est âgé notre univers - jusqu'à pouvoir le décrire théoriquement à moins d'une seconde après son hypothétique origine, jusqu'au mur de Planck, qui fixe les limites de notre compréhension de l'univers selon nos théories physiques contemporaines - nous ne sommes pas encore au stade où l'on explique notre origine. Le XXème siècle a été foisonnant de découvertes dans le domaine de l'univers. Il suffit d'aller admirer les photographies du télescope Hubble pour prendre conscience que ces découvertes ne sont pas seulement à la portée de quelques scientifiques. Nous-mêmes, profanes, pouvons aujourd'hui avoir accès à ces découvertes. Et certains domaines de la culture l'ont parfaitement assimilé. On ne compte plus les films, séries, romans, bandes-dessinées, jeux-vidéos qui prennent le cosmos pour décor. Dans un milieu tel que l'univers où tout est loin, rien n'est atteignable, tout est envisageable, où l'inconnu est omniprésent, les imaginaires ont tout loisir de s'y développer. Un domaine auréolé de mystère, si fascinant qu'il effraie, et nul besoin d'être spécialiste pour y être sensible. Cette forme de l'inconnu qu'est le cosmos peut être un moyen d'enrichir une œuvre. Le cinéma l'a compris. *Interstellar* de Christopher Nolan réutilise très habilement les théories scientifiques et les éléments relatifs à l'univers tels que les trous noirs ou la déformation de l'espace-temps afin d'offrir au film une portée évocatrice forte, plaçant au cœur du film ces choses qui nous échappent. Du *Voyage dans la lune* de Melies, à plus récemment *Seul sur Mars* de Ridley Scott, *2001* de Stanley Kubrick ou *Gravity* de Alfonso Cuaron. La liste est longue. Le domaine du cosmos n'est pas en reste dans l'art contemporain. Il suffit de voir le récent travail de Katie Paterson dont les travaux gravitent autour de ces questions d'astrophysique, mais nous y reviendrons. Fanette Melier a

réalisé des travaux autour de la lune, du cycle solaire ou de textes antiques à propos d'astronomie et d'astrologie réédités comme elle a pu le faire avec Astronomicon.

Le cosmos est donc un exemple de ce que peuvent être les formes de l'inconnu. C'est un moyen de faire appel aux images présentes dans la culture populaire et dans l'imaginaire collectif afin d'enrichir, grâce à ces formes, des créations artistiques. L'artiste utilise les symboles de ces domaines afin de faire naître chez le spectateur un intérêt, voire une fascination pour l'œuvre et pour ce qui la compose. Lorsque précédemment je vous parlais de l'origine de l'univers, si je ne l'ai pas fait trop maladroitement, il est possible que cette évocation rapide vous ait permis d'accrocher un peu plus au texte. De la même manière, Hubert Reeves dans son livre de vulgarisation d'astrophysique Patience dans l'azur, présente cette constatation : si je sors de chez moi une nuit où le ciel est dégagé et que je pointe vers le ciel une lampe de poche, j'envoie alors vers l'espace plusieurs milliards de photons blancs, particules constituant la lumière. Que vont-ils devenir ? Une infime fraction sera stoppée par notre atmosphère. Une fraction encore plus infime le sera par les systèmes planétaires et stellaires environnants. Mais l'immense majorité continuera interminablement son parcours. Dans quelques milliers d'années, ils sortiront de notre galaxie. Dans quelques millions d'années ils sortiront de nos superamas de galaxie. Après quoi, ces photons envoyés par nous-même depuis une planète insignifiante, pérégrineront dans un espace toujours plus vide et toujours plus froid. Avec cette constatation, l'intérêt pour l'univers a peut-être été déclenché et avec lui un intérêt croissant pour le texte. Encore que nous ne soyons pas ici dans un contexte de divertissement (au sens large) où la méthode fonctionnerait mieux.

Mais alors définissons précisément ce qui est entendu ici sous l'appellation d'« inconnu » avant de chercher à comprendre pourquoi cette notion a-t-elle cet effet sur le spectateur. L'inconnu dont on parle ici est un objet matériel ou conceptuel dont on ignore partiellement ou entièrement la nature, les caractéristiques. Une chose dont on n'a jamais fait l'expérience. Les abysses par exemple, les grands fonds marins sont une chose que l'on sait définir, mais lorsqu'il s'agit de s'y projeter, d'imaginer ce que

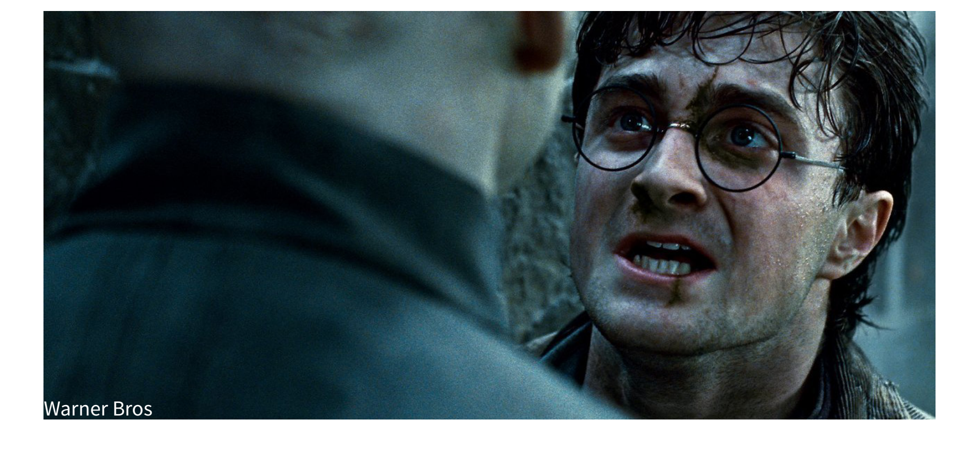
« Dans un milieu tel que l'univers où tout est loin, rien n'est atteignable, tout est envisageable, où l'inconnu est omniprésent, les imaginaires ont tout loisir de s'y développer. »


Katie Paterson

Art

c'est concrètement, on place quelques éléments dont on a connaissance mais la quasi-totalité de ce qui compose les abysses nous reste totalement inconnu, indéfinissable, car c'est une région de la planète qui a très rarement été explorée par l'être humain. À partir du flou qui entoure cet objet, de l'ignorance que l'on subit en y faisant face, il nous est possible de nous imaginer toutes sortes de choses plus incroyables les unes que les autres. Et c'est précisément ce point qui rend les formes de l'inconnu si fascinantes. Le spectateur est fasciné, ce n'est pas nouveau, par le mystère. Les polars ou les films à suspens en ont fait leur essence. Pourquoi lit-on un roman, regardons-nous un film ? Simplement parce qu'on a envie de connaitre le dénouement de l'histoire. Ce n'est pas pour rien que le spoil, l'action de dévoiler une partie l'intrigue, et surtout la peur du spoil est si présente sur les réseaux sociaux. Une fois les éléments clés d'un récit dévoilés, le mystère est clarifié et l'intérêt pour l'histoire s'évanouit. L'obscur mystère qui entoure certaines choses stimule l'imaginaire du spectateur, le rend intéressé par l'œuvre.

Alors de quelle manière la relation entre ces formes et l'œuvre se mettent-elles en place ? De manière évidente avec l'océan du *Jaws* de Steven Spielberg où la mer est une étendue inconnue et impénétrable d'où peut surgir à n'importe quel moment le requin. Mais elles peuvent aussi être mises en œuvre de manière plus subtile. Les histoires de meurtre reposent sur le fait que le spectateur n'a jamais fait l'expérience du meurtre. Il s'y projette bien qu'il ne puisse pas savoir entièrement ce qu'est l'action d'ôter la vie d'un être humain. Le mystère sous-jacent de cet acte devient objet de tous les fantasmes. Elles peuvent également être réutilisées de manière à ne presque plus pouvoir être distinguées. Revenons à Katie Paterson. Son travail plastique utilise les codes et les symboles de l'astrophysique et de ce qui constitue le domaine de l'univers, afin de les transformer jusqu'à se les réapproprier entièrement. L'objet cosmos est toujours présent, mais cette fois-ci de manière implicite. On y reconnait des symboles qui nous renvoient au domaine de référence : l'univers. L'imaginaire, par association d'idées, voit dans ces motifs ce qui est sous-entendu. Une de ses œuvres est un collier composé de 170 perles, chacune provenant d'un fossile sculpté. Ces perles datent toutes d'une époque différente de notre planète, classées par ordre chronologique depuis la naissance de la vie, il y a 4 570 millions d'années, jusqu'à l'apparition de l'écriture en Mésopotamie il y a 7 000 ans. Avec cette œuvre, qui n'est qu'un simple collier, elle met en jeu bien plus, donnant la possibilité au regardeur de voir au-delà de la simple pièce de musée.


Warner Bros

Les façons de se réapproprier ces formes de l'inconnu sont nombreuses. La figuration concrète d'un de ces domaines, l'évocation délicate sous une forme plus générale ou la réappropriation d'une de ces formes afin de la transformer en quelque chose de nouveau. Une chose est sûre, le mystère qui entoure ce qui est appelé ici « les formes de l'inconnu » possède un réel pouvoir de fascination sur le spectateur. Il fait marcher l'imaginaire. Chacun étant sensible à certains domaines plus que d'autres.

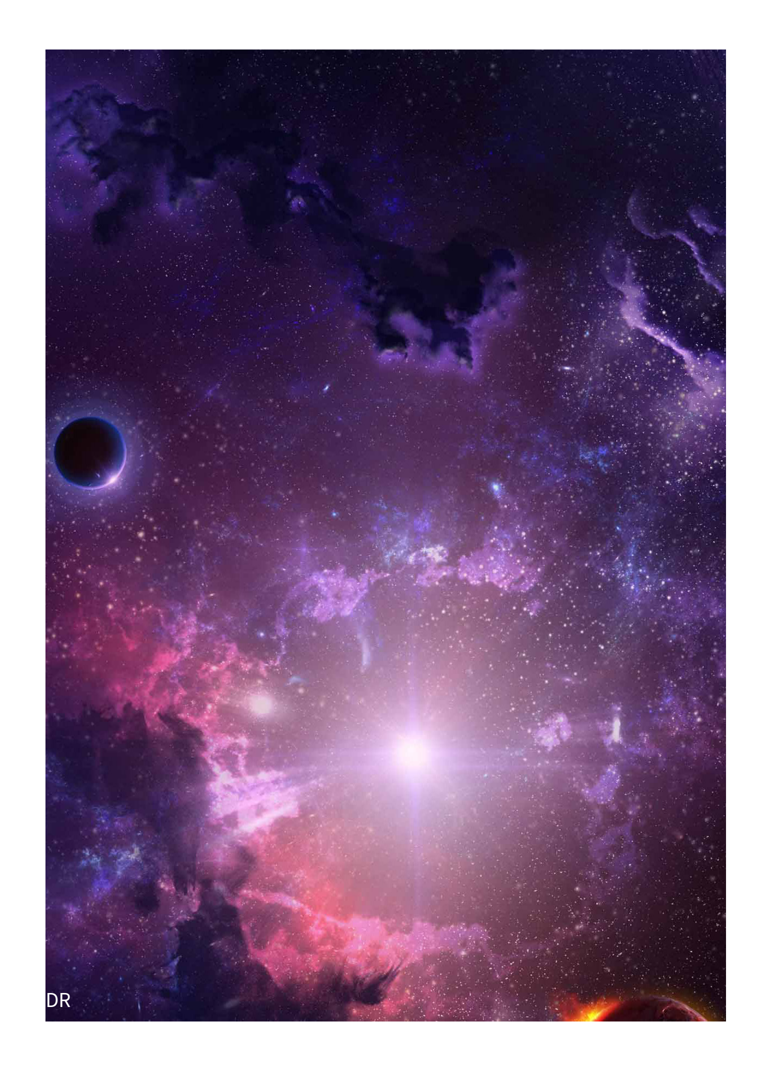
Néanmoins on peut constater que certains domaines semblent être des valeurs sûres vis-à-vis du grand public. Ce n'est pas pour rien que bon nombre des exemples employés dans ce texte sont issus de la culture populaire, autrement appelée culture de masse. En effet les studios de cinéma hollywoodiens ont bien compris le rôle de certains thèmes scénaristiques. Quelques schémas qui fonctionnent à coup sûr pour le grand public. En témoignent quelques-uns des plus grands succès du cinéma américain, qui représentent sans doute le cinéma le plus populaire en occident. *Star Wars* et le domaine du cosmos. *Indiana Jones* et celui des expéditions et explorations scientifiques dans les régions du globe les plus dangereuses. Le Parrain et le monde très obscur de la mafia. *Mad Max* et la vision d'un avenir quasi-apocalyptique. *James Bond* et le voile de mystère qui entoure le personnage de l'agent secret. *Harry Potter* et le thème de la magie. Les formes de l'inconnu si elles participent au succès de ces sagas, ne sont évidemment pas la seule raison.

L'artiste ayant à cœur de rendre sa pratique plus accessible aurait-il raison de regarder du côté de la culture de masse, observer quels thèmes abordent les films qui marchent ? On est en droit de s'inquiéter aujourd'hui de l'avenir de l'art contemporain et du cinéma d'auteur, à une époque où les Fracs sont régulièrement attaqués

dans les médias souvent par les mêmes politiques populistes. Ces institutions qui sont pourtant des acteurs majeurs de la diffusion de l'art contemporain effectuent un travail de communication auprès du grand public pour rendre à ce domaine de la culture une image différente de celle qu'elle possède pour beaucoup de citoyens. C'est-à-dire une sphère élitiste et très fermée qui sert uniquement les intérêts de quelques-uns. Et même si cette sphère existe bel et bien, il n'en est pas moins que la majorité du monde de l'art contemporain n'en fait pas partie. Les artistes comme les acteurs du marché de l'art ou de la médiation doivent travailler à rendre la culture contemporaine plus accessible. L'utilisation de ces formes de l'inconnu pourrait permettre de rendre une œuvre non plus auto-référencée, ni même référencée par des artistes inconnus de la masse, mais se raccrochant alors à des domaines riches d'évocations et connus de tous.

Ce discours pourrait effrayer. J'entends ceux qui se demandent si ce genre d'idées n'est pas alarmant. Symptomatiques d'une époque où l'art contemporain se perd à tel point que même l'artiste se demande comment intéresser le public. Rendre une œuvre spectaculaire pour émerveiller le spectateur ? N'est-ce pas un bon moyen de sacrifier la richesse subtile d'une œuvre pour gagner un peu de visibilité ? Si le *Stalker* de Tarkovski avait été réalisé avec le budget d'un blockbuster hollywoodien que serait-il devenu ? C'est une autre question à se poser concernant l'accessibilité de l'art. Pour stopper net ces craintes, précisons que l'on parle ici de fascination et non de spectaculaire. La distinction est importante même si les deux notions ne sont pas incompatibles. De plus, une œuvre est faite pour être regardée et n'existe qu'à travers ce duo oeuvre-regardeur. La question du rôle du regardeur est fondamentale. De même que l'est la façon dont un artiste montre son travail. À qui l'artiste s'adresse-t-il au travers de ses œuvres ?

Est-ce à quelques spécialistes qui sauront juger l'œuvre selon des critères construits et référencés ? Un jugement nécessaire pour faire le tri et mettre en lumière les travaux les plus riches. Est-ce au grand public, moins formé, qui se contentera de juger en trois mots, pas toujours bien choisis, le travail de plusieurs mois ? Ou bien est-ce possible de faire le pari insensé de créer un travail artistique qui conviendrait aux deux publics ? Un travail artistique de qualité, reconnu comme tel par le monde de l'art et qui parviendrait dans le même temps à intéresser le grand public. Voilà peut-être le défi auquel doivent faire face les artistes contemporains si nous ne voulons pas que le clivage entre culture de masse et monde de l'art institutionnel ne se creuse davantage.


DR

LA DIFFICILE VIE DES ULTRAS

Arthur Sautrel

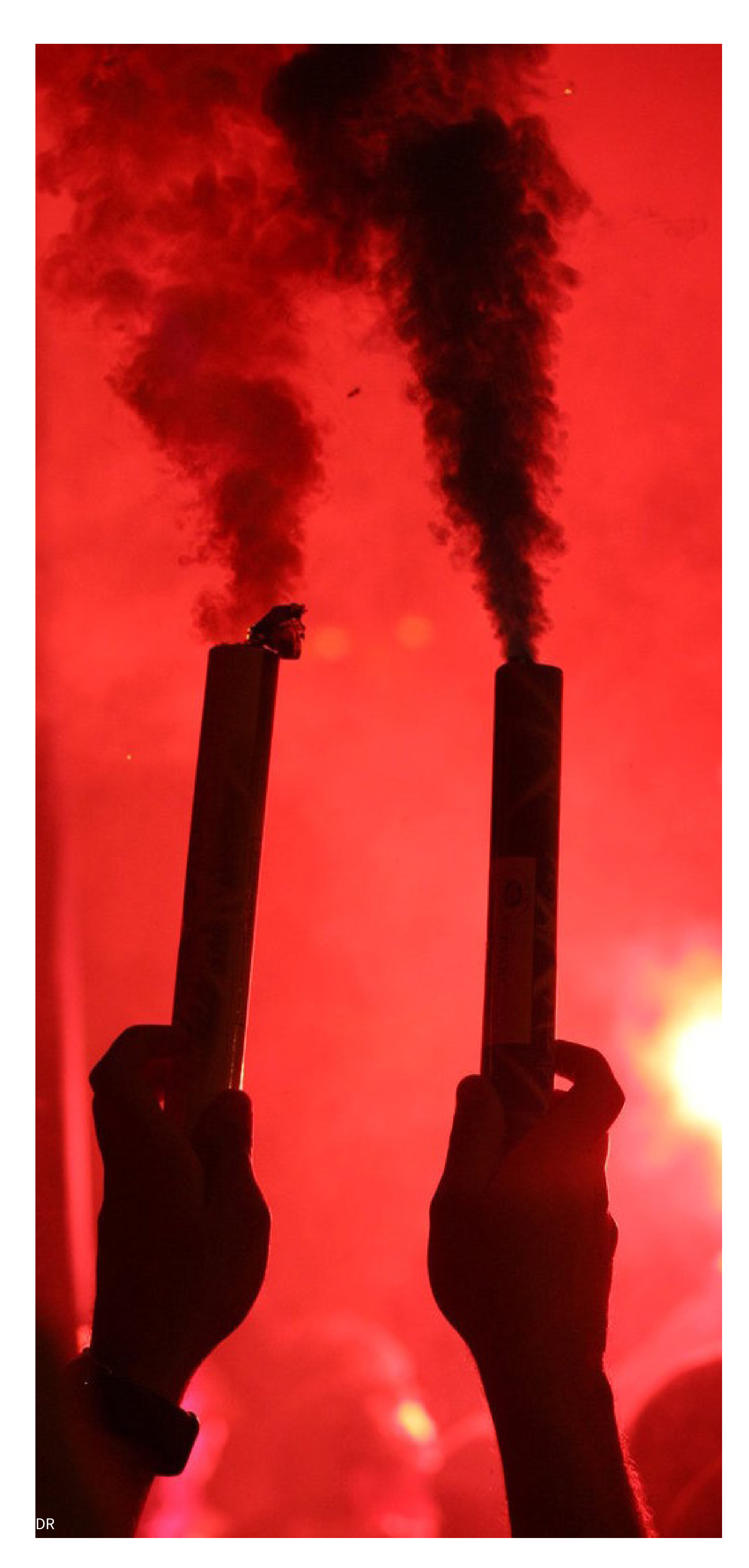
« Le spectateur vient au stade voir un spectacle, l'ultra vient y participer. » Cette phrase fait référence dans le milieu des ultras. Ces passionnés, amoureux de leur sport mais surtout de leur club, vivent cependant des années difficiles. Confondu le plus souvent à du hooliganisme, ce fanatisme n'est plus le bienvenue dans les stades en France. Le football n'est pas le seul sport concerné. Le hand, le basket ou le hockey sur glace sont aussi touchés par le mouvement ultra. Comment l'ultra est devenu indésirable dans les tribunes ?

C'est en Croatie et en Italie que les premiers groupes de supporters ultras se sont créés dans les années 1950. Ces premières associations ont posé les fondations du mouvement en Europe dans des clubs comme l'Hajduk Split, le Torino, l'Inter Milan ou la Lazio de Rome. Ces groupes animent les matchs de leur club de cœur avec des chants ou des tifos, c'est à dire des animations visuelles dans les tribunes. Les tifosis ont imaginé cette pratique à la fin des années 60 : de grands drapeaux ou des feuilles de papier colorées que les supporters tendent au dessus de leur tête formant une mosaïque dans les tribunes. Les membres des groupes ultras se regroupent le plus souvent dans les virages du stade, derrière une bâche où le nom du groupe est inscrit.

En France, l'implantation du mouvement est plus tardive. C'est dans les années 1980 que les premiers groupes se forment à Marseille, puis à Nice, Paris, Lyon, Bordeaux et dans toutes les grandes villes de football. L'histoire du mouvement ultra français est marqué par la violence de certains de leurs membres. En effet dans les années 2000, malgré un soutien mutuel pour le Paris Saint-Germain, des groupes de supporters du club entretiennent une véritable rivalité. Le 28 février 2010, Yann Lorence, un supporter parisien est lynché par des membres de la tribune Auteuil, fanatiques eux aussi du club de la capitale, lors d'une bagarre impliquant plusieurs centaines de personnes. Ces problèmes internes de hooliganisme provoquent la mise en place en mai 2010 du plan Leproux, du nom du président du PSG de l'époque, Robin Leproux. Des mesures radicales sont fixées : la suppression des groupes Kop of Boulogne et Virage Auteuil est actée tandis que le placement aléatoire dans les virages devient la norme. Des centaines d'interdictions de stade (IDS) sont prononcées dans le même temps. Ce plan marque le début de la répression au sein des ultras.

Une répression puissante à partir de 2011

La loi d'orientation et de programmation pour la performance de la sécurité intérieure (LOPPSI 2) promulguée le 14 mars 2011 permet un renforcement des sanctions suite à des violences dans et autour d'infrastructures sportives. Cette loi fait écho au décès du supporter parisien quelques mois plus tôt. Le ministre de l'Intérieur possède désormais la possibilité d'interdire le déplacement d'un individu ou d'un groupe de supporters, « dont la présence est susceptible d'occasionner des troubles graves pour l'ordre public ». Une autre mesure allonge la durée de l'interdiction administrative de stade (IAS), c'est à dire sans décision d'un juge, de six à douze mois voire deux ans en cas de récidive. Cependant, des associations s'insurgent face à cette décision alors que des interdictions judiciaire de stade peuvent être prononcés d'une durée maximale de cinq ans. Parmi elles, l'association de défense et d'assistance juridique des intérêts des supporters (ADAJIS) dénonce encore aujourd'hui ces IAS. « Nous défendons les droits des supporters puisqu'un vrai sentiment d'injustice est palpable, explique James, porte parole de l'association. Si un supporter fait une bêtise, est jugé et est condamné, on l'accepte. C'est la justice. Cependant, actuellement, il y a une absence de justice. Dans les interdictions de stade il y a deux volets : les interdictions de stade judiciaires et administratives. Pour les IAS c'est les préfets qui les appliquent. Les supporters concernés sont présumés coupables, ils ne passent pas devant un tribunal. S'ils veulent faire annuler cette décision, ils doivent lancer une procédure. Mais les tribunaux sont totalement engorgés et la peine d'interdiction de stade est souvent purgé le temps de l'instruction. » L'ADAJIS déplore ces mesures mais souligne également l'extrême répression subit par les supporters. « Ils


DR

ne peuvent pas vivre leur passion. Même avec un billet, on leur interdit l'entrée au stade, comme à Toulouse le 16 janvier pour les fans du PSG. Les décideurs font un peu ce qu'ils veulent, en dehors du cadre de la loi. » accuse James.

L'Etat d'urgence, avec l'Euro qui se profile

Après les attentats du 13 novembre, le Président François Hollande a annoncé la mise en place de l'Etat d'urgence. Des répercussions sont à noter dans les tribunes des stades français : à partir des attentats et jusqu'à la trêve hivernale fin décembre, tous les déplacements de supporters étaient interdits. Cet arrêté était justifié par le manque de forces de l'ordre pour assurer la sécurité du déplacement, réquisitionnés dans le cadre du plan vigipirate et lors de l'organisation de la COP21. Les ultras Français s'étaient montrés compréhensifs et avaient affiché leur soutien. Cependant, malgré la fin de cette mesure, les interdictions de déplacements de supporters se multiplient sur l'ordre des préfets. En effet, selon l'Association Nationale des supporters (ANS), créée en 2014, on a observé une hausse impressionnante de restrictions de déplacements des supporters. En effet, en 2011-2012 seulement trois restrictions avaient été décrétées contre 178 entre août 2015 et janvier 2016 ! « L'Etat d'urgence leur sert d'excuse pour limiter les déplacements de supporters », assure Pierre, président de l'ANS.

L'Euro de football débute le 10 juin prochain dans plusieurs villes en France et la gestion compliquée des ultras Français par les autorités amène à s'interroger sur la capacité d'accueil des spectateurs étrangers. « Le problème est qu'en France on a des difficultés pour gérer 150 personnes lors d'un déplacement, affirme James de l'ADAJIS. Mais lors de l'Euro ça va être différent. Il y aura des milliers de supporters qui circuleront sur le territoire, pas seulement dans les stades mais dans les centres villes par exemple. Dans les stades, les supporters sont plutôt bien contrôlés mais à l'extérieur il n'y a aucune organisation. On est en régression sur ce point. »

L'afflux massif de supporters étrangers à l'été 2016 constitue un défi pour les organisateurs de l'événement. Les ultras venant de nations comme la Turquie, la Pologne, l'Albanie ou la Croatie sont connus pour leurs ferveurs lors d'une rencontre. Les heurts sont violents entre ultras dans ces pays avec des rivalités très fortes entre clubs. Une interrogation surgit sur leur présence sur le territoire français pendant plusieurs jours ou semaines. L'Etat va devoir gérer dans le même temps la menace terroriste et les risques de débordements avec les fans de football.

Des initiatives pour le futur ?

Afin d'améliorer le sort des fans dans le sport français, des discussions sont lancées entre les groupes de supporters ou leur représentants comme l'ANS et les instances du sport français. La Fédération Française de Football (FFF) et le secrétaire d'Etat aux sports, Thierry Braillard, ont une volonté commune avec les organisations de supporters de changer le modèle actuel. La priorité serait donnée à la prévention. Mais c'est du côté de la Ligue de Football Professionnel (LFP) et du ministère de l'Intérieur que le blocage semble intervenir. La place Beauvau voit d'un mauvais œil l'élargissement de la liberté des associations d'ultras. Du côté de la LFP, les tentatives de dialogues des associations de supporters n'ont obtenu aucune réponse.

L'ADAJIS souligne de son côté un exemple à suivre en matière de gestion de déplacement. Lors de la rencontre qui opposait Rennes au PSG en octobre 2015, le préfet d'Ille-et-Vilaine a travaillé à l'organisation du déplacement de 150 parisiens en coopération avec les supporters. Le regroupement des


Claude Paris


LIBERTE
POUR LES
ULTRAS
LIBERTE
POUR LES
ULTRAS

spectateurs visiteurs dans une partie du stade a été accepté à plusieurs conditions : les cortèges, les banderoles, les chants injurieux et les mégaphones étaient interdits. L'expérience est un succès puisque aucun incident n'est à déplorer. « C'est un exemple à suivre pour tout le monde », déclare James, porte-parole de l'association.
Pour l'ANS, qui regroupe une trentaine de groupes de supporters de différents clubs français, le but est également de créer un dialogue avec les instances. « On propose des débats. On a observé que des réunions se tenaient sur le thème des supporters sans la présence de représentants des principaux intéressés. On propose notre expérience pour améliorer la situation, » insiste Pierre. « Il y a une possibilité d'amélioration. Les interdictions sont mises en place par principe désormais. La répression se radicalise. »

Une nouvelle loi anti-hooligans qui scandalise

Parmi les lois que dénoncent les associations de groupes de supporters, on retrouve la proposition de Guillaume Larrivé (Les Républicains). Le député de l'Yonne propose le fichage légal des supporters de football. Ces fichiers seront tenus directement par les clubs. Ces derniers pourront interdire l'accès au stade à des supporters qui n'ont pas d'interdiction de stade qu'elle soit judiciaire ou administrative. « Les lois misent en place sont contre-productives. Elles ne sont pas tournées contre les hooligans mais contre les supporters actifs, les ultras. C'est totalement liberticide pour les fans de sport » proteste Pierre de l'ANS. « Des décisions ont été prises dans la précipitation à la suite du match Marseille-Lyon qui s'est déroulé le 20 septembre. Il n'y a pas eu d'échange. On a essayé de rencontrer les décideurs mais on a refusé nos demandes » , raconte le président de l'Association Nationale des supporters.

Si l'image des ultras est toujours attachée au hooliganisme, l'écart est grand entre les deux types de supporter. L'ultra agit pour son club en allant dans les tribunes ou en organisant des animations, tandis que le hooligan utilise son équipe comme prétexte pour être violent. Cependant, aujourd'hui, si les hooligans ont quasiment disparu des stades, les ultras sont beaucoup plus actifs dans la vie associative de leur ville. Pour So Foot, Nicolas Hourcade, co-auteur du Livre vert du supporterisme explique l'investissement des groupes de supporters en dehors des stades. « Porteuses d'identités locales, ces associations, de fait très attachées à leur ville, profitent de leur ancrage dans le stade pour tenter d'agir sur la vie sociale de leurs collectivités. Certaines organisent, à Noël, des collectes de jouets pour les enfants malades, d'autres mettent en place des collectes de denrées alimentaires en partenariat avec le Secours Populaire. » Le professeur à l'ENS de Lyon décrit le rôle des groupes d'ultras dans la création du lien social dans les quartiers : « Dans certaines villes où les associations font figure de véritables institutions, ses locaux peuvent se transformer en « maisons de quartier », dans le sens où elles attirent des jeunes qui viennent participer à la conception des animations plutôt que de rester désœuvrés ».

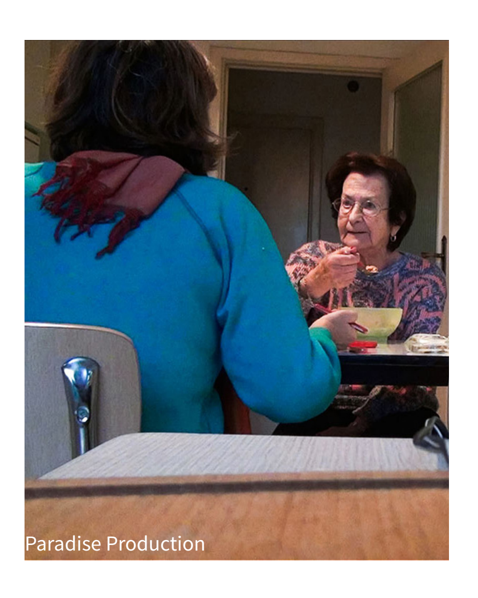
La gestion du cas des ultras dans le sport français soulève donc plusieurs questions. Si la France a construit ou rénové de nombreux stades dans l'optique de l'Euro 2016, il faut préparer l'après Euro. Les stades flambants neufs pourraient bien sonner creux avec des travées de moins en moins garnies. Les ultras organisent un deuxième divertissement, dans les tribunes, complémentaire avec le spectacle offert par les sportifs sur le terrain. Sans eux, c'est une partie du football professionnel qui est en difficulté. Mais c'est au niveau des droits individuels que les doutes sont les plus vifs. Avec ces multiples décisions prises par l'administration, la justice et les libertés fondamentales du supporter semblent en danger. Une solution doit venir des deux parties, avec une responsabilisation du mouvement ultra d'un côté et une confiance accordée par l'Etat aux groupes de supporters de l'autre.

« Le ministre de l'Intérieur possède désormais la possibilité d'interdire le déplacement d'un individu ou d'un groupe de supporters, « dont la présence est susceptible d'occasionner des troubles graves pour l'ordre public » »

QUELQUES FILMS LES PLUS ATTENDUS DE 2016

Pas tout à fait remis de nos émotions des aventures cinématographiques de l'année passée, nous voilà déjà projetés dans d'étonnantes découvertes et trouvailles pour cette année 2016 que nous espérons riche et audacieuse de propositions singulières.

Dans quelques jours, le 17 février précisément, sortira le film posthume *No Home Movie* de la grande cinéaste française Chantal Akerman qui nous a soudainement quitté en 2015, laissant derrière elle une filmographie exigeante, injustement méconnue du grand public, ainsi que beaucoup de cinéastes orphelins.
Vers le printemps, fleurira sur les écrans français le très attendu *The Assassin*, le wu xia pian de Hou Hsiao-hsien qui a emporté le prix de la mise en scène à Cannes. Après *Millennium Mambo* et *Three Times*, ce film marque de nouveau les retrouvailles entre le cinéaste taïwanais et l'une de ses actrices fétiches, Shu Qi. En compétition pour l'Ours d'or lors de la Berlinale 2016, le prochain film d'André Téchiné, *Quand on a 17 ans*, coécrit avec Céline Sciamma et interprété par Sandrine Kimberlain sortira fin mars. Après *Les Derniers jours du disco en 1998* et récemment *The Cosmopolitans*, Whit Stillman retrouvera Chloé Sevigny pour *Love & Friendship,* un film en costume adapté du roman épistolaire de Jane Austen, Lady Susan. Après l'audacieux et l'original *Métamorphoses* en 2014, Christophe Honoré revient avec *Les Malheurs de Sophie* qui réunira deux actrices pétillantes en pleine ascension : Anais Demoustier et Golshifteh Farahani.


Paradise Production

Surtout remarqué pour ses courts métrages *La Main sur la gueule* et *Peine Perdue,* Arthur Harari, jeune acteur et réalisateur français sortira son premier long métrage début juin. Porté par Niels Schneider, le film est intitulé *Diamant noir*. Après le vibrant et brillant *Les Inconnus du Lac* en 2013, et un détour par la littérature avec Ici commence la Nuit en 2014, Alain Guiraudie sortira courant août son prochain film, Rester Vertical. Et enfin, vers la fin de l'année, sortira en France le prochain film d'Olivier Assayas, *Personal Shopper*. Après *Sils Maria*, ce film marque son deuxième et fructueux voyage cinématographique avec Kristen Stewart qui semble avoir trouvé son cinéaste intimiste de prédilection. Une magnifique année en perspective nous attend, alors tous en se(a)lles !

Lisha Pu


SND

Le prochain film de Gus Van Sant, *The Sea of Trees* avec Matthew McConaughey (dont les prestations ont été plus que respectables ces dernières années, dans *Dallas Buyers Club* ou dans la série *True Detective* notamment) et Ken Watanabe. Un réalisateur ainsi que des acteurs géniaux pour une histoire qui semble mystérieuse et atypique à souhait.

Alénice Legoux

Cinéma

«UN MOIS AURA SUFFIT À TROUER MES GANTS» : ENTRE RÊVE ET SOUVENIR

Adam Garner

Une courte composition réalisée à la suite d'un mois passé à l'usine l'été dernier. Les longues heures partagées avec les collègues m'ont poussées à parler un peu de ce quotidien qui n'est pas toujours facile à vivre, mais ce devait être sous le prisme de ma propre expérience, celle d'un étudiant pour qui tout cela n'aura été que temporaire.



KapaK

Lorsque tard dans la nuit quelques signaux sonores nous avertissent que la machine a plus d'appétit qu'à son habitude, il arrive que je perde ma bonne humeur. Paire de bras frêle et imparfaite, je me donne tout entier au monstre d'acier prêt à m'engloutir, je me plie à ses moindres désirs. Face à sa gueule froide et métallique dont les hurlements coordonnent le rythme de production, je rêve de révolte.

« C'est dans le refus de la condition à laquelle nous sommes condamnés que nous préservons notre humanité ! Celui qui cesse de lutter ne ressort pas du ventre de la machine, il s'y éteint lentement, avec l'espoir d'y trouver un jour le repos. Mais quand reviendra le temps des crises, il sera trop tard pour raviver la flamme ! L'ouvrier se veut patient face à la nécessité, mais il est bien souvent le premier à être sacrifié… la précarité pèse sur ses lèvres et il faut attendre qu'on lui prenne le peu qu'il lui reste pour qu'il s'insurge, ou qu'il se laisser aller pour de bon. »

Je lève les yeux vers l'horloge, seulement trois minutes sont passées… je poursuis.

« Lorsque l'ouvrier s'ennuie, il rêve. Avoir le temps de dîner en famille. Ne pas avoir si mal au dos. Être heureux d'aller au travail. Mais il sait bien qu'il est tenu par la contrainte, que ses efforts sont le prix à payer pour que le ventre de ses enfants soit bien rempli, pour qu'en rentrant tôt le matin, il puissent les voir partir, souriants, le cartable sur le dos, et leur dire tristement, avant d'aller se coucher : « Travaille bien à l'école si tu ne veux pas finir à l'usine ». Mais on s'habitue à tout, à la frustration de nos désirs de contestation comme à la virtualité de nos rêves et avec l'habitude, on finit par tout accepter, même revenir chaque jour répéter ces mêmes gestes qui paraissaient pourtant insupportables la veille. »

Malgré les cliquetis de la machine, les vrombissements du moteur du tapis roulant et la présence obligatoire de bouchon dans mes oreilles, j'entends quelqu'un approcher. Le directeur passe et guette par-dessus mon épaule, son ombre grande et silencieuse défile sur le tapis roulant. La crainte qu'il lise sur mon visage la colère de mes revendications me sort de mes rêveries d'un bond, je redouble d'effort et répète machinalement : « Rien ne sert de parler de l'ouvrier. »

Mais l'ouvrier, celui qui sera encore là dans un mois et peut-être même pour toute la vie, que peut-il bien se répéter pour se rassurer ? L'ouvrier a-t-il la force de nourrir à la fois sa famille et son esprit contestataire ? L'homme derrière la machine est sans nom, on ne parle plus de lui que lorsque des chemises sont déchirées, on fait de lui l'image plaisante du peuple rendu muet par la fatigue et la solitude.

La blouse de travail me colle quelque peu à la peau après ces interminables nuits passées à l'usine, de curieux souvenirs me reviennent, comme si l'expérience ouvrière était une leçon à retenir.

UNE FUCKIN' BONNE IDÉE !

Kevin Dufrêche

Étudiant en jazz au conservatoire de Rennes, membre de plusieurs groupes et professeur de saxophone en école de musique, Robin Gwenolé est à seulement 24 ans un homme bien occupé. Visiblement pas assez, puisqu'il s'est mis en tête de rendre le solfège accessible à tous, par le biais d'une chaîne YouTube, *Les Leçons de Fuckin' Musique.*

Le cauchemar de beaucoup de musiciens

Tous ceux qui font ou ont fait de la musique ont de mauvais souvenirs de leurs cours de solfège, une discipline fastidieuse mais néanmoins nécessaire à l'apprentissage d'un instrument. « Ce truc que tout le monde déteste, on peut le rendre fun », plaide Romain Gwenolé, qui enseigne dans les écoles de musique de Rennes et de Dol-de-Bretagne. « J'ai eu un déclic l'année dernière, en voyant comment les élèves réagissaient à ma façon de faire cours. Il faut faire un one-man show pendant une heure pour ne pas les perdre », poursuit-il. Un déclic qui l'a poussé à démarrer son projet de vidéos pour faire apprendre le solfège, intitulé Les Leçons de Fuckin' Musique.

Pour rendre le solfège plus fun donc, Robin Gwenolé est persuadé que la vidéo est le meilleur moyen. « En école de musique, on ne peut pas tout se permettre. Sur les vidéos, si je veux dire «merde», personne ne me le reprochera ! », se réjouit ce saxophoniste de formation, qui n'a l'air d'avoir d'autre but que de transmettre sa passion.

Un projet de grande ampleur

Pas question pour Robin Gwenolé de mener à bien ce projet avec un smartphone et un micro-cravate, non. Pour l'aider à réaliser un produit vidéo de qualité, Robin a su s'entourer. « J'ai rencontré Pauline, notre productrice, grâce à un autre projet que j'avais avec mon quatuor. Elle a été emballée par le projet et a tout mis en place pour qu'on se lance ». Résultat de cette rencontre, une véritable équipe technique, et un crowdfunding qui dépasse les espérances, en récoltant 3000€ sur les 2500 demandés. Et le tout pour tourner seulement… deux épisodes ! « On avait fait une petite vidéo avec moins de moyens pour présenter aux éventuels crowdfunders. Mais quand je vois le résultat de nos deux premiers épisodes, je la trouve zéro ! ».

Une initiative qui a donc un coût. Prochaine étape, les demandes de subventions à différents échelons, grâce auxquelles Robin Gwenolé et son équipe espèrent récolter 30 000€ environ, pour réaliser l'ensemble de cette première saison. « J'espère que l'on pourra se caler tous ensemble cet été pendant deux semaines pour tourner l'intégrale, et que tout soit prêt pour la sortie en septembre », s'impatiente Robin.

Trois saisons pour trois cycles de solfège

Pour rendre ses vidéos efficaces, Robin Gwenolé n'est pas seul. En tous cas pas seul dans sa tête. Pour animer ses leçons, il fait appel à trois personnages : le cancre, le prof et le pédant. Trois facettes de sa personnalité ? Peut-être. Mais une performance d'acteur à coup sûr. « J'ai fait du théâtre pendant longtemps, mais quand tu passes à la vidéo, tu prends une grosse claque ! Des fois je me regardais, et je me trouvais affligeant en faisant certaines vannes, qui sur le papier

étaient bonnes ! », raconte celui qui a toujours envisagé de mener ce projet seul face à la caméra. « C'est une marque de fabrique des vidéastes internet, c'est beaucoup plus dynamique ».

Cette première saison contiendra dix épisodes d'une dizaine de minutes, les deux premiers sont déjà écrits. L'épisode 0 s'attaquera à l'épineuse question de « A quoi sert le solfège ? », quand l'épisode 1 concernera les clés (de fa, de sol, tout ça). Mais Robin Gwenolé ne s'arrête pas là : « Il y aura aussi des doggy bags, des formats plus courts qui concernent des petites choses annexes comme les nuances ou le métronome » explique notre professeur de solfège. Et cela ne s'arrête pas là : « Je veux faire une saison par cycle de solfège, soit trois saisons de dix épisodes ». Une belle ambition.

Le lancement de la chaîne est donc prévu pour septembre 2016, avec des sorties régulières, une fois par semaine jusqu'en février 2017, avant de repartir pour une nouvelle session de tournage. Si Robin Gwenolé veut en effet faire trois saisons et réussir à rendre le solfège accessible à tous, et qu'il réfléchit à écrire et réaliser des choses autour des métiers de la musique par exemple, pas question pour lui de faire apprendre un instrument de musique par la vidéo : « Je n'y crois pas. Il y a des choses qu'il faut ressentir quand on joue d'un instrument, qu'on ne peut pas faire passer par Internet ». L'envie de transmettre est en tous cas un leitmotiv chez Robin Gwenolé. Associée à l'humour, elle pourrait faire des ravages. C'est en tous cas tout le mal qu'on peut lui souhaiter.



Emilie Guilland

WAVES
L'ALBUM DE TROP POUR KANYE WEST ?

François Leclinche

Musique

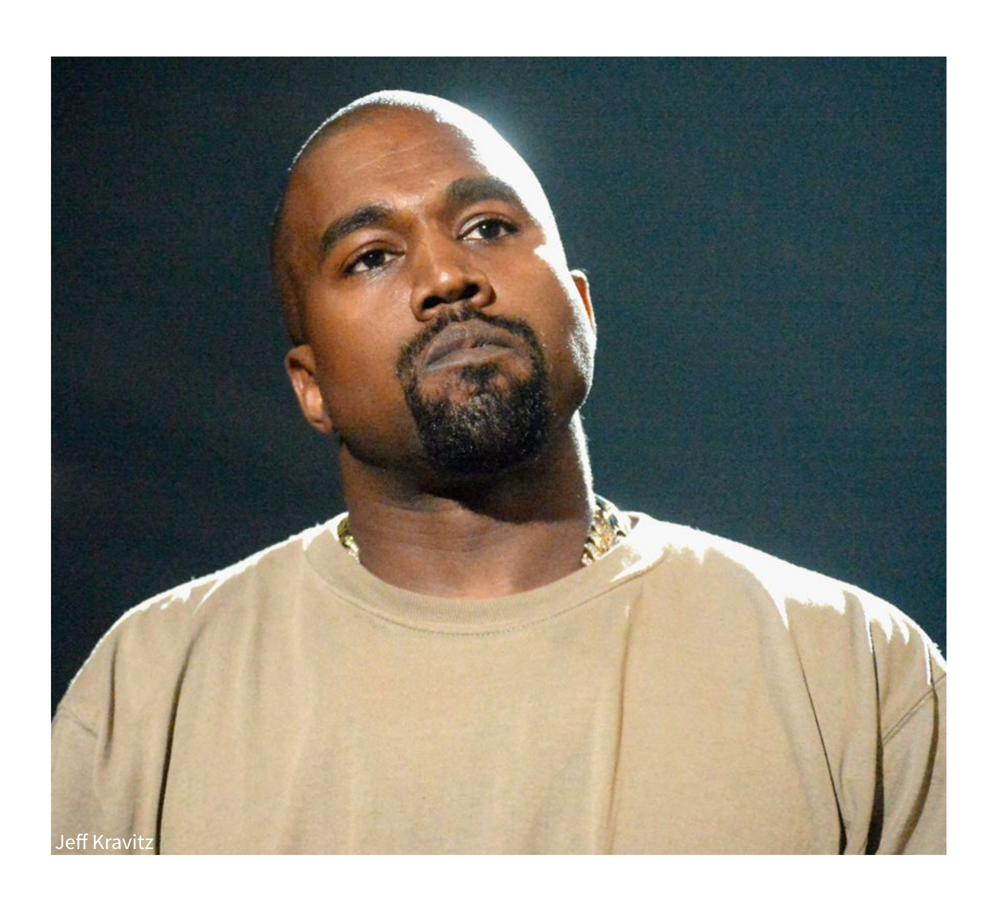
Après avoir lâché une véritable bombe en juin 2013 avec *Yeezus*, Kanye West est (enfin) de retour cette année pour son septième album, finalement intitulé *Waves*. *Yeezus* était abrasif, brut, violent, compact et unanimement acclamé par la critique. Son opus suivant est attendu au virage. Mais voilà, après avoir changé trois fois de nom d'album, le tout accompagné d'une communication plutôt foireuse et de titres plutôt décevants, le successeur de *Yeezus* ne donne vraisemblablement plus très envie. *Waves* serait-il l'album de trop pour Kanye West ?

Été 2014, Kanye West interrompt subitement son Yeezus Tour pour se consacrer uniquement à son prochain album, et toutes les dates programmées sont alors reportées pour finalement être définitivement annulées. Du grand Kanye. L'attente et l'excitation se font grandes. Courant 2014, *All Day* fuite sur internet, production énervée massive, un nouveau hit est né. Il faudra cependant attendre février 2015 pour sa sortie finale, et le morceau est une véritable bombe. De plus, Kanye l'interprète pour la première fois aux Brit Awards avec des lance-flammes et derrière lui tout le crew de la grime anglaise. Honnêtement, ce fut l'un des meilleurs lives de Kanye qui a littéralement cassé l'internet. On peut également mentionner la sortie début 2015 de *Only One* en featuring avec Paul McCartney, ballade autotunée où le rappeur s'imagine une discussion avec sa défunte mère sur sa vie et la naissance de sa fille North. Certes mignon mais pas inoubliable.

On en sait plus son prochain album : il sera intitulé *So Help Me God*, et le morceau *Wolves* produit par Cashmere Cat et Sinjin Hawke (avec des vocaux de Sia et Vic Mensa) sera sur l'album. Il fut d'ailleurs dévoilé lors de la Fashion Week, parce que oui, Kanye West perd son temps à se prendre pour un créateur et propose des vêtements qui ressemblent à des lambeaux avec un prix de vente certainement cent fois supérieur au coût de revient. Je ne comprends toujours pas pourquoi la voix nasillarde et fatigante de Sia se retrouve sur cette track, mais la prod de Cashemere Cat et Sinjin Hawke rendent l'ensemble plutôt intéressant. Je préfère limite Sia sur la bouse commerciale et inaudible que David Guetta a le don de faire puisqu'il n'y a aucun risque que j'écoute son album.

S'ensuit alors le début du néant. Kanye West, dans un simple tweet, change le nom de son album pour le sobre titre de *Swish*. D'accord, pourquoi pas mais la suite dans tout ça ? Trop occupé à créer ses lambeaux et apparaître dans la télé réalité de Kim Kardashian, pas grand chose de concret et d'excitant ne s'annonce. J'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour le travail et la créativité de Kanye, mais depuis *Yeezus*, au fil du temps, le personnage à l'ego surdimensionné ne m'amuse plus vraiment et les hypothèses floues et obscures sur son opus à venir me font peur. Ses tweets et ses frasques grandiloquentes étaient en cohérence avec son sixième album. Se prenant pour Dieu ou le nouveau messie, ça faisait certes rire, mais avec la violence et l'intensité qui se retrouvent sur cet album, cela faisait partie de la communication et du fil conducteur de l'album qui, à l'époque, furent pertinents.

Concrètement, depuis la sortie de *All Day* et *Wolves* en 2015, rien concernant son album n'est apparu, album qui était prétendu fin prêt. Ce qui agace, c'est que tous les jours, tous les médias, tout twitter parle de Kanye West pour une connerie qu'il a dit, un selfie


Jeff Kravitz

débile de Kim K, sa collection de vêtements complètement ridicule ou encore le nom qu'il a donné à son fils (Saint West, rien que ça). Une seule question et une seule réponse nous intéresse : où est *Swish* ? Où est l'album de l'année, même de la vie ? (dixit Kanye West)

Et c'est en ce début d'année 2016 que les choses prennent (enfin) une tournure intéressante ? Le rappeur sort un remix de Jumpman sur Soundcloud le vendredi 1er Janvier, morceau pas transcendent en effet, mais cela fait plaisir d'entendre parler de Kanye West pour sa fonction première qui est la musique. Rassuré et excité, Kanye annonce même la sortie de *Swish* pour le 11 Février. Une semaine plus tard, Kanye dévoile une nouvelle track avec Ty Dolla $ign et toujours un vendredi. Serait-ce le retour des *G.O.O.D Fridays* ? [Concept de sortir un inédit tous les vendredis jusqu'à la sortie définitive du nouvel album. Par le passé, Kanye avait fait cela lors de la sortie de *My Beautiful Dark Twisted Fantasy*]. Et comme Kanye ne sait véritablement rien faire tout seul, c'est Kim Kardashian qui l'annonce sur son Twitter.

Mais voilà, la semaine suivante, aucun morceau ne sort et c'est une nouvelle fois sa femme qui annonce et explique pourquoi sur son compte Twitter ; Kanye serait dans l'avion pour on ne sait où et il n'a pu finir et sortir le morceau où l'insupportable Kendrick l'accompagne. Sérieusement, en 2016, vous en n'avez pas marre de Kendrick Lamar ? Si, pour être au courant des nouveautés et de l'annonce de musique inédite, il faut suivre le compte du partenaire de nos artistes, notre Twitter risque d'exploser.

Je pensais que les choses s'annonçaient excitantes en 2016 mais non, c'est tout l'effet inverse. Le pire est à venir lorsque Kanye annonce qu'il change encore le nom de son album pour un titre plutôt nul, *Waves,* s'ensuit même un clash complètement ridicule entre Wiz Khalifa et son ex Amber Rose qui a fait rigoler toute la toile. Plutôt pas mal comme technique de communication lorsque l'album doit sortir dans une dizaine de jours.

C'est donc pour toutes ces raisons que non, *Waves* ne donne plus envie ; voilà ce qu'il arrive lorsqu'on annonce le nom d'un album presque deux ans à l'avance et que véritablement rien n'est fait. *No More Parties in L.A* et *Real Friends* sont fades et tellement déjà entendues, pourquoi attendre autant de temps pour refaire la même musique qu'on a déjà entendu 10 années auparavant ? Il semblerait que le personnage mégalomane et sa vie avec la célèbre star de la télé réalité ont désormais un impact négatif sur sa musique. J'espère sincèrement me tromper sur *Waves* et j'attends de l'écouter pour en voir le résultat, mais si l'album est aussi décevant que sa campagne de communication complètement pétée, à l'avenir, Kanye West se passera de moi pour écouter sa musique. Verdict le 11 Février, si d'ici là il ne change pas une nouvelle fois d'avis.

SAINT AMOUR
VERRE À PIEDS OU EN TAXI

Benoît Michaëly

Imaginez Gérard Depardieu (Jean), Benoît Poelvoorde (Bruno) et Vincent Lacoste (Mike, à prononcer « Mique », à la française) arrivant dans une « chambre d'hôte » où Michel Houellebecq propose des nuits pour la modique somme de 70 euros avec - au choix - une chambre un peu miteuse et quelques tapis de sols dans le salon. Imaginez maintenant une certaine Vénus - jeune femme rousse et habillée en vert - en train de faire du cheval sur le champ de Mars, à Paris. Ces deux situations sont dans le même film. Le lien ? Ils sont tous les trois potentiellement pères de l'enfant qu'attend Vénus. Non, vous n'avez pas bu, c'est dans ce film, *Saint Amour*, de Gustave Kervern et Benoît Delépine, que l'on boit beaucoup et avec joie.

Jean, agriculteur, et son fils Bruno, agriculteur lui aussi, sont avec deux amis, agriculteurs eux aussi, attablés. Ils sont là, ils parlotent, buvant pas si gaiement. Ce n'est pas un apéro de vieux copains ou de voisinage, ils sont tous là pour concourir à qui aura la plus belle bête. Même si on ne croise pas de ministre légèrement alcoolisé, vous aurez devinés avant que je ne vous le dise, nous sommes bel et bien au salon de l'Agriculture! Qui dit salon de l'Agriculture ne dit pas que vaches et taureaux peignés comme caniches anglais ; on y trouve aussi suffisamment de crus pour faire la route des vins sans sortir du salon. C'est ce que décident d'entreprendre à nouveau Bruno et son oncle – interprété par Gustave Kervern lui-même - et ce serait peu dire qu'ils ont de la bouteille dans l'exercice. Sur une BO signée Sébastien Tellier, ils passent de région en région, prévenant les exposants que c'est certainement mieux de les avoir au début de la route qu'à la fin. Après quelques vins dégustés avec toute la modération d'un Gustave Kervern et d'un Benoît Poelvoorde, Jean récupère son fils Bruno, rond comme un cul de pelle et pleurant le vin qu'il avait bu. Désemparé à la Gérard Depardieu, Jean décide de partir une semaine avec Bruno, faire la vraie route des vins. Et ce ne sera ni en vélo, ni en VTC, ce sera en taxi. En plus d'un voyage évalué à environ 2644 euros, ils écopent d'un chauffeur d'exception : Mike, alias Vincent Lacoste.

En dehors du fait que l'histoire est complètement surréaliste et que la bête qu'ils présentent au concours a un nom de dinosaure, les cinéastes mettent en scènes des moments complètement hilarants. Dans Saint Amour, les dialogues exquis ne sont qu'une part infime du sens de la comédie des deux cinéastes. Quand, arrivés au premier village de la route des vins, Depardieu annonce à une serveuse débutante et un peu maladroite, qu'il aimerait tout l'aquarium pour son repas, nous ne voyons pas cet aquarium. C'est par un recadrage des plus simples de l'autre côté de la table des deux personnages, que l'on découvre cette même serveuse en train d'essayer d'attraper des langoustes et des crabes, dans la profondeur de champ, en second plan de l'image. Cette façon de nous mettre en avance ou en retard par rapport à ce qu'il se déroule dans la scène est d'une efficacité comique implacable; on le vérifie encore dans une scène où Jean va téléphoner à sa « douce » dans les toilettes d'une aire d'autoroute. Nous restons d'abord à l'extérieur de la cabine depuis laquelle il donne son appel. A la fin de son appel,

Bruno entre dans les sanitaires et entend une partie de la discussion. Jean sort et tombe nez à nez avec son fils, c'est la stupéfaction : ils s'engueulent, pleurent à moitié. Puis, soudainement, une voix retentit « vous êtes chez les filles ». Nous étions en avance sur Jean, nous savions que Bruno était dans les toilettes et qu'il allait le surprendre. En revanche, nous ne savions pas qu'ils étaient dans les toilettes pour femme. En décidant de nous faire croire qu'on sait tout de la situation, les cinéastes nous surprennent : chaque scène du film a sa surprise.

Après *Near Death Experience*, où la dépression était le fil conducteur d'un film affreux, Gustave Kervern et Benoît Delépine décident de quitter les lacets interminables des routes montagneuses que gravissait lentement Houellebecq pour reprendre la route avec fougue, en compagnie de trois acteurs à qui vont bien la dérision sur fond de détresse sociale. Si expliquer ce n'est pas excuser, rire c'est peut-être soigner. Oui, quand un film transpirant l'amour et le vin, tourne en dérision aussi bien le conflit taxi/VTC que la condition désastreuse des agriculteurs pour finalement les placer sous le signe du bonheur et de la naissance, on en sort le cœur léger et optimiste. Saint Amour est un grand cru, long en bouche.


No Money Production


No Money Production

UNE BONNE TRANCHE DE VIE CONJUGALE

Hugo Prevel

A la Colline de Paris, Nicolas Liautard reprend *Scènes de la vie conjugale* écrite par Ingmar Bergman, poursuivant ainsi sa recherche sur le couple théâtro-cinématographique. En effet ce spectacle vient après Il faut toujours terminer qu'est-ce qu'on a commencé, librement inspiré par *Le Mépris* de Godard. On suit ici le déchirement lent et passionnel d'un couple de la classe moyenne suédoise, Johan et Marianne. Enfermés dans un amour froid et figé, l'annonce de la liaison de Johan va briser un quotidien morose puis les entraîner dans une chute violente. La sincérité sera mère de bien des sentiments aussi bien pour les personnages que pour le public qui est pris dans un dispositif à la fois voyeuriste et intimiste.

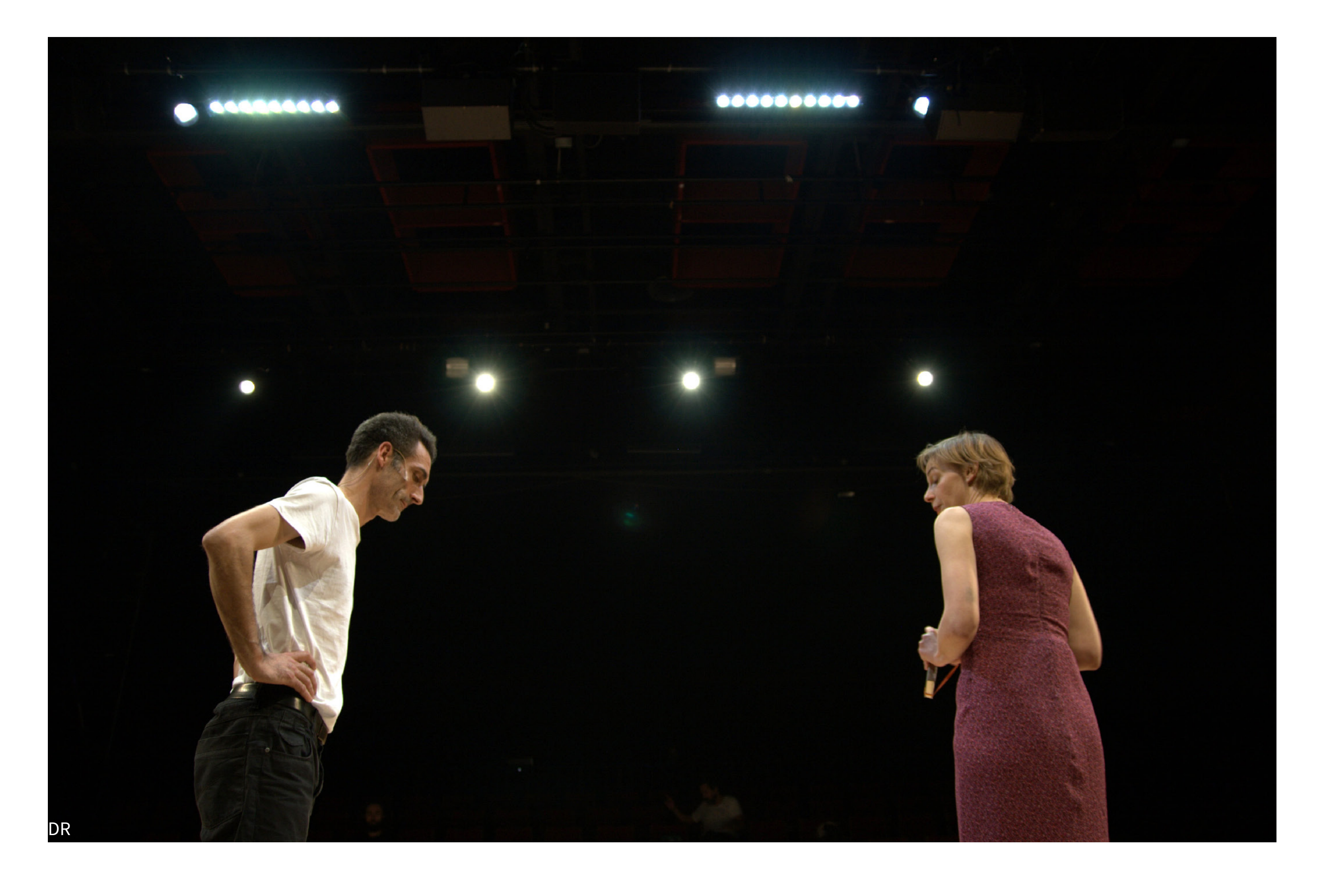
Liautard dit que Bresson, qui n'aimait pas le théâtre, lui apprend plus sur le théâtre que Bergman. Il apprécie la démarche radical du cinéaste de se détacher de l'art pour mieux en percevoir l'essence, pour plonger dans un chaos créateur à la recherche d'un sentiment vrai. Il faut pénétrer au-delà du voile des apparences, aller au cœur des ténèbres artistiques pour percevoir une lueur de vérité. En effet, car si derrière les apparences tout semble aller pour le meilleur des mondes pour ce couple, on s'aperçoit vite que tout n'est qu'une construction et que chacun étouffe. Le dispositif bifrontal sert cet effet de promiscuité ; la force de ce spectacle est de ne jamais oublier le spectateur et de l'intégrer à son système. Ce couple, comme beaucoup, s'est construit un confort fait d'artifices et de renoncements pour répondre aux codes sociaux, des habitudes qui deviennent du poison au fil des années. Codes sociaux traduits en codes théâtraux, d'un décor chargé on passe peu à peu, au fur et à mesure que les esprits se découvrent, à un dépouillement fatal pour finir au plateau nu. Liautard s'efforce de marquer ces codes, de les repérer et jouer avec afin de symboliser cette vie faite de tromperies. Le spectacle regorge d'idées distanciées mêlant l'humour à l'étrangeté notamment dans ces transitions et changements de décors à vue rythmés par le son des répétitions et commentaires des acteurs sur la scène qu'ils ont joué et celle qu'ils préparent.

Dépouillement qui, on l'a mentionné, permet un jaillissement des sentiments, de plus en plus purs, débarrassés de l'étuve de la société. Ainsi, dans un crescendo de puissance et de violence, ce couple va se déchirer devant nous. L'image d'un ring de boxe m'est parfois venue à l'esprit, chaque scène représentant un cercle de plus à *l'Enfer* de Dante. Mais ce chaos est source d'émancipation : d'abord pour Johan, c'est finalement Marianne qui se libérera le plus dans un élan féministe. Les personnages sont traversés aussi par des forces joyeuses et comiques contrastant avec les scènes de disputes. L'amour est ainsi fait que l'humour suit souvent la haine. Le texte prend un malin plaisir à souligner un quotidien grotesque dans lequel le spectateur se retrouve et rit avec le spectateur d'en face.

Mais suite à ce dépouillement, que reste-t-il ? Les acteurs. Il faut saluer la performance de Anne Cantineau et Fabrice Pierre qui durant trois heures 50 rient, crient, baisent, boivent et fument avec une justesse remarquable. Il ne reste simplement l'essence de l'art du spectacle, à savoir le mouvement et le mot, le langage et le corps pour

poser des réflexions métaphysiques chers à Bergman : qui suis-je ? Puis-je le savoir ? Puis-je tout dire ? Dois-je tout dire ?

Nous en avons déjà parlé, le dispositif particulier de l'espace place le spectateur dans une position intéressante entre la distance critique, le voyeurisme et une certaine gêne quant à la proximité des uns aux autres. Comme un écho à l'oeuvre de Bergman, le cinéma est toujours présent. Par la tension, on pense parfois à *Funny Game* de Hanneke mais surtout par la télévision collée au mur diffusant parfois des scènes préenregistrées ou des captations sur le vif avec caméra sur le plateau. Cela crée un système malsain et voyeuriste où chacun s'épie, rappelant les codes de la télé-réalité. Peu à peu, il nous semble que ce couple est une expérimentation sur la vie humaine. Mettons deux humains dans une cage appelé « mariage » et observons. On y lit les indices d'un quotidien qui nous rappelle le notre. Les scènes de sexes en sont assez spécifiques ; avec notre regard extérieur, on constate l'absurdité de ces contorsions, de ces gémissements. Un mouchoir pour s'essuyer les parties intimes nous ramène à notre propre trivialité. Nous rions. Nous rions de les voir si sérieux dans cette grotesque position. Ce sont pourtant les miroirs de nous-mêmes. Suis-je aussi sérieux qu'eux dans la vie ? Que c'est triste... Un illustre inconnu a dit un jour: « on n'est pas sérieux quand on a 17 ans » mais la question est de savoir si nous devons l'être trente ans plus tard.


DR

UN MONDE DE SORCIÈRES SANS FÉERIE

Sarah Francesconi

Lorsqu'on vous parle de sorcellerie, vous pensez Harry Potter, Halloween, Blanche-Neige… En bref, vous pensez à l'univers fantastique et imaginaire qui a bercé votre enfance. Il n'en est rien en Papouasie-Nouvelle-Guinée, où encore aujourd'hui, les personnes accusées de sorcellerie sont lynchées par la population et violemment exécutées. Là-bas même le Premier Ministre croit à la sorcellerie et le Gouvernement ne remue pas un petit doigt pour tenter de sauver les centaines, voire les milliers, de vies éliminées chaque année suite aux accusations de sorcellerie. Retour sur une idéologie peu connue et pourtant bien ancrée dans les mentalités papoues, qui fait des femmes les premières victimes.

Une croyance ancrées dans les mentalités et les lois

La première ONG à tirer la sonnette d'alarme concernant les massacres commis pour punir des actes de sorcellerie est Amnesty International dès 2008. Les croyances concernant la pratique de sorcellerie et la présence de sorciers répartis un peu partout dans le pays, sont loin d'être une exception. C'est d'ailleurs une croyance inscrite jusque dans la Constitution papoue jusqu'en 2013. En effet, le Sorcery Act (la loi relative aux activités de sorcellerie) en place depuis 1971 était une loi au cœur du système juridique papou pendant plus de quarante ans. Le préambule indiquait, en toute franchise « Il est nécessaire, pour la Loi, de faire la différence entre la sorcellerie malveillante et la sorcellerie innocente ». Cette loi, qui prévoyait une atténuation des sanctions si la victime était une sorcière, est abrogée en 2013, suite à la pression internationale, après le massacre de deux jeunes femmes, Leniata et Rumbali, accusées de meurtre par sortilège. Elles sont lynchées par la population, déshabillées, et respectivement brûlée vive et décapitée sur la place publique de leur village. L'Etat papou, pris de court par cette soudaine – et courte - prise de conscience internationale, réagit… en remettant au goût du jour la peine de mort, pourtant inutilisée depuis 1951, en l'appliquant désormais aux violeurs et aux meurtriers.

Une croyance archaïque ?

Les accusations de sorcellerie adviennent généralement après un décès inattendu ou aux causes sombres, telles que les maladies, les accidents. A partir du moment où la personne meurt, les rumeurs commencent à courir, les soupçons infondés désignent une personne, généralement une femme, qui sera lynchée ensuite par le village, parfois devant les yeux de policiers en civil, sans que personne ne s'interpose. Après un décès, les proches de la victime connaissent une pression insupportable, ils ne peuvent agir normalement puisque tout geste inhabituel, louche ou mal interprété peut constituer une « preuve » de sorcellerie. Edward Marriott, un journaliste britannique raconte sa propre expérience dans The Lost Tribe, paru en 1996, où il explique comment, après la mort d'une femme et de quatre enfants tués par la foudre, il a été accusé de sorcellerie par la population locale par laquelle il s'est fait tabasser.

Or, ces accusations concernent majoritairement les femmes, et derrière ces accusations se cachent une population masculine misogyne. Les accusations de sorcellerie sont peut-être fondées sur une véritable croyance, mais elles sont surtout prétextes au vol, aux règlements de comptes. En effet, si les victimes sont souvent des femmes, ce sont, d'après des statistiques de l'ONU souvent celles qui vivent seules ou sans hommes pour les protéger qui sont le plus touchées. Comme le prouvent de nombreux témoignages, elles ont souvent été accusées de sorcellerie en cas de désaccord juridique, ou pour leur voler leurs biens. Monica Paulus fait partie de ces femmes ; après la mort de son père elle hérite de sa maison, mais son frère, jaloux, décide de se venger en la dénonçant comme sorcière auprès des habitants de la ville. Grandie de cette expérience horrible, elle prend conscience du danger qui pèse sur toutes les femmes et le manque de recours qu'elles ont pour réussir à échapper au tragique massacre qui les attend, elle rejoint et développe l'association Stop Sorcery Violence.


DR

Une prise de conscience quasi inexistante

Devant tant de violences et d'injustices, devant une égalité femmes/hommes bafouée et une justice fantôme, la communauté internationale ne réagit quasiment pas. L'ONG Amnesty International est l'une des rares à se mobiliser pour la place de la femme en Papouasie mais n'a que très peu de retentissements en France ou dans le reste de l'Occident. Sur le terrain, des associations se montent progressivement mais difficile d'aller à contre-courant d'une croyance aussi ancrée dans les mentalités papoues. Une des plus actives est celle dont fait partie Monica Paulus ; Stop Sorcery Violence, qui fait de la sensibilisation sur le terrain, prend en charge les victimes dans la mesure du possible et fait déplacer les femmes accusées de sorcellerie hors de leur village pour échapper aux violences. Mais l'étendue des dégâts est beaucoup plus importante, et la violence est ambiante. Selon les chiffres du PNUD (programme des Nations Unies pour le Développement), 80% des hommes admettent avoir commis des violences contre les femmes et la capitale du pays, Port Moresby, est souvent classée comme l'une des plus dangereuses villes du monde. En effet, les gangs règnent, font la loi dans certaines villes, et certains prônent la culture du viol et de la violence sur les femmes. Le gang nommé « Dirty Don's 585 » en fait partie, et son leader reconnait plus d'une trentaine de viols à son actif dans un groupe où le viol est un pass d'entrée dans le gang, une sorte de rituel.

Musique



adam elmakias



METALCORE : QUE NOUS RÉSERVE 2016 ?

Jason Stum

Le metal étant un style très étendu, nous pouvons dire (sans rentrer dans les détails) que le metalcore est un des styles musicaux qui permet de faire la transition vers un metal dit « nouvelle génération » , il est donc important de se tenir informé sur les évolutions qui peuvent survenir d'une année à l'autre.

Nous venons tout juste de faire la transition vers une nouvelle année, il est donc temps de faire un rapide bilan sur les artistes qui nous ont fait frissonner depuis la rentrée dernière pour ensuite voir ce qui nous attend pour 2016 et il y a de fortes chances pour que ça vous plaise !

Rétrospective 2015

La fin d'année nous a bien gâté en terme de sorties metalcore et ce, dès la rentrée 2015, avec entre autres *Space* de The Devil Wears Prada, un concept-EP basé sur le thème de l'espace pour expérimenter un style Space Rock (musique planante) à la sauce metalcore, ce qui n'est pas pour nous déplaire. Bring Me The Horizon a subi une évolution constante de son style depuis ses débuts et ça ne s'arrête pas avec l'album *That's The Spirit,* à la limite même de l'abandon de ses sonorités metalcore pour aller vers un metal alternatif, mais soulignons tout de même l'excellence du titre Throne qui reste la meilleure chanson de cet opus. Plus tard en septembre, Blessthefall sort son cinquième album : *Those Left Behind,* alors que le groupe d'electrocore japonais Crossfaith sort Xeno.

Autre changement de style avec le cinquième album studio de Parkway Drive, les australiens se dirigent vers un genre plus heavy metal avec IRE, nous en jugerons par nous même le 11 février à La Cigale à Paris.

En octobre nous avons eu le droit à une petite découverte djent, tout droit venue du label Rise Records, avec le groupe LGND (Legend) et son album du même nom. Like Moths To Flames nous offre un album de qualité : *The Dying Things We Live For* tout comme Born Of Osiris avec la sortie de *Soul Sphere* qui nous propose toujours plus de riffs puissants, de rythmes saccadés et le tout dans une atmosphère propre au metal progressif de ces américains de l'Illinois. Pour une ambiance un peu plus calme nous avons le groupe Get Scared et son dernier album *Demons* qui a été très bien reçu par les critiques et toujours en octobre, Escape The Fate a sorti *Hate Me* avec sa nouvelle formation, c'est à dire, sans les frères Money.

Enfin, pour bien terminer l'année nous avons eu le droit à *Every Trick In The Book* qui est le dernier album studio de Ice Nine Kills et qui s'inspire de grandes œuvres littéraires comme par exemple L'Exorciste avec le titre *Communion Of The Cursed,* troisième single, sorti à la période d'Halloween. Et pour finir avec 2015, le groupe de post-hardcore Secrets nous dévoile, en décembre, son troisième album *Everything That Got Us Here.*

2015 vous a plu ? Eh bien vous n'êtes pas au bout de vos peines, voici ce que vous réserve 2016 et nous pouvons vous dire que vous allez en prendre plein les oreilles (dans le bon sens du terme bien-sûr).


Bury Tomorrow

Premier cru 2016

Pour les plus impatients d'entre vous, nous vous conseillons déjà THE album, à savoir *Earthbound* qui est le quatrième du groupe anglais Bury Tomorrow. Fraîchement paru, (le 29 janvier 2016) c'est la seule sortie metalcore que nous avons retenue pour ce mois de janvier, et ne soyez pas déçus car cet opus mérite amplement que nous lui accordions toute notre attention. Si cette sortie n'est qu'un aperçu de ce qui nous attend en 2016, l'année commence très très bien et nous sommes pressés d'en découvrir la suite !

Albums à venir

Ensuite, dès le 19 février prochain le djent sera à l'honneur avec l'album Dig Deep des américains d'After The Burial. Nous nous souvenons du titre A Wolf Amongst Ravens sorti en 2013, pour un avant-goût du dernier album il faudra, pour le moment, se contenter du premier single Lost In The Static, les puissants riffs de guitares reviennent en force. Dig Deep sera le premier album à paraître suite au décès, le 21 juillet 2015, du guitariste et membre fondateur Justin Lowe.

Dissonants, troisième album du groupe de post-hardcore australien Hands Like Houses, sortira le 26 février. Le premier single intitulé *I Am,* sorti il y a presque un an, nous a mis l'eau à la bouche, suivi par *New Romantics* en octobre dernier et *Colorblind* fin janvier. Si vous êtes encore un peu timide avec les groupes de metal, celui-ci est parfait pour vous plonger dans le style tout en douceur, n'ayez pas peur.
Enfin ! Nous l'attendions, *Hacktivist* sort son premier album studio, nous pourrons écouter *Outside* The Box en intégralité dès le 4 mars 2016. Le groupe originaire du Royaume-Unis n'avait jusqu'à présent sorti que des petits supports comme leur EP *Hacktivist* avec le fameux titre Unlike Us ou encore des singles avec entre autres la reprise de Kanye West & Jay-Z : Niggas in Paris. Cette fois-ci il s'agit bel et bien d'un album, comptant un total de 12 pistes, le groupe de djent composé de l'excellent duo de rappeurs, Jermaine Hurley et Ben Marvin, nous dévoile le premier single intitulé Buszy le 17 janvier dernier.

Formé en 1999, le groupe américain Killswitch Engage fait parti des premiers groupes à avoir fait connaître le metalcore. Aucune sortie depuis 3 ans, c'est pourquoi *Incarnate* fait partie des albums les plus attendus de cette année 2016. Deux singles pour le moment, *Strength of the Mind* disponible depuis le 11 décembre et Hate By Design depuis quelques jours seulement, tout juste ce qu'il faut pour patienter jusqu'au 11 mars et enfin pouvoir écouter le septième album studio du groupe.

Non non vous ne rêvez pas ! Il s'agit effectivement du clip du titre Trapped sortit le 8 janvier 2016, premier extrait du prochain album de *The Word Alive*. Plus d'un an et demi après la sortie de *Real*, le quatrième album Dark Matter sera, quant à lui, disponible le 18 mars prochain pour notre plus grand plaisir. Si vous vous demandiez ce que donnerait du The Word Alive avec une petite touche de 2016, vous avez désormais une partie de la réponse, encore deux mois avant d'en savoir un peu plus !

Danny Worsnop quitte le groupe le 22 janvier 2015, remplacé 4 mois plus tard par Denis Stoff, ancien chanteur des groupes Make Me Famous et Down & Dirty, Asking Alexandria ne perd pas le nord pour autant et annonce la sortie de son quatrième album, *The Black*, prévue pour le 23 mars prochain. A seulement 23 ans, Denis compte bien redonner un coup de jeune au célèbre groupe de metalcore anglais. Le 26 mai dernier Asking Alexandria sort le premier single, I Won't Give In avec Ben Bruce au chant, et démontre ainsi la volonté de la formation à vouloir poursuivre l'aventure, même après le départ de Danny. Nous pouvons écouter Undivided, le deuxième single, depuis le 25 septembre 2015 et The Black, le troisième, vient tout juste de sortir il y a à peine quelques jours. Bonne écoute à tous !

A suivre de près

Enfin, pour dire quelques mots sur l'image à la une de cet article, nous vous conseillons le groupe Bad Omens qui vient tout juste de signez chez Sumerian records (Born Of Osiris, Asking Alexandria, Veil Of Maya, Upon A Burning Body, Stick To Your Guns), célèbre label dans le style.

TANGERINE,
N.F. : FILM EXOTIQUE FACILE À ÉPLUCHER

Adam Garner

Sean Baker nous a prouvé que l'envers de Los Angeles et ses quartiers reculés, que l'on a bien moins l'habitude de voir au cinéma, ont des lumières et des personnages qui méritent tout autant d'être à l'écran que ce qu'Hollywood nous avait proposé jusque là. Les aventures des deux prostituées transgenres, Sin-Dee, tout juste sortie de prison, et de son amie Alexandra nous donnent à voir l'histoire de la vie souterraine du rêve américain, celle d'un monde qui tourne en parallèle des paillettes qu'on nous jette si souvent aux yeux.


Arp Selection

Cinéma

A son retour au quartier de Tinseltown, le jour du réveillon, Sin-Dee apprend que Chester, qui est à la fois son mac et son « petit-ami », l'a trompée avec une autre fille. Ses retrouvailles avec Alexandra autour d'un donut, nous plongent dans une atmosphère pour le moins insolite et malgré l'apparence soignée des deux jeunes femmes, leur maquillage laisse deviner les vestiges d'une masculinité qu'elles cherchent à dissimuler. Folle de rage à l'idée d'avoir été trompée, Sin-Dee part à la recherche de Chester et de la fille en question. Le film se construira autour de sa longue déambulation dans les rues de ce quartier de Los Angeles peu peuplé et où l'on croise de nombreuses autres prostituées travesties. Pour sa part, Alexandra distribue des tracts aux amis qu'elle croise dans la rue, pour un concert qu'elle donne à 19h le soir même. Le film apparait presque comme un documentaire, au sens large, puisqu'il s'agit de partager

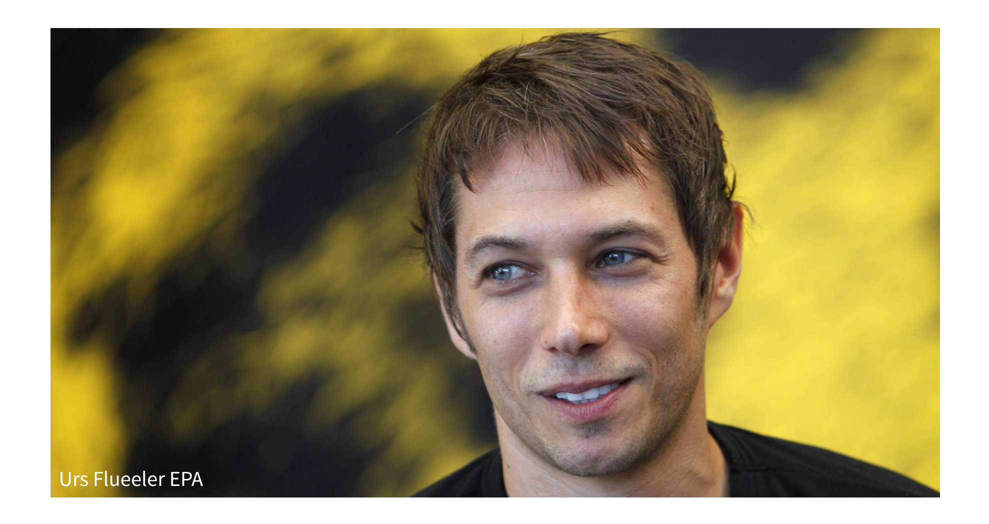
cette journée du réveillon avec les habitants de ce quartier que l'esprit de Noël ne semble pas avoir atteint.

On rencontre assez vite le personnage de Razmik, un taximan d'origine arménienne localisé dans ce quartier et a fortiori un client régulier d'Alexandra et Sin-Dee, et dont les différents personnages qu'il fait monter dans son véhicule nous donnent à voir un échantillon de cette population diverse au sein de laquelle Sin-Dee et Alexandra vivent. Un vieil homme défendant que son prénom, « Mia », est attribué aux hommes selon ses origines cherokee, deux fêtards alcoolisés au point de vomir dans le taxi, une jeune femme en route pour rejoindre sa famille dérangée par l'odeur persistante. La belle-mère de Razmik, qui part à la recherche de celui-ci pour prouver à sa fille qu'il n'est pas tout à fait le mari idéal, en viendra à dire que Los Angeles n'est qu'un « bel emballage vide ». C'est probablement cette idée que le film cherchera à explorer le plus en profondeur : que se cache-t-il derrière les apparences ?

Evidemment, le thème du travestissement participe à cette appréhension vis-à-vis des apparences mais, heureusement, le film s'intéresse au problème bien plus largement. Toute la première partie de *Tangerine* consiste à nous présenter les personnages pour ce qu'ils sont en apparence mais par la suite ce sont les différents événements auxquels ils sont confrontés (avec comme paroxysme le retour au Donut Time à la fin du film où tous les personnages seront rassemblés) qui finiront par nous révéler leur vraie nature. Le personnage de Sin-Dee, femme forte de caractère qui apparaît tout au long du film comme une incontrôlable boule de nerfs, finit par baisser les bras lorsqu'elle apprend que Chester a aussi couché avec Alexandra. La séquence finale où l'on voit Razmik assis seul à côté du sapin, Desiree à la porte de son hôtel, Alexandra et Sin-Dee sans leurs perruques au lavomatique est effroyable mais elle constitue peut-être aussi un retour à la réalité face à laquelle les personnages ne parviennent plus à lutter.

De la même manière, la forme du film semble suivre cette même dynamique de « retour au réel ». Entièrement tourné à l'iPhone 5, l'image est parfois surexposée, tremblante, légèrement floue mais globalement, *Tangerine* apparaît comme le meilleur argument pour défendre qu'aujourd'hui n'importe qui, avec un smartphone et beaucoup de talent, peut faire du cinéma. D'ailleurs la plupart des acteurs ont été trouvés sur Vine ou YouTube, Sean Baker semble s'inscrire dans cette nouvelle génération de cinéastes qui trouvent leur salut en s'appuyant sur les réseaux sociaux et les technologies du quotidien. Cela dit, l'esthétique particulière du film rend difficile pour le spectateur d'intégrer ce à quoi il assiste comme étant une expression du « réel » dans un premier temps. Aussi, toute la première partie est noyée sous un flot de musique en tout genre, principalement des musiques électroniques, ce qui participe à cette idée d'apparence artificielle derrière laquelle il faut creuser. Puis, au fur et à mesure, le film devient plus épuré dans sa forme, l'utilisation de la musique se fait moins agressive et la tombée de la nuit change progressivement l'atmosphère (peut-être aussi que le spectateur s'habitue aux particularités de son esthétique). Le générique de fin défile en silence, comme par compassion envers les personnages qui ont été tirés au plus bas mais qui, dans le même temps, apparaissent finalement plus humains (et sensibles) qu'ils ne l'ont jamais été.

Malgré son caractère explosif, acide, *Tangerine* est un film touchant au sujet de la condition humaine, de la question de l'identité et de la solitude de chacun face au monde.


Urs Flueeler EPA

Littérature

KENNETH WHITE
UN MONDE OUVERT - ANTHOLOGIE PERSONNELLE

Basile Imbert

« La violence de la poésie / est calme et silencieuse / et pénètre loin – / jusqu'à l'os / jusqu'au blanc. »


Roland Godefroy

Si j'avais eu en tête ces vers du poète Kenneth White, j'aurais pu les citer pour faire écho aux propos d'une amie qui me faisait très justement remarquer il y a quelques jours, au détour d'une conversation, qu'un régime de poésie est un comportement alimentaire littéraire tout ce qu'il y a de plus sain. L'abondance de mots et de passions étalés sur des milliers de pages qu'on retrouve dans les romans ou dans les pièces de théâtre peut en effet parfois nuire au lecteur et à son confort, quand la poésie, langage des origines venus des temps immémoriaux, nous ramène à des lignes de percussions stables et épurées où notre esprit peut trouver une base solide sur laquelle s'épanouir. Et s'il y a bien un poète qui a su trouver les mots robustes et intemporels sur lesquels bâtir une œuvre qui résistera au temps, il s'agit incontestablement du bientôt nonagénaire Kenneth White, grand voyageur écossais installé en France, véritable chanteur des éléments qu'il sait magnifier et barde des temps modernes.

Kenneth White est un poète du voyage et de la nature, qu'il décrit d'une façon nouvelle et singulière, dans un phrasé simple et accessible qui ne retire rien à la dimension onirique des thèmes abordés : l'espace, la grandeur du monde et de l'horizon, le ciel ponctué d'oiseaux, l'évasion de la solitude et les différents minéraux qui forment un sol rassurant et stable pour nos vies humaines. Du haut de notre jeune âge, l'idéal pour se plonger dans les écrits de Kenneth White reste son anthologie personnelle Un monde ouvert parue dans la collection poésie de Gallimard, qu'il convient à mes yeux de découvrir, pour une lecture optimale, entre deux correspondances en train. On a là, en format poche, dans nos mains qui aimeraient tenir du sable de toutes les plages du monde, un ode au granit, à la terre, aux oiseaux divers, aux autres créatures du monde, à la mer, aux saisons, aux forêts, aux vents et aux montagnes enneigées. Kenneth White décrit superbement notre monde ouvert, dans un style intime et dépouillé, dans une courte construction de vers qui sentent les embruns et qui invitent au voyage. Luxe, calme et volupté, comme aurait pu écrire un autre grand poète.

Dans son anthologie personnelle, Kenneth White s'intéresse également aux destins de grands hommes et d'anonymes qu'il associe à la description d'une nature sauvage et immaculée dans laquelle il convient de se fondre pour se réaliser. Ainsi, Le Testament d'Ovide m'apparaît dans cette anthologie comme l'un des plus beaux poèmes que j'ai lus, d'une surprenante et originale romanité. « Le monde se révélait / plus vaste et plus exigeant / que je ne l'avais imaginé. », fait dire Kenneth White au grand auteur latin. Voilà qui pourrait servir de conclusion pour vous encourager vivement à découvrir les poèmes d'un ermite qui parle aux foules par une poésie simple et épurée, mais pleine d'une beauté sauvage et délivrée.

DENIS ROCHE
PHOTOLALIES 1967-2013

Sarah Amchi

***Photolalies* est l'exposition posthume de celui qui disait « photographier pour disparaître ». Mort en septembre 2015, Denis Roche était à la fois poète et écrivain, poète et photographe, un artiste touche à tout, un artiste polyvalent.**

Beaucoup d'autoportraits, d'autoportraits à deux avec Françoise Peyrot, sa femme, en noir et blanc, des nus, des portraits de ses amis, de sa femme. Beaucoup de portraits de sa femme, son reflet. Cette rétrospective est définitivement une autobiographie, une photobiographie, c'est une invitation au voyage. La plupart des photos ont été prises lors de ses voyages avec sa femme. On a l'impression que ces photos ont été prises au hasard, que ce soit les paysages ou les portraits et autoportraits. Dans la plupart de ces autoportraits l'appareil photo se trouve dans l'image. Tout comme dans sa série de reflets en Égypte.

Denis Roche capture la beauté d'un moment, il rend compte d'un moment de liberté. Mais aussi de l'évolution du temps notamment avec la série du Pont-de-Montvert où 34 ans sépare la première de la dernière photo. Quatre photos où l'on peut apercevoir sa femme assise sur un muret qui donne sur un cimetière, Françoise Peyrot change, se transforme tout comme le cimetière.

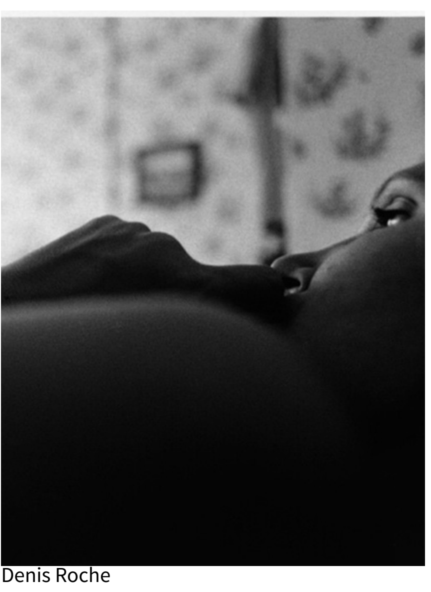
C'est plus d'une centaine d'œuvres d'un réalisme fou qui nous sont proposées au Pavillon Populaire.

L'exposition s'achève par ces mots :

« Aucune autre activité humaine ne possède cette charge de bonheur-là :
autant de bonheur, n'importe où, n'importe quand, autant de fois qu'on veut.
L'amour connaît des creux, pas la photo.
Encore un effort, citoyens, et vous saurez bientôt ce qu'est la liberté…
Denis Roche nous invite à la liberté… »

Photolalies est exposé au Pavillon Populaire à Montpellier jusqu'au 14 février.





Denis Roche

Actualité

LA OTRA ORILLA

MOI&LESAUTRES

Louison Larbodie

Une guitare éclairée d'un halo de lumière dans la pénombre générale. Puis une note, puis une autre, des mains et un visage qui se dessinent succinctement. Une présentation dans les règles de l'art de la guitariste Caroline Planté. D'emblée, les bases sont jetées, ce ne sera pas qu'un spectacle de danse, mais une représentation plus complète alliant à un flamenco moderne, chant, percussion et guitare.


La Otra Orilla

Après la guitare c'est au corps d'entrer en scène. Par un jeu de pied d'abord, l'entièreté de la silhouette de Myriam Allard étant dérobée à notre regard par la mise en scène. S'ensuit un solo à couper le souffle. Parce qu'il faut dire ce qu'il en est, la danseuse a le charisme de celles qui pratiquent les danses de caractère, en rompant pourtant avec un certain côté traditionnel, de part sa tenue vestimentaire inscrite dans l'ère de notre temps.

Le même jeu de pied se répète alors trois fois au long de cette heure dix, envolée en un coup de talon. Tout en progression, la première fois est marchée, tandis que la troisième fois est dansée.

Suite à la beauté et la puissance des mouvements, une autre arrivée se fait. Toujours présentée dans l'unicité du talent, et donc mettant la lumière sur un être seul face à nous. Hedi Graja nous fait ainsi part de sa puissance vocale, et des vives émotions que sa voix exprime, avant de nous emmener vers la première scène commune à laquelle se joint Miguel Medina. Quel est cet étrange personnage ? Le suspens est là.
De cette séquence ressort la quête d'attention. Entre guitare et danse, les deux hommes hésitent. Telle une allégorie de notre sort sociétal aujourd'hui, ils semblent être dans une quête naturelle du spectaculaire, de l'extraordinaire. Ils oscillent alors entre les mains et les sonorités dégagées par la guitariste, et la posture, la carrure et les rythmes se dégageant des pieds de la danseuse. Leur capacité de concentration ne dure que peu de temps et se fixe inlassablement d'un élément à l'autre. Un constat prédomine alors, sur ce fragile écosystème la cohabitation est incertaine, tout comme la nature des relations entretenues.

En un claquement de doigt, la recherche du regard de l'autre s'estompe et laisse place à un grand moment d'harmonie. Le flamenco transporté de Myriam Allard œuvre alors au même titre que les percussions dans la partition musicale, à laquelle s'applique chacun des trois autres musiciens. La notion de corps comme instrument prend alors toute sa dimension. Tout réside dans le geste, créateur de son, tout autant que dans l'idée d'un mouvement

complété par chaque individualité. De tout cela naît un sentiment de communion voire de fusion qui tire sa magie de sa nature éphémère.

D'un seul coup l'équilibre est rompu. Comment ? On ne sait trop. Et c'est à ce moment là, que Miguel Medina se présente dans toute sa grandeur. Un retour sur scène mettant le sourire aux lèvres, puisqu'il revient une batterie à la main. Dès lors, les sons recommencent à s'enchaîner, l'ensemble de la troupe reprend place sur scène, mais cette fois, tous semblent suivre leur chemin ne tenant pas nécessairement compte de leur prochain. La notion de solitude nous apparaît plus forte que jamais. Être seul quand personne n'est avec nous découle d'une suite logique, cependant, c'est parfois au sein d'une masse que l'on se sent vraiment esseulé, déconnecté et en décalage.

Le regard scotché et l'oreille curieuse, le tout se déguste pourtant avec autant d'avidité. La danseuse impressionne de par sa technique, son aura et sa décomposition du flamenco, et le percussionniste de par sa maîtrise de son instrument.

Face à cette force, le texte lu par Hedi Graja intéresse aussi le spectateur de par le contraste qu'il apporte et sa discrétion sonore. Sitôt que l'on perçoit quelques bribes, que la guitariste, Caroline Planté, semblant être habillée en Alice au pays des merveilles se heurte à lui. Comme si ce microcosme ne se comprenait plus et évoluait dans un décalage grandissant, accru par la répétition de la situation.

Le salut de la troupe, arrivé bien trop tôt, nous laisse ébahis, tentant de synthétiser l'ampleur des informations reçues en ce laps de temps restreint. Seule certitude, l'œuvre a dépassé la hauteur de nos attentes, tant par sa scénographie efficace et sobre, que par la mise en scène de tous les artistes et leur rôle actif dans la démonstration des possibilités d'un corps. Dès lors, les limites entre danse et musique nous paraissent encore plus fines, et le rapport aux autres toujours aussi complexe. De la danse de couple finale, on réalise la multiplicité des sentiments liés à notre place en société. Amour, haine, solitude, communion, colère, joie, autant d'émotions que la Otra Orilla aura réussi à nous transmettre avec Moi&LesAutres. Que faire sinon en redemander !

La compagnie Montréalaise jouait du 27 janvier dernier au 6 février Place des Arts à Montréal.

« Le regard scotché et l'oreille curieuse, le tout se déguste pourtant avec autant d'avidité. »


La Otra Orilla

QUATRE BIJOUX
POUR DÉCOUVRIR EN DOUCEUR LA LITTÉRATURE RUSSE

Pablo Moreno

« Une énigme insaisissable, auréolée de mystère. » Churchill a vu juste, la Russie est un puits sans fond, un abîme vertigineux. Pense-t-on l'avoir comprise qu'elle nous échappe déjà. Terre infinie des hivers éternels et des étés accablants, tiraillée entre Europe et Asie, sans cesse envahie et toujours victorieuse, la Russie fascine autant qu'elle effraie.

Pourquoi ? La réponse est à chercher auprès de son peuple singulier qui, par sa nature même, fait voler en éclat l'idéal occidental. Héritier d'Aristote et de Descartes, le français a pour lui le génie de l'absolu. Il est raisonnable, organisé et recherche, en toute chose, un principe entier et universel. Le russe lui, possède le génie du relatif. La raison ne lui est d'aucune utilité puisque, de son point de vue, la vie est incompréhensible. Tolstoï a eu, à ce sujet, des mots clairvoyants : « Le Russe demeure sûr de lui-même, précisément parce qu'il ne sait rien, qu'il ne veut rien savoir et ne croit pas que l'on puisse jamais savoir quelque chose. » C'est pourquoi, sensible et brutale, sage et implacable, mélancolique et exaltée, la Russie collectionne les paradoxes. Mais prétendre enfermer ce pays immense dans les quelques lignes que vous venez de lire serait fat et vain. La vérité, il faut la chercher dans la littérature, expression toujours fidèle de l'identité des peuples.

Dans l'imaginaire collectif, littérature russe rime avec pavés interminables, intrigues obscures et noms imprononçables. Le fait est que tout cela est vrai. Les auteurs russes sont d'une densité rarement égalée, incapables d'être diligents, par paresse ou par amour de l'art, et bien souvent confus. Nombre d'entre eux ont de plus un style médiocre au regard de l'élégance française, le goût du bon mot n'ayant jamais été de rigueur en Russie. S'atteler à la lecture d'un de leurs ouvrages demande donc patience et humilité. Pourtant, au détour d'une phrase anodine, vous sentirez jaillir une force souterraine, mystique. Cette ferveur, qui sous-tend tous les textes russes, leur donne une puissance évocatrice extraordinaire. Les personnages et les dialogues qui les unissent y sont criant de vérité ; à tel point qu'ils semblent prendre vie physiquement, sous les yeux ébahis du lecteur. Voilà toute la puissance littéraire russe : retranscrire une vérité indicible, celle de l'âme. Soucieux de faire découvrir aux néophytes une littérature exigeante, nous vous proposons ce mois-ci une sélection de quatre livres russes, courts, faciles à lire et cependant de grande qualité.

Eugène Onéguine, Pouchkine (230 pages)



Commençons d'emblée avec le héros littéraire national, Alexandre Sergueïevitch Pouchkine. Premier poète russe digne de son nom, il propulse, à l'aube du XIXème siècle, son pays dans la modernité littéraire. C'est son ultime chef-d'oeuvre achevé, le poème narratif *Eugène Onéguine*, qui nous intéresse aujourd'hui. L'histoire du personnage éponyme, un dandy à la vie dissolue blasé par le faste pétersbourgeois et la vacuité de son existence.

Le vague à l'âme, il décide, à la mort de son père, de se fixer à la campagne. Après des semaines d'un ennui prévisible, Onéguine fait la rencontre de Lenski, un jeune aristocrate passionné. Épris d'Olga, une héritière de la région, Lenski appelle son nouvel ami à s'intéresser à la fraîche et sensuelle Tatiana, la sœur de celle-ci. Agacé par les regards enflammés que lui jette Tatiana et par la réception dans laquelle Lenski l'a traîné, Eugène Onéguine séduit Olga par cynisme. S'en suit un inévitable duel, point d'orgue du poème. Lenski est tué. Notre héros quitte la région. Le temps passe et le spleen colle à la peau. Onéguine s'éprend du souvenir de Tatiana. Mais lorsqu'il la revoit, au hasard d'un salon à la mode, il est trop tard. Romantique dites-vous ? Oui, Pouchkine est un fervent admirateur de Lord Byron, dont l'ombre plane sur tout le poème. En témoignent les tableaux champêtres, l'amour virginal de Tatiana et les errances mélancoliques d'un protagoniste déphasé. Ce qui émeut, c'est la soif inextinguible d'ailleurs que Onéguine dissimule derrière sa superbe, sublimée par le vers limpide de Pouchkine — inspiré du poète anglais — et admirablement traduit par Jean-Louis Backès chez Gallimard. Pas de méprise donc, *Eugène Onéguine* n'est pas une oeuvre russe mais européenne, parle le langage universel du romantisme. Elle n'en demeure pas moins une excellente entrée en matière, par sa peinture délicate des mœurs provinciales russes et par les types de personnages qu'elle instaure.

Le Révizor, Gogol (120 pages)

« LE GOUVERNEUR : Je vous ai convoqué, messieurs, pour vous faire part d'une très fâcheuse nouvelle : il nous arrive un révizor. » La première réplique de la pièce de l'ukrainien Gogol se suffit à elle-même, constituant ainsi la plus courte scène d'exposition de l'histoire du théâtre. Le cadre ? Une ville de province puisqu'un révizor, cet inspecteur de l'administration impériale chargé de réprimer la vénalité des éminences locales, s'apprête à la visiter. Les personnages ? Un gouverneur et les notables qui composent sa suite. L'enjeu ? L'inquiétude de celui-ci nous apprend qu'il s'agira de cacher la corruption, sous un glacis hypocrite de transparence et d'hospitalité. Le ton ? Satirique pardi ! Attendez cependant, la suite est plus croustillante encore. Ivan Ivanovicth Khlestakov, un jeune noble ruiné qui passe par là, est pris pour le révizor, censé débarquer en ville incognito. Tout heureux de se voir si bien accueilli, Khestakov ne se fait pas prier. Le quiproquo qui s'en suit est hilarant. En plus de s'attaquer à une tare typiquement russe et de faire passer au lecteur/spectateur un grand moment d'ironie comique, *Le Révizor* révèle toute l'ambiguïté de la relation qu'entretiennent en Russie littérature et pouvoir. En effet, ce n'est autre que l'empereur Nicolas I qui assiste à l'ouverture de la pièce, un beau soir de mai 1836. La représentation commence et Gogol fait les cent pas en coulisses : non seulement les principes réactionnaires du monarque peuvent, à tout moment, mettre fin à sa carrière mais sa comédie, mal jouée, a des allures de farce vulgaire. Au baissé de rideau Nicolas profère : « Tout le monde en a pris pour son grade, moi le premier. » Le tsar a ri, la pièce est sauve. Et elle nous parvient aujourd'hui, encore emprunte de l'hystérie slave qui fait son charme.



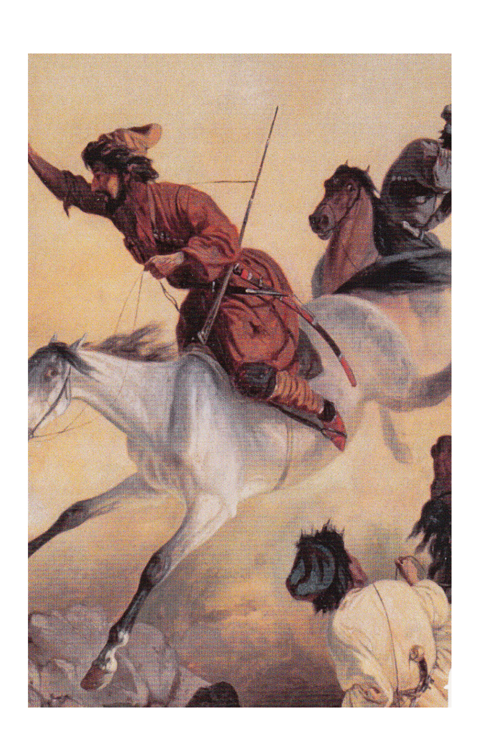


Le Joueur, Dostoïevski (180 pages)

Voici venir Féodor Dostoïevski, le plus terrifiant de tous. La noirceur de ses énormes chef-d'œuvres est bien connue dans nos contrées et fascine universitaires et psychanalystes depuis des décennies. Dostoïevski, c'est avant tout une vie tourmentée : un père violent, une jeunesse assassinée par un simulacre d'exécution et un exil en Sibérie, réponse du pouvoir à des activités prétendument dissidentes, ainsi qu'une carrière littéraire marquée par un virage religieux et anti-européen. Il a à cœur, dans ses romans, de conter les pérégrinations d'âmes en peines, étouffées par les contradictions et souvent réduites au crime pour donner sens à leur vie. Comme l'a écrit Eugène-Melchior de Vogüé, diplomate français et slavophile convaincu, Dostoïevski fait de la douleur une religion. *Le Joueur,* publié en 1866, figure en anomalie littéraire dans l'oeuvre de l'écrivain. Alexis Ivanovitch est un précepteur qui accompagne une riche famille dans les villes d'eau allemandes. Là-bas, les bains bien sûr, mais aussi les casinos et la roulette, ce jeu envoûtant qui scelle les destins au mouvement aléatoire d'une petite bille d'ivoire. Le narrateur observe, puis il joue ; pour les autres d'abord et enfin pour lui-même, pour le frisson de voir vaciller son existence. Rédigé en 27 jours sous la menace d'un éditeur malhonnête, le roman a le souci de plaire. Les personnages sont simplement brossés, le rythme est soutenu et l'ambiance résolument mondaine. On sent néanmoins, derrière une composition empruntée quoique efficace, brûler une fièvre mystique. C'est celle de l'auteur lui-même, dont la frénésie pour le jeu l'a longtemps enchaîné aux tapis verts et qu'il réussit avec brio à insuffler au lecteur.

Hadji Mourat, Tolstoï (180 pages)

La dernière pépite de notre sélection est un roman historique. *Hadji Mourat* est un chef de guerre légendaire qui tint tête, au milieu du XIXème siècle, aux troupes russes pendant la guerre de Pacification du Caucase avant de passer dans leur camp. Centré sur les derniers mois de la vie du montagnard, le roman fait récit de sa reddition, motivée par un profond différend avec Chamil, le meneur de la révolte. Au même titre que Le Joueur pour Dostoïevski, *Hadji Mourat* occupe une place singulière dans l'oeuvre de Léon Tolstoï. Lorsque lui vient l'idée du roman, l'auteur flamboyant de *Guerre et Paix* et de *Anna Karénine* n'est plus qu'un vieil homme, retiré dans son domaine d'Iasnaïa Poliana où il consacre ses journées à l'éducation des paysans et à la création d'une nouvelle religion. Tourné vers un ascétisme acharné, la pratique romanesque l'exècre. En 1897 pourtant, mû par une pulsion créatrice impérissable, il s'atèle à la rédaction de son dernier chef-d'œuvre. Souvent oublié, *Hadji Mourat* est en fait une miniature de Guerre et Paix : on s'y ennuie la moitié du temps et on pleure le reste des pages, tant tout ce que dit Tolstoï est beau et vrai. Les portraits des rebelles dédaigneux, des soldats incompétents et des officiers alcooliques, ainsi que les tableaux tout en nuances des montagnes caucasiennes vont droit au cœur, pour l'unique et simple raison qu'ils sont animés par cette énergie vitale inhérente à la littérature russe. Et puis que dire de *Hadji Mourat,* dont la noblesse, la dignité et le courage n'empêche cependant pas la mort tragique et sublime. Nous vous épargnons les interprétations multiples que suscite un tel ouvrage pour laisser intact l'expérience de votre lecture à venir.



Ainsi s'achève notre voyage par delà la Vistule. En espérant qu'il vous aura donné envie de découvrir plus avant la Russie et ses auteurs, ces poètes splendides et maladroits d

A NEW PLACE 2 DROWN

ARCHY MARSHALL

Louison Larbodie

Auparavant connu sous son nom de scène, King Krule, l'anglais de 21 ans est revenu avec un album inattendu deux ans après *6 Feet Beneath the Moon.*


alasdair mclellan

Deux albums, un EP et trois singles publiés en six ans d'activité. L'artiste prolifique, qu'est Archy Marshall, a déjà eu au moins quatre vies, musicales s'entend. Pour autant *Zoo Kid* et *Edgar the Beatmaker* ne sont pas à l'origine du succès du jeune britannique que King Krule a propagé dans les oreilles des amoureux de rock, punk et autres variantes. À l'origine de cet intérêt, un renouvellement apporté au genre et porté par une voix qui n'est pas sans rappeler celle d'un Joe Strummer.

Fin 2015, il réapparaît sans crier gare, avec un projet particulier, réfléchi et usant de supports aussi bien visuels qu'auditifs. Réalisé loin de la médiatisation, le britannique va à rebours de nos habitudes de consommateurs d'art pour renouer avec la lenteur et la patience laissant le temps d'apprécier la création et de comprendre la démarche.
Avec son frère Jack, il nous propose *A New Place 2 Drown*, concept composé d'un livre, d'un court métrage et d'un disque prenant la forme d'un accompagnement sonore. Sous ce prisme les compositions laissent défiler des images et délivrent une ambiance cinématographique entrecoupée d'interludes plus musicaux, presque faits de bruits, mais aussi de paroles au rythme et aux rimes pensés.

Du court-métrage, on retient une enfance semblant libre, plongée dans l'imagination et l'expression artistique. De la musique nous en avons la confirmation.
Any God Of Yours apporte une immersion aquatique, un sentiment de tranquillité en semi-apesanteur. Les transitions sont soignées, et *Swell* fait office d'introduction à l'ampleur du projet engrangé. Les paroles précisent l'intérêt du lieu, celui où le protagoniste pourra noyer son chagrin, et la rupture qui en est à l'origine. Des notes émane une certaine mélancolie feutrée pouvant être associée à la lassitude d'une réalité embuée de tristesse et de restes alcoolisés.
L'ensemble suit une continuité quasi magnétique, où la partie instrumentale souligne la poésie des textes telle la nonchalance dégagée par Ammi Ammi et son anaphore « We just / We don't. » Les figures de style sont maniées avec brio, tout comme l'agencement des titres et des mots employés, qui se font sans cesse écho. D'un « So I stay solo » entonné sur Buffed Sky, l'intitulé du morceau d'après y répond et lâche un Sex with nobody. Solitude, toujours.
Sur Eye's Drift, les sons sont noyés, et l'on se passe de la compréhension d'une prononciation désarticulée pour se laisser transporter par les émotions véhiculées. Un détail n'échappe pourtant pas à notre oreille : de *Any God Of Yours* un sample est réutilisé. Jusqu'à la fin, la figure féminine omniprésente nous sert de prétexte pour nous noyer dans ce flot incessant et perdre une dernière fois pied sur Thames Water. « Girl this place is evil », de *Swell* à la fin, l'enfer n'est pas loin - est-ce le lieu ou les autres, telle reste la question.

Si l'histoire se suffit à elle-même par la musique, il ne fait pourtant aucun doute que seul(e) celui (ou celle) qui aura tous les éléments du projet en main pourra en comprendre la totalité. Alors, l'extrait simplement écouté révélera un tout encore plus élaboré, étayé d'un visuel jusque là imaginé.

QUATRE ANS À DOMINER L'ÉCONOMIE MONDIALE : QUI SUIS-JE ?

Marion Bothorel

Classe, compétente, charismatique au point de viser l'Elysée en 2017… Qui suis-je ? Première en 2014, j'ai été reléguée au troisième rang du très glamour classement de Vanity Fair des 50 Français les plus influents dans le monde. Mes discours sont étudiés avec autant de précision que mes looks. On dit de moi que je suis l'une des chefs d'Etats les plus puissantes au monde et pour cause, j'en supervise 187. Il se dit également que je cache avec superbe une main de fer dans un gant de velours. Je suis, je suis ?

Christine Lagarde, voyons.

Ministre de l'Economie sous Nicolas Sarkozy, j'ai été élue en 2011 pour faire oublier la disgrâce amorale d'un de mes compatriotes, Dominique Strauss-Kahn. La tâche était loin d'être aisée, sur fond de contestation misogyne, pour prendre la suite de l'expertise brillante de mon prédécesseur, et surtout du fait de la technicité de la fonction.

Je suis une ancienne juriste, auparavant à la tête d'un grand cabinet d'avocats et tous louent ma compétence après quatre ans passés au sommet de cette institution économique mondiale qu'est le FMI.

Si j'avais à dresser un bilan de ces quatre dernières années, je ne vois aucune ombre au tableau. Mettre fin au manque de liquidités en Europe ? C'est moi. Et à peine installée, s'il vous plait.

La crise grecque ? C'est moi. Vous n'êtes pas d'accord ? Allez demander à Tsipras et Varoufakis si je n'étais pas impliquée. Je considère qu'ils ont bien trop noirci le tableau, soi-disant que j'aurais été d'une intransigeance impitoyable en refusant de nouvelles hausses d'impôts comme conditions de nouvelles aides. Sans réformes structurelles en soutien, je suis désolée mais je ne signe pas. Niet. Je ne suis pas la Commission Européenne, moi. Bon, c'est vrai que j'y suis allée un peu fort en disant qu'il était temps de mener les négociations « avec des adultes». Ça les a un petit peu vexé mais en même temps, je considère que c'était mérité.

C'est en cela que je suis une diplomate hors pair. Je suis libre, malgré le langage policé que l'on est obligé d'adopter. Il faut bien que je me fasse respecter, non ? Que je dispose d'une réelle autorité, non pas que je me contente de vagues promesses. La situation est bien assez complexe. C'est comme ça : non aux hausses de budgets publics. Tant pis pour les Grecs.

L'ouverture aux pays émergents ? C'est moi. Parce qu'apparemment, on m'accuse de ne pas avoir réussi à leur laisser assez de place. Alors oui, le Congrès américain m'a bien compliqué la tâche dans l'application de la réforme laissée en suspens par DSK. Mais attendez, je les ai fait plier les sénateurs. Oui, le 18 décembre. Ils ont ratifié la reconnaissance de l'autorité mondiale de mon institution. A ce jour, les ressources du FMI ont été doublées, les pays émergents disposent de plus de poids, surtout la Chine.

Alors n'allez pas me dire ça. Oui, d'accord, ma candidature représente la main-mise des Occidents sur cette institution mondiale. Mais ce n'est pas de ma faute si personne ne peut rivaliser avec moi, qu'est-ce que j'y peux ?

J'ajouterai que la transparence, c'est aussi moi. Tous les Français vous diront le contraire, ils m'associent à l'affaire Tapie, grand mal du pays. Je ne suis pas d'accord, j'ai déposé un recours devant la Cour de Cassation. Donc je ne suis pas coupable, à l'heure d'aujourd'hui. Je ne suis pas blanchie pour autant? Ok, mais les Américains me soutiennent. Et les Anglais aussi : le Chancelier de l'Echiquier, George Osbourne himself, a publiquement loué mes qualités et m'a accordé toute sa confiance pour un second mandat. Na.

Et puis les Français, ils me verraient bien à l'Elysée, ils me placent souvent en tête de leurs sondages. Mais pour ça, j'ai dit non. La politique française ? Plus ja-mais. J'ai annoncé à Davos que j'étais prête à rempiler pour un second mandat devant débuter le 5 juillet. Moins d'une semaine après le lancement de la campagne de désignation, je me considère toujours sans concurrent sérieux. Si je devais choisir un slogan ? Celui que m'a attribué Vanity Fair en 2014 : « écoute, fermeté et habileté ».

THE DANISH GIRL : UN PEINTRE, DEUX DESSEINS

Amélie Coispel

Après son premier biopic saisissant en 2011, *Le discours d'un roi*, qui avait été récompensé de quatre oscars, Tom Hooper revient avec un second film biographique. En France, il est sorti en salles le 20 janvier. Adapté d'un roman de David Ebershoff, *The Danish Girl* retrace l'histoire de Lili Elbe, née Einar Wegener, une artiste danoise connue comme la première personne a avoir changé de sexe.

Le film s'ouvre sur le Danemark des années 30. Einar Wegener (l'acteur Eddie Redmayne), est peintre et expose ses œuvres à Copenhague. Il vit avec Gerda Wegener (Alicia Vikander), son épouse, peintre elle-aussi. Le regard de Gerda est le fil conducteur du film : chaque étape déterminante de la vie d'Einar est appuyée par un plan sur ses yeux. S'il est aussi présent, on peut supposer que c'est une métaphore du regard de l'autre. Sur un thème aussi clivant et actuel que celui du transgenre, il semble primordial de traiter aussi de la réception d'un acte pareil dans la société.

La vulgarisation d'un sujet complexe

Tom Hooper aborde le sujet avec une poésie et un esthétisme remarquable. On retient de ce film sa douceur et combien il est touchant, au propre comme au figuré. Car le corps est en exergue du début à la fin du film, notamment à travers les mains d'Einar qui caressent les robes, qui parcourent son propre corps en quête d'identité, ou celui de son épouse. C'est aussi la main tendue de Gerda à son mari, qui ne le juge pas et l'encourage. Les scènes sont presque chorégraphiées, il y a du Pina Bausch dans ce film.





A travers la justesse du jeu des acteurs, c'est une ode à l'émancipation qui se joue. Celle, évidente, du personnage principal, qui cherche à se définir lui-même. Un homme qui devient femme. Mais c'est aussi celle de son épouse, Gerda, qui va puiser son inspiration dans la nouvelle personne qui naît et s'autorise à exister à ses côtés, pour devenir une grande peintre, reconnue internationalement. Si Einar peut devenir celle qu'elle souhaite, c'est grâce au soutien et à l'empathie de sa femme. La scène la plus touchante est certainement celle où elle découvre que son mari se travestit. Dans son regard, de l'incompréhension, bien sûr, mais aussi beaucoup de tendresse envers l'homme qu'elle aime.

Ce long-métrage bouscule les codes : des hommes qui pleurent, des femmes qui se battent. C'est un film très vrai, qui peint le portrait d'une société d'il y a plus de 80 ans, mais qui n'a pas tellement changé. Si l'on peut lui faire une critique, c'est celle d'une fin trop facile, avec une image certes poétique mais très prévisible. On ressort de la salle éprouvé, mais Tom Hooper aura eu le mérite de nous redonner foi en l'humanité.

LE BURUNDI FACE AU GÉNOCIDE

Paul De Ryck

Le Burundi, minuscule pays de la région des Grands Lacs coincé entre la République démocratique du Congo, le Rwanda et la Tanzanie, est le théâtre depuis plusieurs mois de massacres et d'une répression organisée par le gouvernement de Pierre Nkurunziza. Dans une région où se sont cristallisés depuis de nombreuses années des conflits présentés comme ethniques, mais en réalité souvent politiques, la majorité des observateurs craint le début d'un nouveau génocide.


AFP

Une crise inscrite dans un contexte régional instable

L'horreur de la vision de corps ensanglantés dans les rues de la capitale burundaise Bujumbura est maintenant plus qu'un mauvais souvenir de la guerre civile de 1993 à 2006 qui avait causé plus de 300 000 morts ; elle est bien une réalité actuelle.

Cette nouvelle crise politique au Burundi s'inscrit dans une spirale de violence enracinée depuis plusieurs décennies dans cette région d'Afrique centrale souvent dénommée « Afrique des Grands Lacs ». Cette zone est le cadre de crises majeures et meurtrières permanentes depuis des décennies, qui ont atteint un pic avec le génocide rwandais de 1994.
Le massacre des Tutsis par les Hutus avait débouché sur la déstabilisation de la zone, et le conflit s'est cristallisé dans la région du Kivu, dans l'est de la République démocratique du Congo, à la frontière du Rwanda et du Burundi.

A l'instar de son voisin rwandais, le Burundi se caractérise par un morcellement ethnique, facteur de nombreuses tensions depuis la décolonisation. Cependant, malgré la forte dimension ethnique, on a de nouveau affaire à une crise au départ politique et à des acteurs politiques qui « ethnicisent » le conflit pour le justifier. En insistant sur le volet ethnique, ils contribuent à l'exacerbation des tensions au sein de la société. Et encore une fois, cela risque fortement de tourner au désastre et de fragiliser une région déjà très instable. En effet, les nombreuses guerres

« Environ 230 000 personnes ont fui le pays depuis avril dans un climat social très tendu »

et les mouvements de réfugiés, ainsi que la présence des mêmes ethnies dans les différents pays de la zone, ont rendu les frontières très poreuses. Et tout conflit dans cette zone a très vite tendance à se régionaliser et à impliquer les nombreux acteurs de la région, parmi lesquels les innombrables milices paramilitaires bien connues pour leur propension au massacre.

Une rapide escalade de la crise

Le retour des tensions a eu lieu dès l'annonce par le Président Nkurunziza le 25 avril 2015 de sa candidature à sa propre succession pour les élections présidentielles devant se dérouler le 26 juin. Les clauses des accords de cessez-le-feu signés à Arusha en 2000 avaient pourtant limité le nombre de mandats présidentiels à deux, et c'était bien au terme de son second mandat qu'arrivait Nkurunziza avant de se présenter aux élections. Les manifestations qui ont suivi ont mené le 13 mai à une tentative de putsch menée par l'ancien chef du service de renseignement, M. Godefroid Niyombare, avant que les putschistes n'annoncent leur reddition deux jours plus tard.

Cette tentative de coup d'État a plongé le pays dans une profonde crise politique qui s'est manifestée par de nombreuses vagues de violences et de répression par le gouvernement. La victoire anecdotique au premier tour de Pierre Nkurunziza le 23 juillet n'a fait que contribuer à accroître les tensions, qui ont atteint leur paroxysme le 11 décembre lorsque des attaques sporadiques contre plusieurs camps militaires ont conduit à une répression sanglante du régime burundais. Si les chiffres officiels ont porté le bilan à 79 morts, d'autres observateurs estiment que plus de 100 opposants au système ont trouvé la mort ce jour-là. La publication d'une image satellite par l'ONG Amnesty International le 28 janvier 2016 de charniers récemment creusés pourrait corroborer cette hypothèse.

Un génocide craint par la communauté internationale

Pour l'intellectuel burundais exilé en France David Gakunzi, il n'y a pas de doute : « Qu'on ne se trompe pas, ce qui se passe en ce moment au Burundi, c'est un génocide », affirmait-il en novembre dernier, soit même avant les massacres perpétrés en décembre dernier. De même que l'ONU avait déjà tiré la sonnette d'alarme le 10 novembre en s'alarmant d'une situation encore pire que celle qui a précédé le génocide rwandais. Encore plus grave, le jeudi 12 novembre 2015, une résolution avait été adoptée par le Conseil de Sécurité des Nations Unies à l'unanimité dans l'optique de renforcer la « présence » de l'ONU au Burundi. Cependant, à Bujumbura, le gouvernement s'était dit étonné et avait dénoncé les velléités d'ingérence des Nations Unies, affirmant sa volonté de traiter la crise au niveau national. Malgré les appels répétés du président rwandais Paul Kagame et des institutions régionales ou internationales, on se dirige actuellement et fatalement vers un point de non-retour.

Environ 230 000 personnes ont fui le pays depuis avril dans un climat social très tendu, en particulier à destination du Rwanda. A l'échelle régionale comme internationale, la situation se dégrade également puisque l'Union africaine a récemment déclaré réticence à envoyer des troupes au Burundi en raison du désaccord avec Nkurunziza, qui considère l'UA comme une « force d'invasion et d'occupation ». De plus, de nombreux bailleurs de fonds du Burundi, tels que l'Union Européenne, ont décidé d'appliquer des sanctions économiques, alors que 80 % de la population vit sous le seuil de pauvreté. A cela s'ajoute l'arrestation des deux reporters du journal Le Monde qui enquêtaient sur les évènements du 11 décembre ; ils ont été libérés un jour après, après de nombreuses pressions de la communauté internationale.

Une répétition de l'Histoire ?

Le Burundi semble alors se diriger vers un nouveau génocide dans une région déjà meurtrie, à moins que le Président Nkurunziza ne se décide rapidement à collaborer avec les instances régionales et internationales. On assiste ainsi actuellement à un effondrement du système de quotas imposés au Parlement depuis les accords d'Arusha, et ainsi à un renouvellement de la question ethnique. Si ce système de discrimination positive n'existe pas au Rwanda, on trouve tout de même de nombreuses similitudes avec la situation rwandaise il y a plus de 20 ans, comme le remarquait gravement l'ONU en novembre.

Notamment, et ce qui est d'autant plus alarmant, on retrouve dans la bouche du président du Sénat Reverien Ndirukiyo des termes qui ne sont pas sans rappeler le mot d'ordre adressé aux miliciens qui a amené le déclenchement du génocide rwandais. Alors qu'il parlait à des « chefs de quartiers », il leur avait annoncé qu'ils verraient la différence le jour où on leur dirait « travaillez ! ». Or le mot « travail » avait bien été utilisé pour désigner les massacres commis il y a de cela 20 ans.

« L'histoire ne se répète pas, mais elle rime », disait Mark Twain. Tristement, pourrions-nous rajouter.

A CHAQUE MOIS SON THÈME

(LE) BAISER AU CINÉMA

Février et sa fameuse Saint-Valentin semblaient être une bonne excuse pour parler d'amour, de sexe et de ce geste si souvent accompli devant la caméra : le baiser ! Amoureux comme amical, le baiser suppose le rapprochement des corps et le partage du cadre entre deux personnages, mais au-delà de ces personnages c'est aussi un grand moment pour tout acteur. Élégant, tendre, sauvage ou même gênant, le baiser se décline de diverses manières à l'écran et ces quelques textes chercheront à vous en donner un aperçu.

Le « moment baiser » au cinéma, c'est un peu ce moment d'explosion devant lequel je m'exalte un instant. Ce qui est sûr c'est qu'il y a un « avant » et un « après » baiser. Ce moment-là peut me faire passer de la plus grande impassibilité à une fébrilité extrême en une fraction de seconde. Pourvu que des lèvres s'effleurent, et l'esprit bascule ; alors le film change de dimension. L'image « baiser » se substitue au dialogue en proposant elle-même un discours ; elle est l'image intense du film puisqu'elle peut canaliser à elle seule une multitude de sentiments en ne montrant qu'un geste, doux ou brutal.

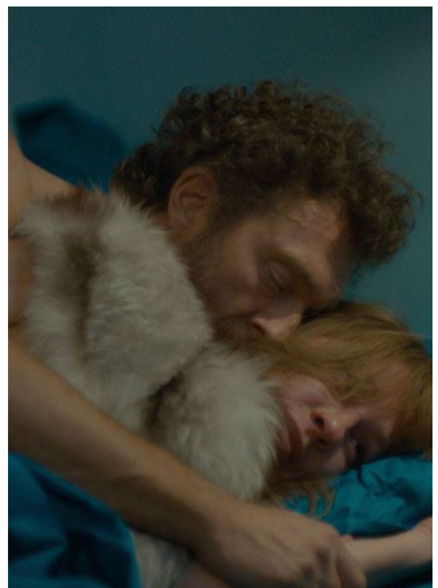
Clémence Thiard



1983 - Bac Films - Furyo



2004 - Metropolitan FilmExport - Birth




Mon Roi - Studio Canal


Mr Nobody - Pathé Distribution

Le souffle coupé, le corps crispé sur son siège. Le baiser sur écran nous transperce, il nous plonge tout entier dans l'intimité des personnages. Il est doux et innocent chez les deux jeunes adolescents Némo et Anna dans *Mr Nobody,* alors que ces deux-là cherchent à ralentir le temps afin de savourer encore un peu leur amour et remettre à plus tard l'heure de leur séparation. Mais il peut également être passionné comme dans la relation intense et destructrice qui unit Tony et Georgio dans Mon Roi de Maïween.

Alénice Legoux

Une caresse, un premier baiser, un énième, langoureux, vif ou discret, parfois même une main qui chatouille un collant ou qui défait une ceinture ; le cinéma, c'est souvent un lieu rêvé, fantasmé voire même romantique. Mais si les vrais fétichistes du cinéma, c'était les réalisateurs. Un film, un objet intriguant pour y réaliser ses plus gros fantasmes. Alors pourquoi pas sans prétention, à deux, mais entre deux femmes et pas n'importe lesquelles : Naomi Watts et Laura Harring ; un baiser avant de baiser. Et quitte à baiser, autant le faire à plusieurs. Comme le dit l'adage, plus on est de fous, plus on rit. Une règle qu'Isabelle Huppert n'oubliera pas de sitôt après une première fois à 4 dans Les Valseuses, avec Gérard Depardieu, Patrick Dewaere et Miou-Miou. Quant à nous, allons au cinéma, au moins pour un baiser.


Antoine Demière


Mullholland Drive - Universal Pictures


Les Valseuses - Pathé Distribution

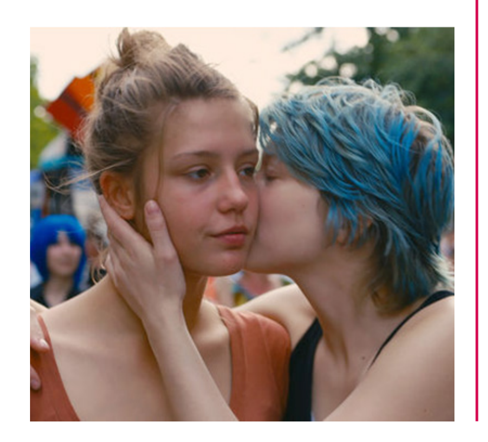
Le baiser au cinéma, ou comment porter la tension sexuelle à l'écran ? Le baiser c'est la traduction concrète et physique d'un sentiment psychologique et abstrait. Un geste, un mouvement qui nous échappe quand nous sommes pris dans un vertige de l'amour. Notre corps nous trahit et, lentement, nous plongeons paradoxalement dans l'âme de l'autre par le truchement de sa bouche. Le baiser est le symbole de l'incompréhensible tension de nos désirs. C'est à cette complexité psychologique que Lynch rend hommage dans Mullholland Drive. Si le geste sublime la pensée chez Lynch, il en est un tout autre rapport dans La Vie d'Adèle de Abdellatif Kechiche. En effet, cette œuvre fantasmagorique, le corps agit seul et annihile la pensée. Les corps se tirent et s'attirent, se font et se défont, s'enlacent et se lassent dans le lent tourbillon de la vie.

Hugo Prevel

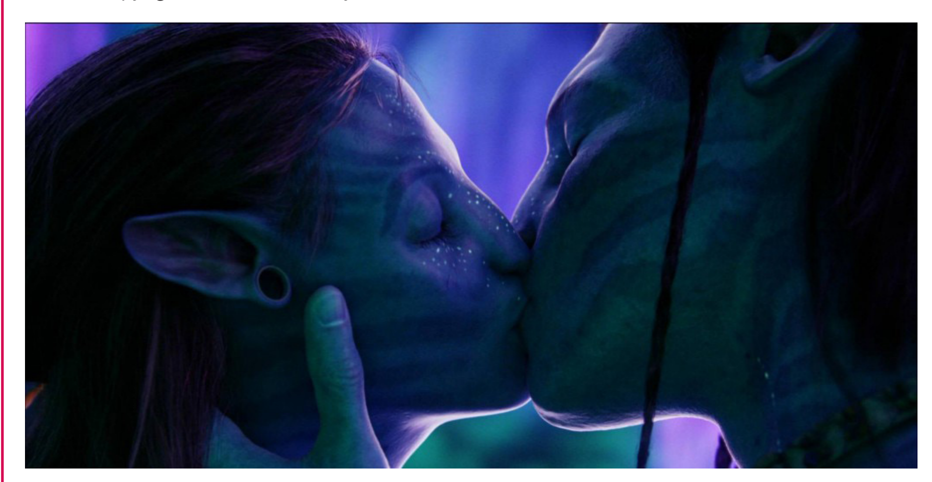
Mullholland Drive - Universal Pictures



La vie d'Adèle - Pathé Distribution



Avatar - Copyright Twentieth Century Fox France





Spider-man - Copyright Columbia TriStar Films

Le cinéma, comme tout art de la narration, est composé de codes, de passages obligés. Le baiser en est un bel exemple. Si ces codes perdurent et se consolident avec le temps, c'est bien parce qu'ils touchent à quelque chose de fondamental en nous. Pour le spectateur une relation amoureuse ne sera pas réellement fondée si elle n'est pas formalisée par une scène de baiser. Ce simple moment permet l'ancrage émotionnel du public envers l'histoire qui lui est raconté. Comme tout code narratif, on peut jouer avec, le transcender, lui donner un nouvel aspect. Que ce soit avec un visuel alternatif (à l'envers comme dans le Spiderman de Sam Raimi) ou à travers l'utilisation de technologie révolutionnaire (la performance capture pour Avatar de James Cameron) le symbolisme du baiser reste le même, celui de l'aboutissement de la relation amoureuse.

Nicolas Renaud

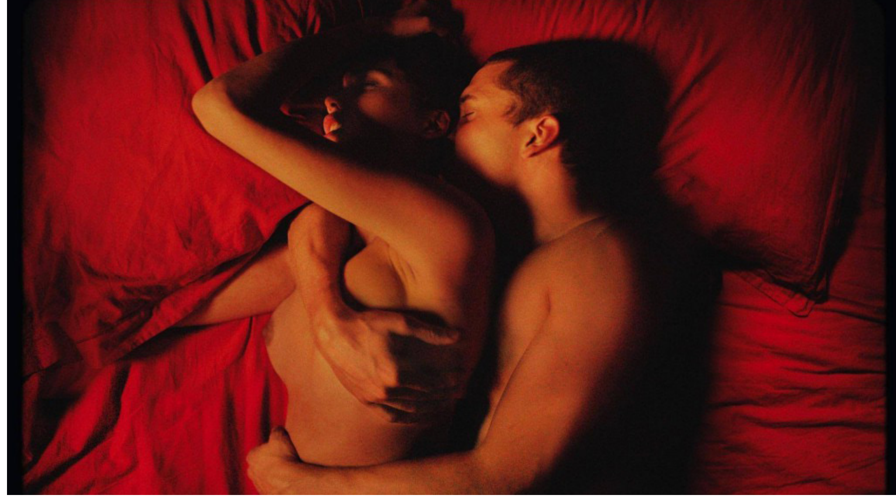
Le baiser au cinéma... celui-ci peut prendre tellement de formes et d'aspects différents. Parfois c'est celui qu'on attend, parfois, c'est celui qu'on n'attend pas, et tous deux peuvent rendre des films «mythiques» (comme par exemple la scène au devant du ponton dans Titanic). Rappelons qu'auparavant les scènes de baisers n'étaient pas ce qu'elles sont maintenant. Elles étaient même longtemps interdites aux États-Unis (soumis à la censure du code Hays), et c'est aujourd'hui que l'on peut se rendre compte de cette évolution flagrante où les scènes de sexe prennent parfois une importance majeure (je pense ici à La vie d'Adèle d'Abdellatif Kechiche et à Love de Gaspar Noé). Le baiser au cinéma est devenu presque aussi fréquents que baiser au cinéma. Mais quoi qu'il en soit ces scènes sont toujours traitées de différentes façons, surprenante ou non, et c'est ce qui fait la magie du cinéma.

Noa Coupey

Titanic - Twentieth Cenutry Fox France



Love - Wild Bunch Distribution



IBRAHIM MAALOUF
LE MUSICIEN PROLIFIQUE

Julia Coutant

Musique

En septembre dernier le très prolifique Ibrahim Maalouf sortait simultanément deux albums très différents, *Red & Black Light* et *Kalthoum*, en hommage aux femmes. Pourquoi ne pas profiter de la grisaille et du froid de février pour se replonger dans ces deux opus qui ont de quoi séduire un large public grâce à une diversité toujours mélodique ?

Dans l'album *Red & Black light*, Ibrahim Maalouf mêle son jazz à des sonorités presque électro, qui donnent à l'opus un son assez pop, parfois presque cosmique et moderne, en hommage « aux femmes d'aujourd'hui. » Même si le format est plutôt court avec seulement huit titres, ces derniers sont assez fournis en terme de sonorités. Elephant's tooth captive avec des harmonies qui s'enchainent au fil des changements de rythme. Le titre suivant, éponyme de l'album, est juste envoûtant et hypnotique. Escape offre une ligne mélodique pour la trompette aux accents orientaux. Pour finir l'album, l'artiste nous livre même une reprise lancinante du titre *Who run the world (girls)* de Queen B. Même si on a des chouchous comme *Essentielles, Improbable* et *Red & black light,* tous les titres séduisent par les mélodies innovantes et éclectiques qui sur chaque fin quand le son explose, emportent celui ou celle qui écoute. En résumé ? Du bon, du très bon, accessible même à ceux qui pourraient être rebutés au premier abord par un album entièrement jazzy.

Kalthoum quant à lui a été composé et réalisé en hommage à la grande cantatrice égyptienne Oum Kalthoum qui a bercé Ibrahim Maalouf. Cet album, qui traduit la chanson *Alf Leila Wa Leila*, s'inscrit dans un jazz plus traditionnel et offre de belles nuances. Chacun des titres met en valeur la trompette grâce à l'accompagnement délicat du piano, du saxophone et de la batterie. Le morceau *Introduction* inaugure l'album de manière très positive par un beau solo de piano avant que ce dernier ne soit rattrapé par le reste des instruments, entre puissance et délicatesse. Ouverture II propose à l'auditeur un morceau énergique avec un jeu d'entremêlement, presque de conversation, entre les instruments qui se répondent. *Movement I* est un titre quant à lui plus lancinant, lent avec une trompette en majesté. *Movement II* fonctionne grâce à son jeu de répétitions et de successions de phrases musicales presque espiègles. Chaque morceau propose donc un univers différent avec des variations perpétuelles de rythme, ce qui donne un rendu assez éclectique.

En définitive Ibrahim Maalouf, qui avait remporté une Victoire de la Musique en 2014, propose deux albums très différents qui peuvent plaire à des publics aux préférences musicales diverses. Néanmoins, le musicien montre encore une fois sa maîtrise artistique et son talent. A travers son approche originale et contemporaine, il permet un peu plus à chaque album de faire connaitre un savoir-faire peu connu par le plus grand nombre, pour notre plus grand plaisir.



Jp Carousel

Musique

SASHA FROLOVA/ AQUA AEROBIKA : OVNI ENTRE POP MUSIC ET ART

Lisa Tigri

Ce mois-ci, une découverte intrigante est apparue dans mon téléviseur. Impossible de savoir si c'était un personnage réel ou non. J'ai l'honneur de vous présenter Aqua Aerobika, de son vrai nom Sasha Frolova, une artiste russe d'une trentaine d'années.

Bien décidée à changer les esprits de son pays conservateur, elle s'est créé un personnage surnaturel, tout de latex vêtu. Une matière qu'elle trouve joyeuse et qu'elle n'hésite pas à détourner sous toutes les formes possibles et inimaginables : de la sculpture tordue au micro en forme de rouge à lèvres. On peut retrouver toute son œuvre en galerie d'art ou dans les magazines.

Ce drôle de personnage ne s'arrête pas là. Devant vous se tient la gagnante de l'Alternative Miss World Contest, une sorte de concours Miss Monde un peu à part. Un concours qui a lieu tous les ans à Londres, et qui réunit, habituellement, la scène transgenre. Ce qui diffère des concours de beauté traditionnels est l'état d'esprit des candidats no limit. On peut dire que son corps enduit d'huile n'a pas laissé les Anglais indifférents.

En plus de sculpter le latex, elle le met en scène lors de performances ou dans ses clips. Comment ne pas être perplexe à la vue de ces derniers ? Vous ressentez comme une légère impression d'avoir pris toute sorte de drogue ? C'est normal. Ici, on retrouve des influences japonaises dans tout le clip, pas seulement au niveau de la musique mais aussi au niveau de certains personnages (comme le martien entre le vert et le bleu rappelant étrangement le personnage de Boo dans DragonBall Z…mais en vert). D'ailleurs, il n'apparaît pas que dans le clip. Ci-dessous, vous pouvez le voir autour d'une étrange sculpture en latex. C'est une performance de l'artiste qui a eu lieu à Saint Pétersbourg. Cette fois-ci, l'ambiance paraît plutôt ancré dans un délire spatial que dans le monde pop/coloré de ses clips. Par exemple, celui d'IceCream, aux paroles profondes, reprend plusieurs codes connus de la pop culture. Niveau visuel, on retrouve les personnages au milieu de mandalas et d'animations graphiques. Entre trip LSD et migraine, de quoi saturer tous vos sens.

En Russie, très peu de gens la connaissent. C'est un peu le genre de personnage que nos amis russes ont du mal à accepter. La frontière entre l'innocence enfantine et le fantasme sexuel est trop fine pour eux, elle est à bannir. Les gens ne voient, selon elle, que la connotation sexuelle de son art. Comme la plupart des artistes russes, Sasha Frolova est contrainte d'exercer son art dans la confidentialité, même si son souhait profond est de sauver le monde.

« Les artistes sont les super-héros d'aujourd'hui, ils doivent être surnaturels. »

De mon côté, je suis plutôt d'accord pour que cette nouvelle super héroïne, aux mêmes cheveux que la team Rocket, sauve le monde. Reste à savoir quand est-ce qu'elle investira nos musées. En attendant, on peut toujours se trémousser sur IceCream.

« Les artistes sont les super-héros d'aujourd'hui, ils doivent être surnaturels. »


Clip IceCream


SASHA FROLOVA 2016

Art

MARKETING HOLLYWOODIEN: LE RÉVEIL DU DOUDOU

Nicolas Renaud

L'année 2015 marque un tournant dans la production hollywoodienne et dans ses techniques de marketing. Les sagas *Jurassic Park, Terminator* et surtout *Star Wars* font leur grand retour. Mais le plus notable est que toutes trois font l'objet d'une promotion guidée par le même sentiment : la nostalgie. Et si cette odeur de naphtaline conditionnait le public à adhérer au film avant même sa sortie ? Dans ce domaine *Star Wars : le Réveil de la Force* pourrait bien être un cas d'école.

A la veille du rachat de Lucasfilm par Disney la grande majorité du public s'était résignée à ne plus attendre grand chose de *Star Wars*, préférant se repasser en boucle la trilogie originelle. Et pour cause, déçus par la prélogie, les fans ne rataient pas une occasion pour lyncher en place publique George Lucas, l'homme qui les avait trahis. On ne peut pas dire que le rachat pour 4 milliards de dollars, le 30 octobre 2012, n'ait pu arranger les choses. Pour beaucoup c'était le signe ultime d'un univers définitivement en déroute artistique. Alors que Lucasfilm avait été créé en 1971 comme un eldorado indépendant pour les artistes, voilà qu'il se fait avaler par le symbole de la grande usine hollywoodienne. Mais quelque mois plus tard, fin janvier 2013, l'annonce de J.J Abrams à la tête du septième opus a commencé à susciter de l'intérêt chez une petite partie du public. L'homme derrière les deux derniers *Star Trek* apparaissait pour eux comme un gage de qualité.

Les choses se sont accélérées rapidement grâce à plusieurs coups de marketing habilement parsemés dans le temps, de manière à ne laisser aucune semaine dépourvue d'actualité. Notez plutôt : sur le site allocine.fr on recense à l'heure actuelle 450 articles sur ce film, contre 240 pour The Avengers 2, 180 pour Jurassic World, 135 pour Cinquante nuances de Grey et 90 pour Mission impossible : Rogue Nation. On nous annonce le retour des acteurs principaux, chouchous du grand public, du scénariste de l'*épisode V* et *VI*, Lawrence Kasdan. Les différents clips publicitaires mettent subtilement en avant le délaissement des fonds verts pour privilégier les maquettes, les décors naturels et les animatronics (des créatures robotisées). Désormais le signal envoyé aux fans est clair : on promet de revenir aux sources en oubliant les douloureux souvenirs de la prélogie. Tout ce que les fans de la première heure conspuaient est retenu consciencieusement par le studio. Le but est de les brosser dans le



Lucasfilm

sens du poil pour les faire revenir au Temple. J.J Abrams a même indiqué qu'il voulait filmer le squelette de Jar Jar Binks, symbole de la prélogie, pour venger les fans. On retrouve cette même volonté négationniste avec *Jurassic World* et *Terminator Genisys*. Les suites aux films originaux que le public a majoritairement détestées sont supprimées purement et simplement de la chronologie, comme si elles n'avaient jamais existé.

Mais lorsque l'on prolonge une saga, il est normal d'afficher des références aux précédents films pour assurer la cohérence de l'univers, non ? Pas forcément. 2015 marque également un autre retour des années 80 : Mad Max. Or essayez de trouver des coups de coude faits au spectateur. Vous n'en trouverez pas. Preuve que l'on peut tout à fait reprendre un univers préexistant, sans devoir à tout prix titiller la fibre nostalgique, et sans pour autant être une hérésie.

Une autre preuve démontre un public de masse aveuglé par la campagne marketing : le box-office. Tous les films qui sont traités de la sorte ont un démarrage tonitruant, brisent de nombreux records puis, plus rien. La courbe s'essouffle rapidement. On nous avez dit et répété avec insistance (qui ça d'ailleurs, les journalistes ou le studio derrière eux ?) que Star Wars devait pratiquement battre Avatar à la tête du podium. Il n'en sera rien, ce *Star Wars* restera loin derrière, et encore plus lorsque l'on prend en compte l'inflation du dollar. D'ailleurs si ce n'était pas le cas, pourquoi les affiches se remWettent-elles à pulluler dans nos villes ? Ce n'est pas innocent si le succès d'*Avatar* a quant à lui perduré avec le temps. Contrairement à ce que l'on a tendance à croire, son démarrage aux Etats-Unis a été tout juste correct. C'est grâce au bouche-à-oreille qui a suivi que le score final a pu être accompli et non à une pulsion aveugle et infondée du public.

Les thèses de Sigmund Freud ont été une influence déterminante dans le travail du psychanalyste et inventeur du marketing moderne, Ernest Dichter. Ce dernier a démontré que les raisons réelles de la consommation s'enracinaient dans des sentiments et des désirs inconscients. C'est ce qu'il appelait le « Moi secret » du consommateur américain. Ainsi, en faisant vibrer le hochet nostalgique, la réflexion rationnelle, qui représente une barrière à la consommation, est paralysée. On fait sentir l'odeur de la naphtaline aux fans pour leur rappeler leurs souvenirs de jeunesse. L'envie de revivre son enfance ou son adolescence idéalisée fait partie des désirs inconscients de chaque individu. On promet donc au public qu'il va retrouver son doudou tel qu'il l'a laissé. Une fois le public atteint, une partie de celui-ci perd sa faculté de discernement rationnel. Il ne veut plus qu'une chose, sans vraiment pouvoir expliquer pourquoi, voir le film immédiatement. Par le seul retentissement du thème musical et de l'apparition in extremis de Han Solo et Chewbacca dans la bande-annonce (plus de 80 millions de vues) une certaine majorité du public a l'air d'avoir d'ores et déjà rallié la cause. On a même la sensation que beaucoup sont prêts à aimer le film avant même de l'avoir vu. Bien sûr, *Star Wars* n'a pas le monopole de cette douce mélodie nostalgique. Les bandes-annonces de *Jurassic World* et *Terminator Genisys* étaient également imbibées des thèmes musicaux et de plans copiés à l'identique des premiers opus.

Comme le film en lui-même prolonge cette odeur d'enfance perdue, certains spectateurs se retrouvent vite incapables de former une critique fondée sur des éléments objectifs, détachés de ce sentiment inconscient de la nostalgie. Ils préfèrent se persuader d'avoir pris du plaisir d'une manière ou d'une autre. Car admettre objectivement que le film est mauvais, c'est rompre par la même occasion avec notre enfance et constater qu'elle est belle et bien révolue, que rien ne pourra nous la rendre. Et pour cause, pour une frange du public visé cette impression fragile est très vite détruite par des éléments rationnels, tels que l'écriture scénaristique ou la mise en scène.

L'ÉPOPÉE FINNOISE : LE KALEVALA

Que ce soit par le biais d'un vieux numéro de Picsou, relique d'enfance, ou bien pour avoir fréquenté de près la source mythologique du Seigneur des anneaux de Tolkien, ou bien encore grâce à votre passion dévorante pour la culture Finnoise, vous êtes probablement déjà un peu familier avec l'épopée intitulée *Le Kalevala.*

La quête des origines finnoises

La noblesse d'une patrie n'émane-t-elle pas d'un écrit fondateur, rassemblant la matière d'un même peuple, unifiant les dialectes et flottant comme un étendard pour valoriser une culture particulière ? C'est du moins ce que pensaient la plupart des lettrés du XIXème, tout à leur nationalisme naissant, cherchant par là une identité clairement définie, se construisant souvent en regard des autres mais tournant toujours leurs regards vers le folklore populaire. On se souvient entre autres des frères Grimm et de leur compère Masäus, qui en Allemagne, cherchaient leur propre source en ce début de siècle et bien voici que dans les terres glacées de Russie, s'étendant de l'Oural à la Finlande, tout en passant par la Laponie, plusieurs autres trouveurs s'aventurèrent sur les routes désertées pour chercher au fond des campagnes, les runot, soit les chants fantastiques du grand nord qui n'avaient été que vaguement répertoriés au XVIIIème par Porthan et Topelius.

Cette quête des origines fut encore plus vivement aiguillonnée par la situation politique d'alors, la Finlande sortant d'une invasion de la Suède et devenant tout juste Russe.

Parmi ces quêteurs passionnés, le journaliste, philologue et professeur d'histoire Reinhold von Becker alors en poste à l'académie Turku et spécialiste des mythes finnois, fut celui qui donna l'envie au jeune Elias Lönnrot (le futur père du Kalevala), venu faire des études de médecine à l'université d'Abo1, de se plonger plus avant dans ces vestiges et d'aller en parallèle de ses études, récolter la matière première et presque oubliée de ces mythes. Recueillant d'abord des chansons populaires, Lönnrot composa quatre livres intitulés Kantele, de 1829 à 1831. Le succès ne fut pas au rendez-vous, la Finlande d'alors étant plus encline au christianisme qu'aux contes païens punis en ce temps par les ecclésiastes. C'est aussi pour cette raison qu'Elias Lönnrot prit le parti de se déguiser en paysan lors de ses voyages suivants, afin de gagner plus facilement la confiance des ruraux. Admirant la démarche du Kantele, plusieurs jeunes décidèrent de créer La Société de littérature Finnoise en 1831, ayant pour but d'encourager la littérature finlandaise, de préserver le finnois en en faisant la langue nationale et surtout, d'instruire le peuple. Elias Lönnrot en fut son premier secrétaire.

Le Kalevala, une épopée construite

Repartant sur les routes de la Carélie (ancienne province de l'est de la Finlande) en 1831, Lönnrot a alors une conviction : il existe une épopée dont l'unité a été brisé et qu'il lui convient de restituer avec les témoignages des derniers bardes. Or, on le sait maintenant, nulle épopée en tant que telle n'existait en Finlande et les fragments réunis par Lönnrot selon une manière peu scientifique -il ne modifiait pas les récitations des bardes mais construisait autour des histoires, des vers d'accroche, voir en inventait des pendants pour qu'un semblant logique en découle-n'étaient que des témoignages

Littérature

Cinéma

insulaires d'une mythologie païenne sans prétentions, aucune généalogie n'ayant été réellement élaborée comme c'était néanmoins le cas pour les grands exemples grecs de l'épopée, soit l'Odyssée ou bien l'Iliade. Le travail de recoupement de Lönnrot dura ainsi environ quatre ans. La première version du Kalevala, qui était un poème intitulé Runokokous Väinämöisesta (5 050 vers) devait être publié par la Société de littérature finnoise mais grâce à un retard, Lönnrot pu retoucher son écrit et livra 12 100 vers pour un ouvrage ré-intitulé Le Kalevala, qui fut publié le 28 février 1835. La version finale de cette épopée ne parut néanmoins qu'en 1949 avec un ouvrage augmenté de plus de 60 runot et comptant désormais 22 800 vers. C'est cette version admirablement traduite par Jean-Louis Perret qui nous est parvenue en France aux éditions Honoré Champion.

Un cycle de héros païens qui s'efface devant le christianisme

Ce cycle long (666 pages dans l'édition française), s'articule autour de l'histoire de cinq personnages principaux : le barde Väinämöinen, l'impétueux Joukahainen, le guerrier et séducteur Lemminkëinen, le forgeron Illmärinen et l'orphelin Kullervö. Mais avant de suivre leurs péripéties respectives, le narrateur de ce poème épique présente les deux éléments fondateurs du monde, soit l'Eau et le Ciel, qui lui-même a une fille nommé Illmatar la vierge (les éléments naturels sont des personnages de premier plan). C'est d'Illmatar que naîtra Väinämöinen, qu'Elias Lönnrot qualifie de « premier homme » tandis que jadis, on le considérait comme une divinité de la mer à part entière. Accentuant son caractère humain, l'auteur en fait une figure admirable, à mi-chemin entre le sage chaman, issu de la tradition primitive religieuse de la Finlande antique, et l'homme de chair, le mortel héroïque qui accompagné de son kantele –cythare aussi appellée kannel- (en)chante le monde.

Marquant profondément la littérature, cette figure du barde magicien fut reprise notamment par Tolkien dans Le Seigneur des Anneaux sous le personnage de Tom Bombadil, qui précéda lui-même la venue des hommes et qui est qualifié comme étant « le plus ancien et le sans père »2 . Dans le Kalevala, la venue de Väinämöinen succède à la création des différentes terres, des cours d'eau, des gouffres et des récifs suite à l'explosion d'un oeuf. Il incarne celui capable de maîtriser les éléments naturels, les transformant à son bon plaisir grâce au recours à des formules poétiques, des fameux runot, que lui envient la plupart des héros. Cette symbiose ultime avec l'élément naturel marque l'une des principales quêtes des héros païens dans cette épopée, à l'image du jeune lapon Joukahainen qui s'en vient défier Vaïnämöinen, persuadé qu'il maîtrise mieux que lui les chants magiques. La beauté de ce poème s'illustre pleinement dans ces joutes verbales, supplantant de loin les affrontements guerriers. Ceci dénote des héros entièrement tournés vers la nature, puisant en elle leurs forces respectives, ce qui fait d'eux des incarnations de l'ancienne religion, religion se heurtant au christianisme grandissant comme l'annonce la naissance d'un ultime personnage, innommé, mais qui entraîne la disparition du vieux sage Väinämöien et des croyances païennes par la même occasion. En somme, cette épopée établit un lien subtil entre la mémoire de mythes remontant parfois au XIIIème siècle ainsi qu'avec les modifications culturelles et religieuses de son propre siècle d'écriture, soit le XIXème.

De la rigueur scientifique à celle littéraire

Concernant la maestria littéraire, l'on ne peut que saluer l'effort d'Elias Lönnrot pour avoir lui-même ciselé avec précision son poème, qui bien que n'ayant aucune rime en fin de vers -car la rime dans le système littéraire finnois n'existe pas- a tout de même relevé le défi de l'allitération dans de nombreux vers. Correspondant esthétiquement à la rime, l'allitération est la reprise d'une consonne particulière dans les mots d'une même phrase, créant un effet sonore venant insuffler plus de force au discours. De même, tout le Kelavala repose sur une trame de quatre trochés (syllabe longue suivie d'une courte) formant huit syllabes au total pour chaque vers. Cette mesure qui était à l'époque le mètre unique de la littérature populaire, place le Kalevala comme une véritable épopée, soit comme un récit émanant de la langue du peuple et clamant les splendeurs de héros plus ou moins vraisemblables. Néanmoins, longtemps le statut d'épopée fut interdit à ce poème, d'aucuns jugeant que nul fil conducteur ne soutenait réellement l'enchâssement d'épisodes réunis par le médecin itinérant.

Autre fait hautement intéressant dans cet écrit ciment de l'unité finnoise, le traitement des personnages féminins. Présentées de prime abord tels des êtres passifs et au service des hommes, les femmes se révèlent être celles autour desquelles se cristallisent presque toutes les intrigues, qu'elles soit amantes, promises ou bien mères. Elles conseillent, punissent et affrontent fièrement les échecs de ceux qu'elles aiment mais peuvent aussi échapper totalement à la puissance patriarcale, n'hésitant pas à se défaire de la vie comme signe de rébellion ultime. Car il ne faut pas oublier que le Kalevala est une oeuvre poétique, certes, mais c'est aussi une oeuvre qui peut-être violente, où tous les mots savamment mis en résonance -du moins dans la traduction de Jean-Louis Perret- assènent au lecteur de notre siècle, une idée de la puissance de ces récits, autrefois chantés par les bardes.

Cette violence se retrouve de même épisodiquement dans les périples des héros, qui se doivent d'accomplir des exploits pour prouver leur valeur et qui bien souvent, manquent de franchir le monde de l'au-delà, appelé tour à tour Tuonela ou bien Manala. Relativement flou dans les descriptions des lieux, aucune correspondance géographique ne pourrait néanmoins être établie avec quelques parties de la Finlande ou avec d'autres pays scandinaves. N'en sont restés que deux territoires imaginaires clairement définis où résident les protagonistes, soit d'un côté le Pohjola, contrée brumeuse et régie par des femmes et lui faisant face, le Kalevala aussi appelé terre des héros. Le principal lien entre ces contrées étant bien évidemment les mariages entre leurs habitants respectifs mais aussi la possession du Sampo, un objet magique ressemblant à un moulin et apportant richesse et abondance à qui le possède et pour lequel s'affrontent ces deux puissances.

Poème fleuve révérant les forces naturelles et les anciennes croyances, le Kalevala désormais mondialement connu, est l'un des plus bel exemples de la littérature finnoise et scandinave qui offre au lecteur une oeuvre exigeante. Ces divers épisodes n'auront pas manqué d'inspirer de nombreux autres artistes, comme ce fut le cas pour le compositeur de musique classique Jean Sibelius, qui s'inspirant des aventures de Lemminkäinen, composa quatre pièces symphoniques, dont l'une intitulée The swan of tuonela inspira le peintre Ben Garisson pour sa toile éponyme.



Nikolai Kochergin

1. Elias Lönrrot étant issu d'une famille pauvre de tailleur, il fut obligé de faire une tournée de mendicité puis de prendre un travail à temps partiel, premièrement de précepteur -c'est là qu'il rencontra Von Becker- et ensuite d'aide apothicaire, ce qui le contraignait à travailler nuit et jour pour réussir. Le Kalevala, préface de Jean-Louis Perret, éd. Honoré Champion, coll. Champion Classiques, 2009.

2.Dictionnaire Tolkien, dirigé par Vincent Ferré, coll. CNRS dictionnaire, 2012. Article Le Kalevala p.327.

JIMI NOWAS
LE GRAFFEUR REBELLE DEVENU RAISONNABLE

Marie-Madeleine Remoleur & Amélie Coispel

A la Maison pour tous André-Chamson de Montpellier, Jimi Nowas expose ses toiles. Une manière de poursuivre son art autrement, en plus de ses graffitis dans les rues montpelliéraines. Pour sa première édition, le festival « Art 2 rue » fait la part belle aux cultures urbaines. L'artiste partage le lieu avec un public scolaire, d'à peine son âge lorsqu'il a commencé.

A 35 ans, Jimi Nowas a 25 ans de carrière derrière lui. « Déjà au collège, je faisais des lettrages sur mon cahier de texte », sourit-il. Sous l'influence de ses aînés, élèves de troisième, ses esquisses deviennent des graffitis. Les pages de ses cahiers deviennent soudainement trop étroites. Il choisit alors de s'exporter sur les murs de la ville. C'est la naissance de HONK.

Il est âgé de 12 ans lorsqu'il trouve son pseudonyme. A cette époque, il est inspiré par des auteurs de bande dessinée comme Bilal, Vaughn Bodé ou Manara. Il part alors à la recherche de « son trait ». La pochette d'album de Bad de Michael Jackson et le magazine 1tox, dédié aux cultures de la rue, sont autant d'influence pour le jeune artiste.

Mais le temps passe et HONK se lasse. Il devient plus sérieux et souhaite « vivre bien dans la société ». Il décide de laisser les peintures illégales à ses confrères pour se tourner vers « un travail plus mature ». Fort de ses relations dans le milieu, notamment des artistes locaux (Spleen), il entame des collaborations avec des rappeurs américains (Inspectah Deck des Wu Tang) et réalise leurs pochettes d'album. C'est la renaissance pour Jimi Nowas.

Désormais père de famille, il préfère les toiles aux murs. Toujours à la recherche de nouveauté, il évoque aujourd'hui son projet de bande dessinée, « et chaque tome serait associé à de la musique ». Si l'aspect Comics le séduit, il reste terre-à-terre. Pour lui, pas question de créer des univers fantastiques ! « Je veux des histoires vraies, urbaines ».

Le trait au gré des rues

Jimi Nowas a évolué au rythme de l'évolution de sa ville. Cité du rock'n'roll, Montpellier a été bercée par une influence punk

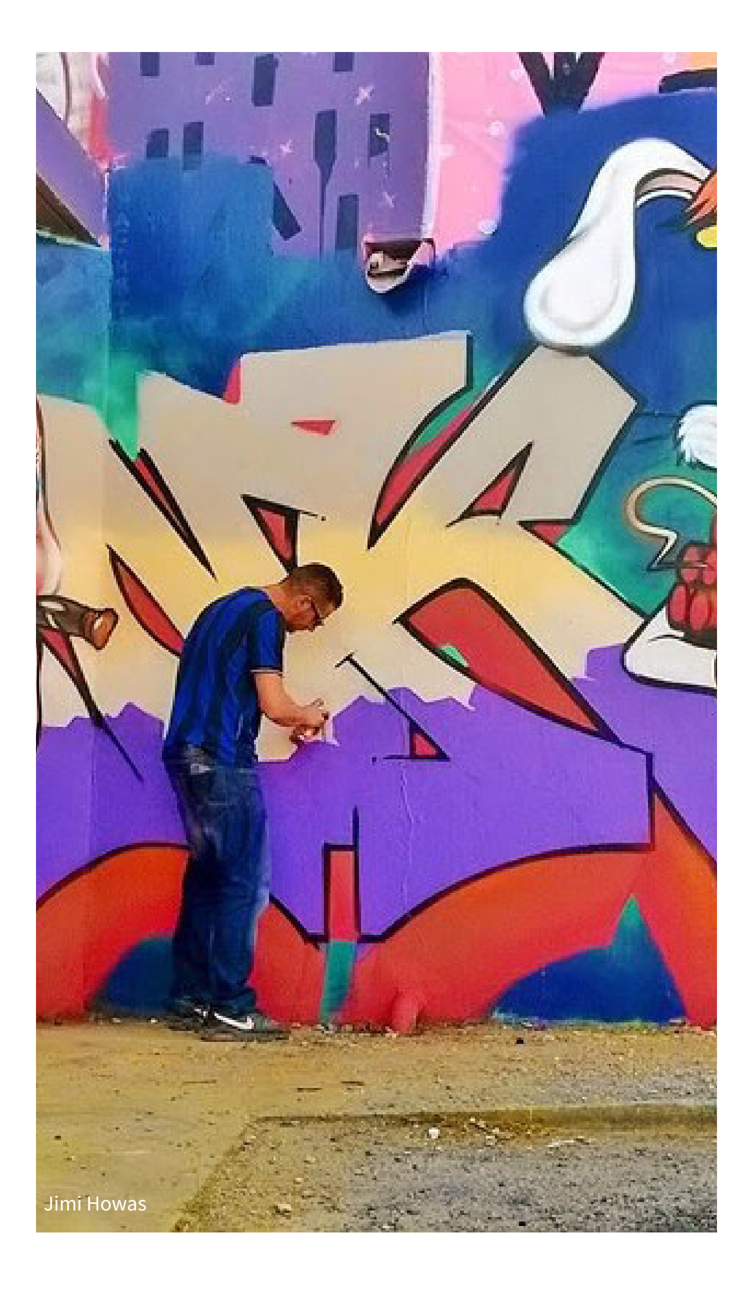
contestataire. Dans les années 1980, elle subit l'influence d'un mouvement hip-hop qui inspirera les nouvelles générations. Cet esprit contestataire underground sera à l'origine d'une ébullition artistique dans les rues de Montpellier. Il se souvient de certains moments dangereux, passés à tagguer dans le Verdanson : « Il valait mieux avoir une batte sur soi ».

Témoin de la métamorphose de Montpellier ces trente dernières années, Jimi Nowas a pu voir le rôle du graffeur évoluer dans la société. Les artistes de rue se retrouvent aujourd'hui dans deux catégories distinctes unies par la volonté de faire passer un message. « Il y a les graffeurs de rue et les street-artistes, plus rangés ». S'il a mis de côté sa personnalité d'artiste rebelle, il avoue « avoir le cul entre deux chaises ». « Je n'oublie pas d'où je viens », ajoute-t-il.

« Une ville sans tag ni rébellion est une ville muette »

Entre la façon de faire des graffeurs des années 1980 et ceux du XXIe, la différence est visible. « A mon époque, une bombe aérosol était précieuse. On ne l'utilisait pas n'importe comment ». Il regrette la surconsommation des bombes vidées à outrance, telles des armes artistiques, disponibles à profusion. Pour l'artiste montpelliérain, ce qui pose parfois problème aujourd'hui dans ce milieu artistique, c'est le manque d'authenticité. « Quand j'ai commencé, les gens respectaient les tags des artistes, raconte-t-il. Aujourd'hui, leur durée de vie est plus courte. Même quand ce sont ceux des grands artistes, ils finissent par disparaître ou par être recouverts. »

« Les artistes de rue se retrouvent aujourd'hui dans deux catégories distinctes unies par la volonté de faire passer un message. « Il y a les graffeurs de rue et les street-artistes, plus rangés ». »


Jimi Howas

LA HAUTE-COUTURE EUROPÉENNE S'OUVRE À LA CULTURE ARABE

Louise Des Places

Après la conquête du marché asiatique, les marques de luxe semblent se tourner de plus en plus vers le marché moyen-oriental, un marché trop souvent délaissé par les grands de la mode européenne, en adaptant leurs collections à leurs nouveaux clients.

Cette ouverture fait résonance au géant suédois H&M qui a engagé Mariah Idriss comme première modèle portant le hijab ; ou encore Uniqlo qui propose une collection dédiée aux femmes musulmanes en s'unissant à la bloggeuse anglaise Hana Tajima.

Un pas de plus vers l'égalité ?

En 2014, le créateur Stefano Gabbana, du duo créatif Dolce & Gabbana, avait déclaré au journal moyen-oriental The National, vouloir lancer des collections limitées pour ses clientes des Émirats arabes unis, et répondre à une demande grandissante. « Les musulmans représentent 22% de la population [mondiale] et leurs exigences vestimentaires sont trop souvent délaissées par les grandes maisons de couture et de prêt-à-porter européennes » justifie-t-il.

Promesse tenue. En lançant sa collection printemps/été ainsi que sa première collection de hijabs (voile cachant les cheveux) et abayas (robe longue, assez ample) le mois dernier, la marque italienne prouve une fois de plus que les vêtements traditionnels de la femme musulmane doivent avoir une place à part entière dans l'industrie de la mode et ne plus rester à l'écart.

Cette collection est pour toutes les femmes musulmanes qui souhaitent s'habiller modestement, avec des couleurs neutres (le noir et le beige), tout en restant fidèle à l'esprit Dolce & Gabbana avec des pièces en dentelle, des broderies, des imprimés cachemire et des motifs végétaux comme des marguerites, des roses et des citrons.

En 2015, des marques comme Tommy Hilfiger, Oscar de la Renta ou Mango avaient également présenté des collections dédiées aux femmes musulmanes. Cette nouvelle collection printemps/été 2016 célèbre la « grâce et la beauté des merveilleuses femmes d'Arabie », et on espère que les autres marques suivront.

Uniqlo



H&M

NO LAND'S SONG
UNE ODYSSÉE MUSICALE FÉMINISTE

Depuis la révolution islamique de 1979, les femmes iraniennes n'ont pas le droit de chanter en public en solo et lorsque l'audience est en partie composée d'hommes. Aussi improbable qu'elle puisse paraître, cette loi toujours en vigueur est le reflet d'une société inégalitaire au sein de laquelle la femme tient une place minoritaire. Le documentaire *No Land's Song* sorti en 2014 retrace le combat mené par la jeune compositrice iranienne Sara Najafi afin d'organiser un concert officiel pour des chanteuses solistes.

C'était ce jeudi 28 janvier. Après une visite en Italie au cours de laquelle il a notamment rencontré le Pape François, le président de la République iranienne Hassan Rohani s'est rendu en France pour poursuivre sa tournée européenne. Sa venue représente des enjeux diplomatiques et économiques majeurs, notamment à la suite de l'annonce de l'achat de 114 Airbus par le gouvernement iranien. Ce succès diplomatique a cependant été entaché par de nombreuses polémiques autour de son arrivée à Paris au travers des nombreuses critiques émises par les défenseurs des droits de l'Homme, et parallèlement, des droits des femmes au sein de la société iranienne.

La photo à 99 % masculine du président iranien entouré de membres du Medef a provoqué un tollé sur Internet, même si elle souligne également un problème structurel de parité au sein du Medef. A cela s'ajoute la simulation de pendaison organisée par le collectif des Femen sur une passerelle à proximité de la Tour Eiffel, une manière d'accueillir le président afin qu'il se sente « comme à la maison », rappelant que plus 800 ennemis du régime ont été pendus en 2015. Parmi ces contestataires du régime figurent de nombreuses féministes qui militent pour l'émancipation de la femme, dans un pays où le Parlement a autorisé en octobre 2013 les pères à se marier avec leur fille adoptive dès qu'elles atteignent l'âge de 13 ans.

Un documentaire subversif au secours de la condition féminine

La place des femmes dans la République islamique d'Iran est une question problématique depuis l'arrivée au pouvoir de l'Ayatollah Khomeiny en 1979 à la suite de la révolution islamique qui a provoqué la destitution du Shah. Elles ont toutes vu émerger une privation progressive de leurs libertés, justifiées par une volonté de les protéger de la « décadence occidentale », à commencer par l'interdiction de chanter en solo devant un public mixte. C'est autour de cette interdiction et du souhait de changer la situation des femmes iraniennes au travers de la musique que s'est axé le combat de Sara Najafi.

Documentaire réalisé par le frère de Sara Najafi, Ayat Najafi, *No Land's Song* est une odyssée musicale mêlée à des revendications pour l'émancipation de la femme dans la société iranienne. Il a été diffusé lors du Festival International du Film sur les Droits de l'Homme de Toulouse organisé en janvier dernier. C'est un défi subversif et provocateur que Sara a décidé de se lancer au cours de la révolution verte de 2009 aussi appelée « révolution Twitter ». Elle est survenue à la suite des élections présidentielles en protestation à la réélection du président conservateur Mahmoud Ahmadinejad. Cette considérable contestation s'est caractérisée par une violente répression et une censure impressionnante, en particulier des réseaux sociaux. C'est donc à la suite de ces événements que Sara Najafi a commencé à imaginer ce projet alors impensable : organiser un concert officiel pour des femmes solistes en Iran. S'est alors engagé un long combat contre la censure et l'arbitraire du régime iranien.


Jour2fête

Une critique acerbe de la censure et de l'obscurantisme religieux

No Land's Song filme la lutte de Sara Najafi afin d'aboutir à l'organisation d'un concert de femmes en Iran, de ses réunions régulières avec la délégation de la musique du ministère de la Culture et de la Guidance Islamique à son entrevue avec un érudit religieux, en passant par les divers moments de sa vie privée avec ses amies iraniennes qui l'accompagnent dans son engagement.

Ce documentaire permet de saisir toute la censure et l'arbitraire du gouvernement iranien qui vont entraver l'organisation de ce projet, et on en vient à s'amuser tant certaines explications du ministère de la Culture et de la Guidance Islamique peuvent paraître risibles tant elles sont injustifiées.

D'un autre côté, l'explication que l'érudit religieux donne à Sara sur la raison de l'interdiction faite aux femmes de chanter publiquement, aussi surréaliste qu'elle puisse être, illustre bien les moeurs actuelles d'une frange ultra religieuse de la société à l'influence encore considérable. Selon lui, Dieu a dit que « la fréquence de la voix de la femme ne doit pas dépasser une certaine limite ». Aussi ridicule que cela puisse nous paraître, c'est pourtant la principale justification de cette interdiction : le chant des femmes peut provoquer du plaisir, et leur interdire de chanter devant des hommes, c'est une manière de les protéger.

Les femmes peuvent donc chanter seules, mais pas devant des hommes. La mise en parallèle de la sphère publique et de la sphère privée est un autre point fort de ce projet qui décrit à merveille différents aspects de la société iranienne. D'un côté, il montre la conception que des femmes iraniennes venant de l'élite culturelle ont de leur propre condition au travers des nombreuses conversations qu'ont Sara et ses amies. Et d'autre part, il fait volontairement contraster les discours progressistes de ses protagonistes avec l'archaïsme de la pensée imposée par le gouvernement. Cette critique de la censure et de l'obscurantisme religieux défendu par certains théologiens lui confère une dimension politique qui s'articule parfaitement avec sa dimension artistique ; car il ne faut pas l'oublier, *No Land's Song* est aussi - si ce n'est surtout - un magnifique manifeste de la femme et de la musique.

La musique, un instrument de libération de la femme

Sabine Trébinjac a profondément étudié le lien entre musique et pouvoir en Chine. L'utilisation de la musique comme un instrument du pouvoir politique ne date pas de Mao, mais comme elle l'analyse très justement, elle trouve ses origines dans la Chine confucéenne. A l'opposé, la musique a très souvent été utilisée afin de contester le pouvoir mis en place : l'exemple actuel des Pussy Riot en Russie en est une illustration concrète. On retrouve dans ce documentaire cette dimension politique : le caractère strictement artistique de ce projet musical laissé de côté, le concert finalement organisé par Sara Najafi et ses amies est un véritable outil de contestation et une volonté d'affirmer les droits des femmes en Iran.

Pour autant, face à la censure, elle a subtilement décidé de ne pas chanter des chansons critiques à l'encontre du système. Au contraire, elle a choisi de se réapproprier des chansons traditionnelles iraniennes, parmi lesquelles des oeuvres de Qamar Al-Moluk Vaziri, la première femme à avoir chanté en public sans voile, et ce en 1924 ! En reprenant les textes de « la reine de la musique perse », chantre de la liberté, elle offre à ce documentaire une plongée dans la culture traditionnelle perse parfaitement combinée à sa dénonciation du régime iranien. On y découvre aussi Delkash qui chantait dans les années 1960 les joies de l'ivresse et de l'hédonisme, alors même que la caméra nous emmène voir des anciens cabarets maintenant transformés en restaurant ou en blanchisserie. Cet hommage à la culture iranienne antérieure à 1979 confère à son projet une dimension symbolique très forte. Sa collaboration avec des artistes françaises et une chanteuse tunisienne est une autre manière de faire découvrir les richesses de la culture perse.

Un « pont culturel » entre l'Iran et la France

Car ce qui donne un certain charme à ce documentaire - tout chauvinisme mis de côté - c'est aussi la collaboration de plusieurs artistes français, avec à leur tête Jeanne Cherhal et Elise Caron, aux côtés de Sara et de ses amies Parvin Namazi et Sayeh Sodeyfi. S'ajoute à ces chanteuses l'artiste tunisienne Emel Mathlouthi qui s'était fait

connaître lors du Printemps arabe en Tunisie par ses chansons, devenues depuis des hymnes de la révolte populaire tunisienne. La rencontre culturelle entre ces personnes, les incompréhensions des français face à la censure iranienne et leurs hésitations sont tout autant d'éléments du film sublimés par la caméra d'Ayat Najafi. Il a en effet décidé de filmer leurs conversations, leurs répétitions, depuis leur premier contact dans un bar culturel à Paris, jusqu'au concert à Téhéran.

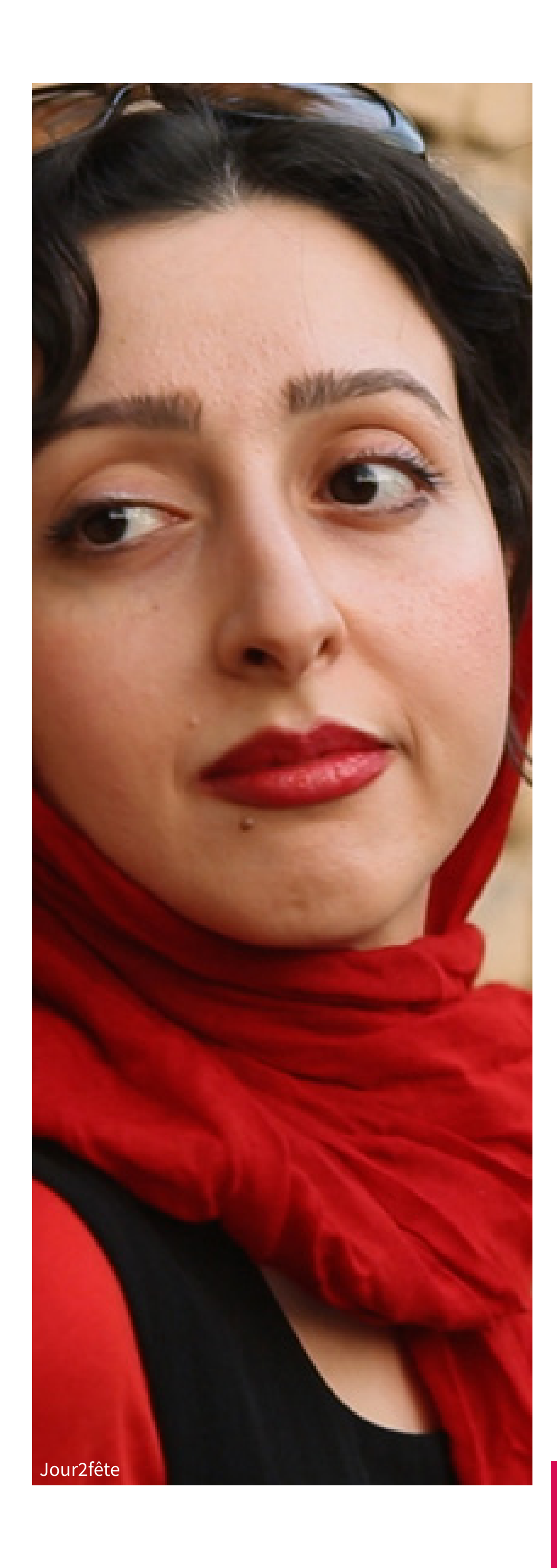
L'échange culturel entre les artistes français et iraniens apporte une touche de légèreté au film, et permet de mettre en valeur les différences culturelles entre deux sociétés, deux mondes diamétralement opposés, réunis autour d'un projet commun. La présence des français au concert dans un pays où hommes et femmes ne peuvent se toucher en public, obtenue au terme d'une lutte avec les instances françaises et iraniennes, a été d'un autre côté une condition principale qui a permis la réalisation de ce concert. Alors que les autorités iraniennes avaient émis des conditions qui ne permettraient pas au concert d'être réalisé, et ce la veille de la date prévue, c'est la pression symbolique exercée par les français qui les a notamment incités à autoriser le concert selon les conditions demandées par Sara. Refuser le droit à des artistes étrangers de s'exprimer aurait sans doute eu de mauvaises conséquences à l'échelle internationale sur l'image de l'Iran.

Et c'est finalement, au bout de deux ans et demis de lutte acharnée contre la censure, le 13 septembre 2013, que Sara Najafi a pu atteindre son but, et réunir des femmes iraniennes, françaises et tunisienne sur scène « pour qu'on n'oublie pas la voix des femmes à Téhéran », et ce, pour notre plus grand plaisir.

Une avancée significative, mais une route encore longue

No Land's Song sortira en France le 16 mars 2016. Il a été primé au Festival des films du monde de Montréal de 2014 dans la catégorie meilleur film documentaire. Malgré cette avancée symbolique, un long chemin est encore à parcourir. En effet, en novembre dernier, l'orchestre symphonique de Téhéran avait été interdit d'interpréter l'hymne iranien dans le cadre d'une compétition de lutte en raison de la présence de voix féminines dans ses rangs ; en plus de ne pouvoir chanter en solo, les femmes ne peuvent pas non plus entrer dans l'enceinte d'un stade depuis 1979.

Jeremy Suyker, un photographe français auteur d'une série de clichés sur des artistes iraniens, s'est intéressé à la nécessité pour les artistes en Iran d'oeuvrer en toute illégalité, ce qui est pourtant possible - et souligne à nouveau la différence entre espace privé et espace public. Dans les commentaires accompagnant ses photos, il a aussi affirmé qu'« être un artiste en Iran, c'est un art ». Et être une femme artiste alors ? Un combat.


Jour2fête

JE SUIS CE QU'IL RESTE
RENCONTRE AVEC UNE RELÈVE

Louison Larbodie

***Je suis ce qu'il reste,* court métrage à l'univers merveilleux, présenté au Nikon Film Festival, a récemment été sélectionné pour être présenté en compétition officielle. En 2 minutes 20 de douceur et d'espoir basé sur une communication uniquement gestuelle, le court réjouit et rend optimiste sur l'avenir du cinéma. Tout n'a pas encore été dit ! Il ne reste plus qu'à écouter une relève. Rencontre avec les deux jeunes réalisateurs fraîchement débarqués à Montréal, Manon et Colin.**

Cinéma

Comment vous êtes-vous rencontrés ?
Nous nous sommes rencontrés l'an dernier, lors de notre dernière année d'études en licence professionnelle concepteur réalisateur à l'université Paul Valéry à Montpellier.

Était-ce la première fois que vous travailliez ensemble ?
Nous avions déjà travaillé ensemble, mais nous n'avions encore jamais écrit et réalisé un court métrage tous les deux. C'était donc une première expérience pour nous, et ça a vraiment bien fonctionné.

Quand avez-vous réalisé ce court-métrage ?
Nous nous sommes décidés assez tard à participer. Ça a donc été un peu une course contre la montre. Nous avons eu l'idée mi-décembre, puis nous l'avons écrit en trois jours. Ensuite, nous avons commencé la pré production : il fallait trouver des gens disponibles, et qui voulaient bien être bénévoles ! Seulement, on arrivait dans les périodes de fêtes... C'était assez compliqué. Finalement, nous avons réussi à tourner toute la nuit du 30 Décembre ! Mais nous n'avions que jusqu'au 7 janvier pour envoyer le court métrage au Nikon Film Festival. Nous avons donc monté, composé les musiques, étalonné, et mixé le film en 5 jours (avec beaucoup de complications à certains moments).

Nous avons d'ailleurs eu de l'adrénaline jusqu'au dernier moment, puisque l'on a travaillé dessus jusqu'au petit matin de la deadline. Nous avons été soulagé quand il a été envoyé, parce que c'est sûr que sinon nous ne l'aurions pas réalisé de la même manière sans les contraintes imposées.

Comment l'avez-vous scénarisé ?
C'était un réel travail d'équipe. Comme nous l'avions dis lors de l'enregistrement, un effet un peu « ping-pong » (oui, parce qu'il s'agit d'une deuxième interview, l'enregistrement s'étant volatilisé, ndla). Manon a eu l'idée de base, parce qu'il faut bien que quelqu'un l'ait, et ensuite nous l'avons développée à deux. Chacun y amenait une nouvelle idée, un nouveau détail : ça a été très formateur pour nous deux. Il fallait s'entendre et faire des compromis.

Quelles étaient vos intentions lors de l'écriture de votre film ? Qu'avez-vous voulu faire passer ?
Écrire un court en deux minutes c'est très compliqué. Nous voulions réellement créer une histoire. Avec un début, un milieu et une fin. Pas juste un sketch, ou une scénette. Nous voulions qu'il y ait une évolution, tant au niveau de l'histoire et du sujet abordé, qu'au niveau de notre personnage principal.

Pour répondre au thème du geste imposé par le Nikon Film Festival, nous sommes partis de l'idée que le geste est un moyen de communication complémentaire à la parole. Et donc si cette parole n'existait plus, le geste deviendrait primordial. Nous avons donc voulu écrire une histoire sans parole, et les faits tragiques de cette année pouvaient apporter une

certaine dimension à cet aspect-là, puisque les attentats ayant touché Charlie Hebdo visaient la liberté d'expression.

Ce que nous voulions surtout faire, par le biais de ce court-métrage, c'était faire entendre un message d'espoir. Apporter un peu de magie, et donner le sourire aux personnes qui le regarderont. Finalement, nous sommes ce qu'il reste.

À quel point a-t-il été inspiré de l'actualité ?
Les attentats s sont déroulés un mois avant l'écriture de Je suis ce qu'il reste, donc il est évident que nous nous sommes inspirés de l'actualité. Cependant, nous voulions retranscrire ces faits dans un univers particulier, à l'image d'un conte avec une ambiance presque magique. Avant tout, cela reste l'histoire d'un échange à distance entre deux personnages spéciaux qui n'ont plus l'habitude de communiquer, l'actualité étant la raison de cette perte de communication.

Puis, il y a aussi eu une initiative à Paris, suite aux attentats. Même si les gens ne pouvaient pas sortir, certains ont ouvert leurs fenêtres et mis de la musique. Une autre façon de continuer à vivre, partager aussi.

Dans votre court-métrage, vous prenez en charge une réalité extrêmement proche de nous dans le temps. Est-ce que d'après vous le cinéma a une vocation particulière ? Doit-il redonner espoir ?
Colin : Pour moi, le cinéma a pour vocation de procurer des émotions, et donc n'importe quelle émotion, et pas seulement l'espoir.

Manon : Le cinéma est l'art de divertir, de communiquer et de transmettre. Que ce soit une émotion, un message, une idée. Il ne doit pas forcément redonner espoir, cela dépend des intentions du réalisateur. Mais c'était le message que nous voulions donner.

À part sur les journaux, vous n'utilisez aucun mot. Pensez-vous que le cinéma est un art universel ?
Manon : Le cinéma, comme tout art est un art universel. À l'époque du cinéma muet, alors qu'il n'y avait pas de parole, les spectateurs comprenaient le message que le cinéaste voulait faire passer. Je pense notamment aux films de Charlie Chaplin qui sont presque plus parlants que les films qui sont projetés aujourd'hui.

Colin : Oui, et c'était aussi un défi pour nous de faire comprendre la totalité d'une histoire sans utiliser de dialogues.

Quelle importance accordez-vous au geste ?
On accorde peu d'importance aux gestes habituels en général, nous remarquons seulement les grands gestes ; ceux qui marquent la connerie, le temps ou le changement. Avec Je suis ce qu'il reste, on raconte un petit geste qui devient grand.

L'enfance est une thématique particulièrement présente dans votre film. Associez-vous la magie et l'insouciance de l'enfance à la notion d'espoir ?
Il ne s'agit pas seulement d'espoir ! Les films d'animation ont bien plus d'imagination que les films en prises de vues réelles, évidemment parce que la technique permet des choses que l'on peut difficilement faire en vrai mais pas seulement. Il y a dans ces films pour enfants une liberté d'écriture et de création. Il y a la magie que l'on retrouve trop peu dans les films pour les plus grands.

Quelles ont été vos inspirations ?
Nos inspirations se trouvent dans les premiers films de Tim Burton, et particulièrement dans *Big Fish.* Il se dégage de ses œuvres une magie un peu étrange. Après, *Hugo Cabret* de Scorsese nous a aussi beaucoup inspiré, pour l'univers du conte tout comme *Amélie Poulain.*

Pour la musique, nous nous sommes surtout inspirés de celle de Là-haut. En effet, nous voulions un côté joyeux, léger, avec des sonorités un peu parisiennes. Puis la boîte à musique de la fin ramène aussi une part d'enfance.

Que pensez-vous des festivals sous leur forme actuelle ?
Il y en a tellement ! Mais pour les plus connus on trouve que les lauréats sont souvent les mêmes. Il y aurait presque une recette pour ça : un sujet sensible à propos de minorités traité de façon mélo-dramatique. Rien qu'avec les films les plus soutenus et les plus vus dans le cadre du Nikon Film Festival, on voit qu'il y a cette tendance à mettre en avant cette manière d'aborder le cinéma. N'y a-t-il pas une façon plus inventive d'évoquer ces sujets ? En tous cas les festivals en général aiment cette recette-là. On a été agréablement surpris de la pré-sélection du Nikon qui ont choisi des films en majeure partie drôles, avec des idées originales. On a hâte de connaitre les lauréats.

Qu'espérez-vous du cinéma de demain ?
Colin : Que ce soit le nôtre ! (rires)

Le cinéma d'aujourd'hui manque d'originalité, de prises de risques. On trouve le cinéma français trop social et réaliste. Ce qu'on attend peut-être c'est de voir des choses que l'on n'entend pas tous les jours. Ou en tout cas de l'entendre d'une autre manière. Il y a 1 000 façons de traiter un sujet que ce soit dans le fond et dans la forme.

Quel est votre prochain projet ?
On aimerait bien tourner au printemps prochain. On voudrait faire quelque chose de plus long cette fois-ci dans une ambiance différente mais toujours dans un univers proche du conte et du fantastique. Les buildings de Montréal nous inspirent...



Pourquoi pas vous ? maze.fr/rectrutement

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directeur-adjoint de la rédaction
Benoît Michaëly

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directeur de la communication
Antoine Demière

Directrice-adjointe de la communication
Sofia Touhami

Secrétaire de la rédaction
Kevin Dufrêche

Coordinatrice générale de la rédaction
Amélie Coispel

Rédaction en chef des rubriques
Manon Vercouter, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Adam Garner, cinéma
Basile Imbert, littérature
Enora Héreus, écrans
Louison Larbodie, art et style

Secrétariat de rédaction
Anaïs Alle
Anna Fournier
Emma Henning
Johanne Lautridou
Lisette Lourdin
Loïc Pierrot
Marion Bothorel
Marion Zitoli
Sarah Francesconi
Thomas Sanchez

Rédaction
Alénice Legoux | Alexandre Caretti | Alison Roi | Anaïs Alle | Anthony Blanc | Ariel Ponsot
Arthur Sautrel | Astrig Agopian | Basile Frigout | Camille Chardon | Camille Orlhac
Camille Poirier| Cassandre Rose | Céline Jollivet | César Lardon | June de Witt | Charlotte Gaire
Charlotte Jouhanneau | Clémence Thiard | Cléo Schwindenhammer | Dearbhla O'Hanlon
Diane Lestage | Dorian le Sénéchal | Eléna Koch | Eloïse Bouré | Eloïse Prével | Etienne Meignant
Fabien Randrianarisoa | Florent Norcereau | Florian Salabert | Florine Morestin
François Leclinche | Guillaume André | Jason Stum | Jenifer Winter | Julia Coutant
Juliette Krawiec | Lauranne Wintersheim | Lisa Tigri |Lisha Pu | Lorena Skopelja Louise des Places
Ludovic Hadjeras | Maël Ihamouchene | Marie Puzenat | Marine Roux Marion Danzé
Marie Daoudal | Mauranne Tellier | Myriam Bernet | Nicolas Renaud | Nicolas Cury
Nicolas Fayeulle | Niels Enquebecq | Noa Coupey | Oksana Baudouin | Pablo Moreno
Paul de Ryck | Philippe Husson | Hugo Prével | Roxane Thébaud | Sarah Amchi | Thomas Pesnel
Thomas Philippe | Tom Vander Borght | Victor Jayet-Besnard | Yannis Moulay | Yolaïna Bar

Mise en page, graphisme et illustration
Christelle Perrin | Solène Lautridou | Victoria Stampfer



FESTIVAL

WE LOVE GREEN

MUSIC ART FOOD NATURE

SAMEDI **4** JUIN & DIMANCHE **5** JUIN

LCD SOUNDSYSTEM
PJ HARVEY
AIR
DIPLO
PNL
HOT CHIP
AMON TOBIN DJ
HUDSON MOHAWKE LIVE
FLOATING POINTS LIVE
FKJ
KELELA
ÂME
L'IMPERATRICE
FATIMA YAMAHA
SUPERPOZE
JACQUES

& MANY MORE.

BOIS DE VINCENNES

PRÉVENTES
SUR WELOVEGREEN.FR

FONDATION LOUIS VUITTON

DES ARTISTES CHINOIS À LA FONDATION LOUIS VUITTON

DU 27.01 AU 29.08.2016

#FONDATIONLOUISVUITTON
8, AVENUE DU MAHATMA GANDHI
BOIS DE BOULOGNE – PARIS